
SE TAIRE ET FAIRE

LE PÉRIPLE

DE LA MER NOIRE

IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
rue Garancière, 5, derrière Saint Sulpice.

LE PÉRIPLE

DE LA

MER NOIRE

PAR ARRIEN

Flavius Arrianus

Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

HENRY CHOTARD,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE IMPÉRIAL DE TROYES.

PARIS

IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,

Rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice

1860

A

M. WILLIAM REMQUET

MON PARENT.

Témoignage de reconnaissance et de filiale affection,

CHOTARD.

TABLE

LE PÉRIPLE

DE LA MER NOIRE

PAR

ARRIEN

PRÉLIMINAIRES

I. — Arrien.

On connaît mal la vie d'Arrien. Il est né à Nicomédie; il a été disciple d'Epictète; il a été général, et en l'an 134, il commandait dans la Cappadoce, qu'Adrien lui avait confiée. En quelques mots voilà toute sa biographie.

Nous connaissons mieux ses ouvrages, et certes ils sont assez nombreux, assez variés, et assez remarquables pour faire vivre le nom de leur auteur.

Arrien a été tout à la fois philosophe et historien; militaire, il a laissé un traité de tactique, rempli d'en-

seignements utiles. Il n'est sans doute au premier rang ni comme écrivain ni comme général, mais il a su défendre sa province contre les Alains et la fortifier; il a dans ses livres reproduit avec clarté les doctrines des maîtres du stoïcisme; il a raconté avec talent, quoique avec lenteur, cette étonnante expédition d'Alexandre, qui a soumis l'Asie à la Grèce; il a écrit sur l'Inde. Ce n'est pas tout: Arrien est encore un géographe. Chargé d'inspecter les côtes de sa province, il les a décrites avec un soin minutieux, et, prévoyant que les barbares de l'Europe et de l'Asie provoqueraient souvent les armes des Romains, il a étendu sa description à la mer Noire tout entière, dont il a tracé le périple. Outre ce périple, on attribue encore à Arrien celui de la mer Rouge, dont l'importance est grande et la réputation méritée auprès des savants.

C'est sans contredit un esprit éminent que celui qui s'est distingué en tant de travaux divers. L'antiquité a eu le privilége de produire ces hommes propres, pour ainsi dire, à toutes choses, et qui, de la main même dont ils écrivaient des traités de philosophie, des récits d'histoire et des descriptions de géographie, portaient l'épée et commandaient des armées. Arrien a mérité d'être appelé Xénophon le jeune; ce surnom en dit assez pour sa gloire.

II. — Le Périple de la mer Noire.

C'est le périple de la mer Noire que nous voulons étudier dans cette thèse. Ecrit par un homme qui a séjourné sur les bords de cette mer; qui, gouverneur d'une province, avait par sa position les moyens de bien voir ce qu'il voulait voir, et qui en avait le goût par la nature de son esprit et de son talent, il est, *a priori*, d'une grande valeur. C'est une inspection que raconte Arrien. Il nous en avertit dès le début de son ouvrage, qui n'est qu'une lettre adressée à l'empereur Adrien. Mais sous la plume d'Arrien, une lettre ne peut manquer de prendre l'importance d'un ouvrage.

Ce qui frappe d'abord dans le périple, c'est le plan que l'auteur a adopté: on dirait peut-être mieux que ce qui frappe d'abord, c'est le défaut de plan. Si nous avons fait remarquer tout à l'heure que l'ouvrage d'Arrien n'est qu'une lettre, c'est qu'une justification est peut-être nécessaire.

Arrien commence sa description à Trébizonde; de Trébizonde, il suit la côte jusqu'à Sebastopolis ou Dioscurias; de Dioscurias, il se transporte à l'entrée même du Pont-Euxin, et parcourt la côte asiatique jusqu'à Trébizonde; de Trébizonde, il revient par un nouveau changement, aussi brusque que le premier, à Dioscurias, et de ce troisième point de départ, il décrit toutes

les côtes septentrionales de la mer Noire, et arrive à Byzance.

Il n'eût point ainsi procédé, s'il eût eu la pensée de faire un traité géographique; il eût été sans contredit plus méthodique; il y a là tout le laisser-aller et tout l'imprévu d'une lettre.

Cette lettre n'a même qu'un caractère demi-officiel; en deux endroits, § 7 et § 13 (1), il parle de lettres écrites en latin, auxquelles il renvoie l'empereur, et qui, d'après ce qu'il en laisse deviner, devaient être de véritables rapports sur l'état de la province. Il continue sans doute son rôle de gouverneur et son inspection dans sa lettre grecque; mais, comme le danger venait moins alors pour l'Asie romaine de la mer que de l'intérieur des terres, et, comme il prévoit bien que l'empereur attachera moins d'intérêt aux nouvelles qui lui viendront du rivage qu'à celles qu'il recevra des frontières méditerranéennes de la Cappadoce, il abandonne la langue latine, la langue du gouvernement et de l'administration, pour celle de son pays, pour la sienne, en un mot, pour cette langue grecque, qu'il a déjà illustrée par de bons écrits, et qu'Adrien connaît et cultive lui-même. C'est plutôt un ami qui écrit à l'empereur qu'un général d'armée ou un gouverneur de province, bien que, le cas échéant, il n'oublie ni son titre ni sa mission. Il inspecte avec soin les ports et les forteresses, et il ne laisse échapper aucun détail histo-

(1) *Geographi Græci minores*, coll. Did., t. I, p. 372 et 377.

rique, aucun souvenir mythologique, qui puisse intéresser l'esprit curieux d'un empereur, qui l'honore de son amitié.

Il est évident que, quand Arrien a commencé sa lettre, il ne voulait que rendre compte de ce qu'il avait vu sur les côtes de sa province. Mais le récit de son inspection terminé, il pensa sans doute que l'empereur lirait avec intérêt la description des côtes asiatiques de la mer Noire de Byzance à Trébizonde. Ces côtes présentaient en effet, et présentent encore aujourd'hui, de grandes difficultés de navigation ; et sur les nombreux vaisseaux qu'on envoyait aux dernières stations de l'empire, beaucoup se perdaient en route.

Cette seconde partie de sa lettre accomplie, Arrien apprend la mort de Cotys, roi du Bosphore Cimmérien, et il dit à l'empereur : « Je me suis appliqué à te faire « connaître la route de mer qui conduit au Bosphore ; « si tu veux prendre quelque décision au sujet de ce « pays, tu agiras avec la connaissance de la naviga- « tion (1). » Aussitôt il décrit la côte de Dioscurias au Bosphore Cimmérien, et une fois engagé, il poursuit sa description du Bosphore Cimmérien au Bosphore de Thrace, et achève ainsi le périple de la mer Noire.

La disposition étrange de cette lettre n'a point échappé à Arrien. Il a fait plus qu'il n'avait dessein de faire ; et il sent bien que la première partie de sa lettre devrait être la seconde. Il dit en effet, quand de Byzance

(1) *Geographi Græci minores*, édit. Did., t. I ; *Ponti Periplus Arriani*, § 26, p. 392.

il a atteint Trébizonde, qui a été son premier point de départ : « Nous avons déjà décrit les lieux et les fleuves « entre Trébizonde et Dioscurias, et mesuré les dis- « tances qui les séparent; pour nous résumer, entre « les deux villes on compte 2,260 stades. » Et il ajoute : « Tel est de Byzance à Dioscurias, limite extrême de « l'empire romain, le chemin qui s'offre à droite aux « navigateurs qui entrent dans le Pont (1). » C'est ainsi que d'un trait il rectifie son plan, et remet à sa place le début de sa lettre qui, dans ses vues nouvelles, devrait en être le milieu.

Au reste, Arrien a commencé par ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il a navigué lui-même de Trébizonde à Dioscurias; mais de Byzance à Trébizonde, et de Dioscurias à Byzance par les côtes du Nord, il a rapporté ce que d'autres avaient écrit avant lui. Il a suivi Ménippe de Pergame, on peut même dire qu'il l'a copié. Le périple de Ménippe est perdu; mais nous possédons des fragments assez étendus de l'abrégé qu'en avait fait Marcian d'Héraclée; ce sont en maint endroit les mêmes lieux indiqués, les mêmes distances marquées entre les lieux; tout concorde le plus souvent; Arrien n'a pas même changé les expressions. Il faut dès lors évidemment conclure de ce que l'on connaît à ce que l'on ne connaît pas. Le périple d'Arrien n'est pas autre que celui de Ménippe, excepté dans la partie qu'Arrien a lui-même accomplie de Trébizonde à Dioscurias.

(1) *Geographi Græci minores*, éd. Did., t. 1; *Ponti Periplus Arriani*, § 25 et 26, p. 392.

N'est-on pas frappé en effet du ton nouveau que prend l'auteur, quand de Dioscurias il saute brusquement à Byzance ? Jusqu'alors il s'est mis lui-même en scène, il a dit : J'ai vu telle chose, j'ai fait telle autre chose ; les accidents de la navigation lui sont propres : Nous avons eu tel vent, nous avons passé devant telle ville (1). Mais commence-t-il sa description de Byzance à Trébizonde, le récit est soudain indirect : le temple de Jupiter Urius est éloigné de Byzance de 120 stades (2). La reprend-il à Dioscurias pour gagner le Bosphore Cimmérien : A ceux qui partent de Dioscurias, le premier port qui s'offre est Pityunte à la distance de 350 stades (3). Ce n'est plus que le langage d'un homme qui parle sur la foi d'un autre.

Nous accorderons donc une autorité personnelle à Arrien pour la première partie de sa lettre ; et pour les deux autres nous retrouverons en lui Ménippe qui, à Pergame, avait été bien placé pour connaître la mer Noire, et à qui, en le copiant la plupart du temps, Arrien a décerné un grand éloge. Il faut remercier Arrien de nous avoir conservé Ménippe, et accepter sa lettre comme une œuvre double, estimable dans ses deux parties, et dans celle où il décrit ce qu'il a vu, et dans celle où il reproduit un auteur qu'il a pu contrôler, et dont, par son contrôle, il augmente le crédit.

(1) *Geographi Græci minores*, éd. Did., t. I ; *Ponti Periplus Arriani*, § 1, p. 370 ; § 4, p. 371 ; § 5, p. 371 ; § 13, p. 376.
(2) *Id.*, § 17, p. 380.
(3) *Id.*, § 27, p. 392.

Le périple est donc un ouvrage important pour l'étude de la géographie de la mer Noire, de cette mer que les anciens ont beaucoup pratiquée sans jamais la connaître complétement.

III. — La mer Noire dans l'antiquité.

Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire de la Grèce, on y découvre le génie de la navigation. Alors même que cette histoire n'existe pas encore, dans les temps héroïques ou fabuleux, on est frappé par des récits extraordinaires d'entreprises maritimes. Il n'est pas un héros, pas un de ces demi-dieux, que la Grèce, reconnaissante de services même oubliés, a placés dans l'Olympe, qui n'ait été un grand navigateur. Hercule, Thésée, Orphée, ce poëte-héros, ont dompté les flots, comme ils ont dompté les monstres de la terre. Les Grecs ont toujours eu de la prédilection pour les traditions maritimes de leurs antiques annales. De la lutte sanglante qu'ils ont dû soutenir pendant plusieurs siècles contre les barbares envahisseurs dans la Thessalie et dans le défilé des Thermopyles, ils n'ont conservé que leurs Amphictyonies et leurs grands jeux ; de leurs discordes intestines, ils ne se sont rappelé que Thèbes et l'effroyable maison d'Œdipe : mais jusqu'au dernier jour ils ont gardé avec une sorte d'amour la mémoire de l'expédition des Argonautes, de la guerre de Troie, des longues erreurs d'Ulysse et des misères sans fin de

tous ces chefs vainqueurs, que la mer en courroux éloignait de leur patrie et jetait sur des côtes inconnues.

Les Grecs étaient naturellement marins: ne naissaient-ils pas, pour ainsi dire, près des flots? A l'exception de l'Arcadie, est-il un seul pays de la Grèce qui n'ait pas de rivages? Il en est même qui touchent à la mer des deux côtés. L'eau pénètre partout dans cette terre, où l'on ne voit que golfes profonds, longues presqu'îles et promontoires avancés. La Grèce n'a pas une surface plus grande que celle du Portugal, et ses rivages immenses ont le même développement que ceux de l'Espagne.

C'est ainsi que, familiarisés dès l'enfance avec les flots, les Grecs osèrent de bonne heure affronter leurs fureurs et leurs dangers. Un poëte grec n'eût jamais conçu et exprimé cette pensée d'Horace :

> Illi robur et æs triplex
> Circa pectus erat, qui fragilem truci
> Commisit pelago ratem
> Primus ...... (1).

Une ceinture d'îles, qui doublait, pour ainsi dire, les côtes de la Grèce, invitait ses peuples à la navigation, en leur montrant des buts prochains; et dans la mer Egée, sur le chemin de l'Asie, les îles étaient si nombreuses qu'on accomplissait directement le voyage sans perdre de vue la terre. Aussi vit-on dès l'antiquité

(1) Horace, livre premier des Odes. — Ode III, v. 9.

les Grecs retourner vers cette Asie, berceau de leurs pères, soit qu'ils fussent entraînés par la guerre, soit qu'ils allassent fonder des colonies.

De la mer Égée à la mer Noire, la route n'est pas longue, mais elle est difficile; elle traverse deux détroits, et entre ces deux détroits une mer, la Propontide: Un courant rapide porte les eaux vers l'archipel; et s'il gêne encore aujourd'hui nos navires si puissants et nos marins si expérimentés, de combien de naufrages ne dut-il pas être autrefois la cause?

Avait-on enfin franchi le Bosphore, deux îles, ou deux rochers, pour mieux dire, les Cyanées, gardaient l'entrée de la mer, et tant de vaisseaux sans doute s'étaient brisés sur leurs flancs que la fable les crut mobiles, et les montra tantôt s'écartant, tantôt se rapprochant; ils ne semblaient s'entr'ouvrir que pour écraser les imprudents qui s'engageaient entre eux.

Cette mer, que les Grecs atteignaient avec tant de peine, elle les maltraita tant, qu'ils la nommèrent inhospitalière. Ils la trouvaient presque sans cesse agitée par des vents tumultueux: les rivages que leur inexpérience n'osait quitter, étaient hérissés de rochers; et quand ils y brisaient leurs navires, ils ne rencontraient au sortir des flots et de la tempête, que des peuples barbares, qui les égorgeaient pour les piller; ils n'avaient à espérer ni abri ni secours: la terre était plus cruelle encore que la mer.

Avec le temps, sans doute, le nom du Pont a changé; il est devenu le Pont-Euxin; plus habiles, les Grecs

luttèrent plus heureusement contre ses vents et ses flots; ils vinrent plus nombreux, et ils eurent raison des barbares; ils créèrent eux-mêmes les abris et les ports qui manquaient; leurs colonies s'échelonnèrent sur ces côtes ouvertes enfin, et pour toujours. D'ingénieux colons tirèrent d'un sol longtemps ingrat des richesses inconnues, ou développèrent des industries et des arts naissants, dont les barbares usaient à peine. La terre féconde des Scythes produisit du blé en abondance, et de longs convois s'acheminèrent vers l'Attique; au midi, la terre donna ses fers, ses métaux divers, ses bois; la Colchide laissa recueillir l'or de ses fleuves. De nouvelles routes s'ouvrirent au commerce; les caravanes de l'Inde arrivèrent jusqu'à Trébizonde et jusqu'à Sinope; et la Grèce reçut enfin le prix de ses longs labeurs, des dangers sans nombre qu'elle avait affrontés : son sang, en arrosant le sol, l'avait fécondé.

IV. — Sujet de la thèse.

La mer Noire a une histoire comme tout peuple, comme tout empire; et cette histoire a un intérêt dont on ne peut se défendre. Elle commence aux premiers temps de la Grèce, aux temps de la fable, où l'homme dans sa première jeunesse essaie ses forces contre une nature redoutable qui l'opprime et qui l'écrase. On suit d'âge en âge, avec émotion, les progrès de cette

histoire qui ne sont autres que ceux de la navigation ; chaque découverte est une conquête qu'ont payée le sang et la vie des hommes. Les anciens n'ont rien accompli de plus périlleux ni de plus difficile ; le théâtre de tant d'efforts n'était pas bien éloigné, et, après quelque temps, il ne fut pas bien pénible à atteindre ; mais la lutte y était si vive, qu'il est demeuré trop célèbre peut-être par la grandeur de ses désastres. Nous, Français, nous nous sommes transportés naguère dans cette mer, et contre ses fureurs, nous avons eu besoin de toutes nos forces, de tout notre courage et de toute notre science.

Les données de l'histoire de la mer Noire se rencontrent éparses dans tous les écrivains grecs, même les plus anciens, dans les poëtes, les historiens, et enfin dans les géographes qui ont parlé quelquefois en vers : car chez ce peuple grec si privilégié, tout, même la science, s'empreint de poésie. La poésie avait été son premier langage, et jusqu'à son dernier jour, il ne l'a point désappris.

Si nous avions à faire l'histoire de la mer Noire, nous aurions à la chercher : 1° dans Homère et les anciens poëtes ; 2° dans Hérodote et tous les historiens qui, l'ayant précédé ou suivi, n'ont pu écrire l'histoire sans se faire géographes ; 3° dans les géographes proprement dits, parmi lesquels les écrivains latins se mêlent aux écrivains grecs.

Mais tel n'est point, à bien dire, notre projet. Entre tous les géographes de la mer Noire, nous choisissons

Arrien. C'est son périple de cette mer que nous nous proposons d'étudier particulièrement, et nous n'étudierons les ouvrages qui le précèdent et qui traitent de cette même mer que pour les lui opposer et les lui comparer. Nous faisons un commentaire historique, si nous pouvons parler ainsi. Nous ne refuserons pas sans doute les lumières des temps qui ont suivi Arrien; nous emprunterons même quelquefois celles de nos jours : ce ne sera cependant qu'avec une extrême réserve; car les moyens nous ayant manqué pour pousser d'une façon complète nos études au delà du IIe siècle de l'ère chrétienne, Arrien est le but que nous ne pouvons pas dépasser.

Nous ferons quelquefois, sans doute, intervenir Marcian et l'auteur du périple anonyme qui, tous deux, sont postérieurs à Arrien, mais par cette raison seule, que tous deux ils reproduisent Ménippe, le premier complétement, le second par partie; et Ménippe est ce géographe Pergaméen qui avait vécu avant Arrien, et qu'Arrien lui-même a reproduit. L'œuvre même de Ménippe est perdue.

Nous nous bornerons donc à présenter un commentaire historique de l'ouvrage d'Arrien, avec l'aide des écrivains qui lui sont antérieurs, et nous marquerons ainsi sa place et sa valeur.

Il était indispensable que le commentaire fût précédé de l'ouvrage. Le texte grec a été publié deux fois par M. Ch. Muller, dans la bibliothèque des auteurs grecs de M. Didot; la première, parmi les œuvres d'Arrien;

la seconde, parmi les petits géographes. Ce texte grec est accompagné d'une traduction latine. Nous donnons ici, pour la première fois, une traduction française.

LETTRE D'ARRIEN A TRAJAN (ADRIEN)

DANS LAQUELLE

SE TROUVE LE PÉRIPLE DU PONT-EUXIN.

TRADUCTION.

Nous parvînmes à Trébizonde, ville grecque, comme le dit Xénophon (1), située sur la mer, et colonie de Sinope. Nous avons contemplé avec bonheur le Pont-Euxin du lieu d'où Xénophon et toi l'avez contemplé.

Les autels y sont encore debout; mais ils sont en pierre non polie; aussi les lettres qu'on y a gravées ne sont-elles pas très-visibles. L'inscription grecque est pleine de fautes, écrite comme pouvaient l'écrire des barbares. J'ai ordonné de reconstruire ces autels en pierre blanche, et d'y graver les inscriptions en lettres bien lisibles. Ta statue est d'une attitude heureuse, car elle montre la mer; mais l'œuvre n'est ni ressemblante ni

(1) *Anabase*, 4, 8, 22.

belle d'aucune façon. Envoie donc une autre statue digne de porter ton nom, et dans la même attitude; ce lieu semble tout préparé pour un monument éternel.

Il y a encore là un temple en pierres carrées, et qui n'est pas mal fait; mais la statue de Mercure n'est digne ni du temple ni du lieu lui-même. Si tu le trouves bon, envoie-moi une statue de Mercure, qui ait à peu près cinq pieds de haut; car c'est là ce qui me paraît le mieux en rapport avec les proportions du temple. Envoie-moi aussi une statue de Philésius, qui ait quatre pieds, car il me paraît convenable de lui donner une place dans le temple et sur l'autel de son aïeul. Un voyageur sacrifiera à Mercure, un autre à Philésius, un autre aux deux; les uns et les autres seront également agréables à Mercure et à Philésius: à Mercure, en honorant son descendant; à Philésius, en honorant son aïeul. C'est pourquoi j'ai moi-même sacrifié un bœuf, non pas comme Xénophon qui, dans le port de Calpé, à défaut de victime, prit un bœuf de trait, mais un noble animal que les habitants de Trébizonde m'avaient donné d'eux-mêmes. Nous avons ouvert les entrailles sur les lieux mêmes, et sur ces entrailles nous avons versé les libations. Tu devines sans peine quel est le premier pour qui nous avons fait des vœux; tu connais nos habitudes, et tu as la conscience de mériter que tous les hommes, même ceux qui, moins que nous, ont été comblés de tes bienfaits, fassent des vœux pour toi.

Partis de Trébizonde, nous avons abordé le premier

jour au port d'Hyssus, et nous avons fait manœuvrer les fantassins qui y sont; car c'est là, comme tu le sais, un poste de fantassins qui a vingt cavaliers : ce qui est nécessaire pour le service. Il a fallu que ceux-là aussi, cependant, lançassent la javeline.

De là nous avons navigué, d'abord avec les vents qui, le matin, soufflent des fleuves, et aussi avec la rame; car ces vents étaient frais, comme dit Homère (1), mais insuffisants pour qui voulait naviguer vite. Puis le calme se fit si bien, que nous ne nous servîmes plus que de nos rames. Ensuite, du côté de l'Eurus, une nuée s'éleva tout à coup, qui creva, et poussa sur nous un vent violent, qui nous était exactement contraire, et qui faillit nous perdre. En peu de temps il rendit la mer si grosse que non-seulement par les rames, mais encore par les parties où il n'y a pas de rames, une grande quantité d'eau entrait chez nous des deux côtés. Comme dans la tragédie :

Nous vidions le navire, et l'eau rentrait soudain.

Heureusement les flots ne nous prenaient pas de travers; et nous finîmes par nous tirer de là à grand' peine et à force de rames; et après avoir cependant beaucoup souffert, nous arrivâmes à Athènes.

Il y a, en effet, dans le Pont-Euxin une ville ainsi nommée; dans le même lieu se trouve un temple de Minerve, qui est grec, et d'où me semble tiré le nom de la ville; un château abandonné y est aussi. Le port

(1) *Odyssée*, v, 469.

peut en été recevoir quelques vaisseaux, et leur fournir un abri contre le Notus et même contre l'Eurus; les navires, qui y entrent, seraient également protégés contre Borée, mais non contre l'Aparctias, ni contre le vent que l'on appelle le vent de Thrace dans le Pont, et Sciron dans la Grèce. Aux approches de la nuit, il y eut de terribles coups de tonnerre et d'éclairs; le vent ne resta pas le même : il passa au Notus, et puis bientôt du Notus à l'Africus, et le port ne fut plus sûr pour les vaisseaux. Avant donc que la mer fût tout à fait mauvaise, nous tirâmes sur le rivage tous ceux que ce lieu (Athènes) avait pu recevoir, à l'exception de la trirème qui, mouillée sous un rocher, resta sur ses ancres, sans avoir rien à craindre. Il nous parut bon de faire tirer la plupart des vaisseaux sur la grève voisine. Ils y furent tirés en effet et sans avaries, à l'exception d'un seul qui, en approchant de la terre, présenta mal à propos le flanc à une vague qui le jeta sur le rivage et l'y brisa. Tout fut sauvé cependant, non-seulement les voiles, les agrès et les hommes, mais jusqu'aux clous et jusqu'à la cire que nous pûmes racler, de sorte que pour le reconstruire, nous n'avons besoin que de bois; bois dont, comme tu le sais, il y a grande abondance dans le Pont. La tempête dura deux jours, et force nous fut de rester. Nous ne devions pas d'ailleurs passer devant Athènes, même celle du Pont-Euxin, comme devant un havre désert et sans nom.

De là nous appareillâmes à l'aurore, en ayant les lames par le travers; mais le jour avançant, Borée

souffla quelque peu, abattit la mer et la fit s'apaiser. Avant midi, nous avions fait plus de cinq cents stades (1), et nous étions à Apsarus, où cinq cohortes sont établies. J'ai donné la solde aux soldats; j'ai inspecté les armes, les remparts, les fossés, les malades et les approvisionnements de vivres; mon avis sur toutes ces choses se trouve dans mes lettres écrites en latin. On dit qu'Apsarus s'appelait autrefois Apsyrtus, car ce serait là qu'Apsyrtus aurait été tué par Médée; et l'on y montre encore le tombeau d'Apsyrtus. Le nom dans la suite aurait été corrompu par les barbares du voisinage, comme tant d'autres l'ont été. C'est ainsi que Tyane de Cappadoce se nommait, dit-on, autrefois Thoane, de Thoas, roi des Tauriens, qui, en poursuivant Oreste et Pylade, s'avança, selon la tradition, jusqu'à cet endroit, et y mourut de maladie.

Les fleuves devant lesquels nous avons passé dans notre navigation depuis Trébizonde, sont: l'Hyssus, qui a donné son nom au port d'Hyssus, à cent quatre-vingts stades de Trébizonde; l'Ophis, qui est éloigné du port d'Hyssus de quatre-vingt-dix stades environ, et qui sépare la Colchide de la Thiannique; puis le fleuve nommé Psychros, distant de l'Ophis d'environ trente stades; puis le fleuve Calos, qui est, lui aussi, à trente stades du Psychros. Le fleuve suivant est le Rhizius, à

(1) Il faudrait certainement lire ici trois cents stades. Il n'est pas possible, en effet, qu'en si peu de temps et avec une mauvaise mer, Arrien ait fait tant de chemin. Plus loin d'ailleurs, entre Athènes et Apsarus, il ne compte que 280 stades.

cent vingt stades du Calos. A trente stades du Rhizius, se trouve un autre fleuve, l'Ascurus; et à soixante stades de l'Ascurus, l'Adienus. De là jusqu'à Athènes, il y a cent quatre-vingts stades. Le Zagatis est voisin d'Athènes, dont il est à sept stades à peu près. En quittant Athènes, nous passâmes devant le Prytanis, sur lequel se trouve le palais d'Anchiale; ce fleuve est à quarante stades d'Athènes. Après le Prytanis, vient le Pyxitès; il y a entre eux quatre-vingt-dix stades. Du Pyxitès à l'Archabis, il y en a quatre-vingt-dix autres; et de l'Archabis à Apsarus, soixante.

Partis d'Apsarus, nous dépassâmes de nuit l'Acampsis, éloigné de quinze stades d'Apsarus. Le fleuve Bathys est à soixante-quinze stades de l'Acampsis; l'Acinasis, à quatre-vingt-dix stades du Bathys; et l'Isis, à quatre-vingt-dix stades également de l'Acinasis. L'Acampsis et l'Isis sont navigables; et les vents qui s'en élèvent le matin sont très-forts. Après l'Isis, nous avons passé le Mogrus; entre le Mogrus et l'Isis, on compte quatre-vingt-dix stades; le Mogrus, lui aussi, est navigable.

De là nous avons navigué jusqu'au Phase, distant du Mogrus de quatre-vingt-dix stades. De tous les fleuves que je connaisse, c'est celui qui donne l'eau la plus légère et de la couleur la plus étrange. La légèreté de cette eau se prouverait par des balances, et sans cela, parce qu'elle surnage sur la mer et ne s'y mêle pas. C'est ainsi qu'Homère (1) dit que le Titaré-

(1) *Iliade*, 2, 7:4.

sius coule sur le Pénée comme de l'huile. Si l'on puise à la surface des flots, l'eau que l'on ramène est douce; si l'on fait descendre le vase jusqu'au fond, elle est salée. Du reste, le Pont tout entier est d'une eau beaucoup plus douce que les autres mers ; la cause en est dans tous ses fleuves infinis de nombre et de grandeur. Une preuve de cette douceur (s'il est besoin de preuves pour les choses qui se perçoivent par les sens), c'est que les habitants du rivage mènent tous leurs troupeaux à la mer et les y font boire ; ceux-ci y boivent avec un plaisir évident, et c'est une opinion établie que cette boisson vaut mieux que l'eau douce. La couleur du Phase est celle d'une eau où l'on aurait plongé du plomb ou de l'étain ; reposée, elle est très-claire. Aussi n'est-ce pas la coutume que ceux qui naviguent sur le Phase portent avec eux de l'eau; dès qu'ils sont entrés dans son courant, il leur est ordonné de jeter toute l'eau qu'ils ont dans leur navire ; sinon, c'est une opinion établie que ceux qui négligent de le faire ont une mauvaise navigation. L'eau du Phase ne se corrompt pas ; elle reste saine pendant plus de dix ans ; seulement elle devient de plus en plus douce.

A l'entrée du Phase, à gauche, est une statue de la déesse du Phase ; à sa pose on la prendrait pour Rhéa ; elle a des cymbales dans les mains, des lions sous son trône, et elle est assise comme l'est dans le temple de Cybèle à Athènes la statue de Phidias. On montre en cet endroit une ancre du vaisseau Argo ; mais comme elle est de fer, elle ne me paraît pas ancienne. Sa gran-

deur cependant n'est pas celle des ancres d'aujourd'hui, et sa forme a quelque chose d'étrange; néanmoins elle me semble d'une date plus récente. On montrait encore d'anciens morceaux d'une autre ancre de pierre; et il est plus probable que ceux-là sont les débris de l'ancre de l'Argo. Il n'y avait là, du reste, aucun autre monument de l'histoire fabuleuse de Jason.

Le fort, où sont établis quatre cents soldats d'élite, m'a semblé, par la nature des lieux, et très-fort et très-bien placé pour protéger ceux qui naviguent de ce côté. Deux larges fossés entourent la muraille. Autrefois, le mur était de terre, et les tours placées dessus étaient de bois; mais maintenant le mur et les tours sont en briques cuites, et les fondations sont solides. On a dressé sur le mur des machines; bref, il est pourvu de tout pour qu'aucun barbare ne puisse approcher de lui, et mettre en danger d'un siége ceux qui le gardent. Mais comme il fallait que le port fût sûr pour les navires, ainsi que tout ce qui, en dehors du fort, est habité par les hommes retirés du service et par un certain nombre de marchands, j'ai cru devoir, à partir du double fossé qui entoure la muraille, tirer un autre fossé qui va jusqu'au fleuve, et qui renferme le port avec toutes les maisons en dehors du mur.

Après le Phase nous avons dépassé le Charieis, qui est navigable; entre les deux fleuves on compte quatre-vingt-dix stades. Du Charieis nous avons navigué jusqu'au Chobus, éloigné de quatre-vingt-dix autres stades et là nous avons pris terre; pour quelle raison, et

qu'y avons-nous fait? C'est ce que t'apprendront mes lettres écrites en latin. Du Chobus nous sommes passés devant le Sigamès, fleuve navigable, qui est environ à deux cent dix stades du Chobus. Après le Sigamès est le Tarsuras ; il y a cent vingt stades entre les deux. L'Hippus est à cent cinquante stades du Tarsuras, et l'Astéléphus à trente stades de l'Hippus.

L'Astéléphus dépassé, nous arrivâmes à Sebastopolis avant midi ; depuis le Chobus nous n'avions pas pris terre, et depuis l'Astéléphus nous avions parcouru cent vingt stades. Ce même jour, nous avons pu payer aux soldats leur solde, et voir les chevaux, les cavaliers qui s'exerçaient à monter à cheval, l'hôpital, les approvisionnements; puis faire le tour des murs et des fossés. Du Chobus à Sebastopolis, on compte six cent trente stades ; et de Trébizonde à Sebastopolis, deux mille deux cent soixante. Sebastopolis se nommait autrefois Dioscurias ; c'est une colonie de Milet.

Voici les peuples devant lesquels nous avons passé.

Les habitants de Trébizonde ont, comme le dit Xénophon (1), les Colchidiens pour voisins. Quant au peuple, qu'il dit très-belliqueux et très-ennemi des habitants de Trébizonde, et qu'il appelle Drilles, je crois, moi, que ce sont les Sanniens. Car aujourd'hui encore ils sont très-belliqueux et très-ennemis des habitants de Trébizonde ; ils occupent des lieux fortifiés, et sont un peuple sans roi ; ils étaient autrefois

(1) *Anabase*, 5, 2, 2.

tributaires des Romains; mais tout au brigandage, ils n'acquittent plus le tribut; désormais, Dieu aidant, ils l'acquitteront, ou nous les exterminerons. Après eux viennent les Machelons et les Heniochiens, dont Anchiale est le roi. Après les Machelons et les Heniochiens viennent les Zidrites; ils sont soumis à Pharasmane. Après les Zidrites viennent les Lazes; le roi des Lazes est Malassas, qui tient de toi sa puissance. Après les Lazes viennent les Apsiles, dont Julien est le roi; c'est de ton père qu'il tient la royauté. Les Apsiles ont pour voisins les Abasques; les Abasques ont pour roi Rhesmagas; et celui-ci tient de toi la royauté. Après les Abasques viennent les Sanniges, chez lesquels est située Sebastopolis. Le roi des Sanniges, Spadagas, tient de toi sa royauté.

Jusqu'à l'Apsarus nous avons navigué vers l'Orient, sur la droite du Pont-Euxin. L'Apsarus m'a paru le point extrême du Pont dans sa longueur. Car de ce point notre navigation s'est dirigée vers le Nord, jusqu'au fleuve Chobus, et au-dessus du Chobus jusqu'au Sigamès. A partir du Sigamès, nous avons tourné, et nous nous sommes trouvés sur la gauche du Pont, jusqu'au fleuve Hippus. De l'Hippus jusqu'à l'Astéléphus et jusqu'a Dioscurias, nous avons aperçu le mont Caucase, dont la hauteur est environ celle des Alpes Celtiques. On nous montra un sommet du Caucase. Ce sommet a nom le Strobile, et c'est là que Prométhée fut enchaîné par Vulcain sur l'ordre de Jupiter, à ce que rapporte la fable.

copie de ce rô
archives persc
nastères de la
Sous une grav
Document (296)
39 noms Sou
leurs. En ce
qui sont m

u
ve
de
'o-
ia-
rt

fois
l'en
est
a, à
Ch.
ané
pa-

gnent la seconde publication, nous les avons traduites par cela seul qu elles sont dans la première. Nous sommes toutefois complétement de son avis, et nous les considérons comme une interpolation ; elles viennent du périple de l'anonyme. Aussi les avons-nous enfermées dans une parenthèse.

pour les petits bâtiments, il y a encore cent cinquante stades. De l'Artanes au Psillis, il y en a cent cinquante, et les petits navires peuvent mouiller sous un rocher qui s'élève à peu de distance de l'embouchure de la rivière. De là au port de Calpé, deux cent dix stades. Le port de Calpé, son territoire, son havre, sa fontaine d'une eau pure et fraîche, ses forêts qui abondent en bois pour les vaisseaux, et qui sont en même temps giboyeuses, tout cela a été jadis décrit par Xénophon (1).

Du port de Calpé au Rhoès, vingt stades ; c'est un havre pour les petits bâtiments. Du Rhoès à la petite île d'Apollonia, peu éloignée du continent, vingt autres stades. Cet îlot a un port. De là à Chèles, vingt stades. De Chèles jusqu'au point où le Sangarius se jette dans le Pont, cent quatre-vingts stades. De là aux bouches de l'Hypius, cent quatre-vingts autres. De l'Hypius jusqu'à Lillius, entrepôt de commerce, cent stades ; et de Lillius à Élæus soixante. De là à Calès, autre entrepôt, cent vingt stades ; de Calès au fleuve Lycus quatre-vingts; du Lycus à Héraclée, ville grecque dorienne, colonie de Mégare, vingt stades ; à Héraclée il y a un port pour les navires.

D'Héraclée au lieu nommé Métroum, on compte quatre-vingts stades ; de là à Posidium quarante ; de là à Tyndarides quarante-cinq ; de là à Nymphæe quinze ; et de Nymphæe au fleuve Oxinas trente ; de l'Oxinas à Sandaraca quatre-vingt-dix ; Sandaraca est un port

(1) *Anabase*, 6, 4, 1 sqq.

pour les petits navires. De là à Crénides soixante ; de Crénides au marché de Psilla, trente ; de là à Tium, ville grecque ionienne, bâtie sur la mer, et elle aussi colonie de Milet, quatre-vingt-dix stades. De Tium au fleuve Billæus, vingt stades ; du Billæus au fleuve Parthenius, cent. C'est jusque-là qu'habitent les Thraces Bithyniens ; Xénophon (1) en fait mention, dans son histoire, comme du peuple le plus belliqueux de l'Asie ; c'est même dans leur pays que l'armée grecque aurait souffert le plus de maux, après que les Arcadiens se furent séparés des troupes de Chirisophe et de Xénophon.

A partir de là, c'est la Paphlagonie. Du Parthenius à Amastris, ville grecque, quatre-vingt-dix stades ; port pour les vaisseaux. De là aux Érythines, soixante ; et des Érythines à Cromna, soixante autres. De là à Cytore, quatre-vingt-dix stades : port pour les vaisseaux à Cytore. De Cytore à Ægialus soixante stades ; à Thymène, quatre-vingt-dix, et à Carambis, cent vingt. De là à Zéphyrium, soixante ; de Zéphyrium au mur d'Abonus, petite ville, cent cinquante. Le port n'est pas bon ; cependant on peut y rester en sûreté, si le vent n'est pas trop fort. Du mur d'Abonus à Ægiņètes, il y a cent cinquante autres stades.

De là à Cinolis, entrepôt de commerce, soixante autres : dans la belle saison, les vaisseaux peuvent mouiller à Cinolis. De Cinolis à Stéphane, cent quatre-

(1) *Anabase*, 6, 3.

vingts stades: bon port pour les vaisseaux. De Stéphane à Potamos, cent cinquante ; de là au promontoire de Leptès, cent vingt ; du promontoire de Leptès à Armène, soixante: il y a un port à Armène. Xénophon (1) a fait aussi mention de cette ville. De là à Sinope, quarante stades : Sinope est une colonie de Milet. De Sinope à Caruse, cent cinquante stades: mouillage pour les navires. De là à Zagora, cent cinquante autres stades ; et de Zagora au fleuve Halys, trois cent.

Ce fleuve autrefois était la limite du royaume de Crésus et de celui des Perses; il coule maintenant sous la domination romaine, ne venant pas du midi, comme le dit Hérodote (2), mais de l'orient. A l'endroit où il se jette dans le Pont, il sépare le territoire de Sinope de celui d'Amisus. Du fleuve Halys à Naustathmus, quatre-vingt-dix stades; il y a là un marais. De là à Conope, autre marais, cinquante autres; de Conope à Eusène, cent vingt; de là à Amisus, cent soixante.

Amisus, ville grecque, colonie des Athéniens, est bâtie sur la mer. D'Amisus au port d'Ancone, où l'Iris se jette dans le Pont, cent soixante stades; des bouches de l'Iris à Héracleum, trois cent soixante, port pour les navires; et de là au fleuve Thermodon, quarante: c'est près de ce Thermodon qu'habitaient, dit-on, les Amazones.

Du Thermodon au fleuve Beris, quatre-vingt-dix stades; de là au fleuve Thoaris, soixante; du Thoaris à Œnoë, trente; d'Œnoë au fleuve Phigamunte, qua-

(1) *Anabase*, 6, 1, 9.
(2) Liv. 6, ch. 92.

rante ; de là au fort de Phadisane, cent cinquante; de là à la ville de Polémonium, dix; de Polémonium au promontoire appelé Jasonien, cent trente ; de là à l'île des Ciliciens, quinze; de l'île des Ciliciens à Boona, soixante-quinze; à Boona, il y a un port pour les vaisseaux. De là à Cotyore, quatre-vingt-dix stades. Xénophon (1) en parle comme d'une ville, et dit qu'elle est une colonie des Sinopéens; aujourd'hui c'est un village, et pas bien grand. De Cotyore au fleuve Mélanthius, soixante stades au plus.

De là au Pharmatène, autre rivière, cent cinquante stades; de là à Pharnacée, cent vingt. Pharnacée s'appelait autrefois Cérasus; elle aussi est une colonie de Sinope. De là à l'île Arétiade, trente stades, et de cette île à Zéphyrium, cent vingt : port pour les vaisseaux; de Zéphyrium à Tripolis, quatre-vingt-dix stades; de là à Argyre, vingt; d'Argyre à Philocalée, quatre-vingt-dix ; de Philocalée à Coralles, cent; de Coralles au mont Sacré, cent cinquante ; du mont Sacré à Cordyle, quarante : port pour les vaisseaux ; de Cordyle à Hermonassa, quarante-cinq : là aussi est un port ; d'Hermonassa à Trébizonde, soixante stades : à Trébizonde tu fais creuser un port; car auparavant c'était un havre où les bâtiments ne pouvaient mouiller que pendant l'été.

Quant à la distance entre Trébizonde et Dioscurias, nous l'avons indiquée, en donnant la distance des fleuves. Pour nous résumer, de Trébizonde à Diosou-

(1) *Anabase*, 5, 5, 3.

rias, appelée aujourd'hui Sebastopolis, il y a deux mille deux cent soixante stades.

Voilà ce qui est à la droite des navigateurs qui vont de Byzance vers Dioscurias, poste fortifié où finit l'empire romain (à la droite de ceux qui entrent dans le Pont). Mais comme j'ai appris la mort de Cotys, roi du Bosphore Cimmérien, j'ai voulu encore que tu connusses bien la route par mer jusqu'au Bosphore, pour que, si tu décides quelque chose au sujet du Bosphore, tu puisses le décider en toute connaissance de la route.

En partant de Dioscurias, le premier port est à Pityunte : trois cent cinquante stades. De là à Nitica, cent cinquante stades : là habitait autrefois une nation scythe, dont fait mention l'historien Hérodote (1). Il dit qu'ils sont *mangeurs de poux*, et la réputation leur en reste encore. De Nitica au fleuve Abascus, quatre-vingt-dix stades. Le Borgys est éloigné de l'Abascus de cent vingt stades, et Nésis est à soixante stades du Borgys ; c'est là aussi que s'élève le promontoire Herculéen. De Nésis à Masætique, quatre-vingt-dix stades ; de là à l'Achæunte, soixante stades ; c'est ce fleuve qui sépare les Zilches des Sanniges. Le roi des Zilches est Stachemphax, et celui-là aussi tient de toi sa royauté.

De l'Achæunte au promontoire d'Hercule, cent cinquante stades ; de là à un promontoire, où est un abri contre le vent de la Thrace et contre Borée, cent qua-

(1) Livre 4, ch. 109.

tre-vingts stades. De là à la ville appelée l'Ancienne-Lazique, cent vingt; de là à l'Ancienne-Achaia, cent cinquante : et ensuite jusqu'au port de Pagres, trois cent cinquante; du port de Pagres au port Hieron, cent quatre-vingts; et de la jusqu'à Sindique, trois cents.

De Sindique au port appelé Cimmérien et à Panticapée, ville du Bosphore, cinq cent quarante ; de là au fleuve Tanaïs (1), qui sépare, dit-on, l'Europe de l'Asie, soixante. Le Tanaïs sort du Palus-Mæotide, et se jette dans le Pont-Euxin. Eschyle cependant, dans *le Prométhée délivré,* fait du Phase la limite de l'Europe et de l'Asie. Les Titans, en effet, disent chez lui à Prométhée : « Nous venons, ô Prométhée ! pour voir tes souffrances et tes maux dans les fers ! « Puis, ils énumèrent les pays qu'ils ont traversés : « Là le Phase, grande et commune limite de l'Europe et de l'Asie. » On rapporte que le tour du Palus-Mœotide lui-même est d'environ neuf mille stades.

De Panticapée au bourg Cazeca, assis sur la mer, quatre cent vingt stades; de Cazeca à Théodosia, ville déserte, deux cent quatre-vingts; c'était une ancienne ville grecque ionienne, colonie de Milet; et il en est fait mention dans de nombreux écrits. De là au port désert des Tauroscythes, deux cents stades; de là à Lampas la Taurique, six cents stades; de Lampas au port Symbolon, Taurique lui aussi, cinq cent vingt stades; et de là à la Chersonèse Taurique, cent quatre-vingts. De la Chersonèse à Cercinites, six cents

(1) Le Tanaïs est pris ici pour notre détroit d'Yeni-Kalé.

stades, et de Cercinites au port Calos, Scythe lui aussi, sept cents.

Du port Calos à Tamyraces, trois cents. A Tamyraces est un marais, qui n'est pas grand; et de là aux bouches de ce marais, trois cents autres stades. Des bouches de ce marais à Eones, trois cent quatre-vingts stades; et de là jusqu'au fleuve Borysthène cent cinquante. En remontant le Borysthène, on trouve une ville grecque, nommée Olbia. Du Borysthène à une petite île déserte et sans nom, soixante stades; et de là à Odessus quatre-vingts; à Odessus est un havre pour les navires. Non loin d'Odessus est le port des Istrianiens, à deux cent cinquante stades. Puis vient le port des Isiaciens; cinquante stades jusqu'à lui. De là à la bouche de l'Ister, nommée Psilon, douze cents stades; tout cet espace est désert et sans nom.

Quand de cette embouchure à peu près, on navigue droit vers la pleine mer avec le vent du nord, on rencontre une île, que les uns appellent île d'Achille, les autres course d'Achille; d'autres enfin Leucé à cause de sa couleur. On dit que Thétis l'a fait sortir de la mer pour son fils, et qu'Achille l'habite. Il y a en effet dans cette île un temple d'Achille, et une statue d'un travail ancien. L'île est déserte; quelques chèvres seulement y paissent, et l'on dit que ceux qui y abordent les offrent à Achille. Il y a dans ce temple beaucoup d'autres offrandes encore, des fioles, des anneaux, des pierres précieuses; toutes ces choses ont été offertes à Achille en témoignage de reconnaissance; et les inscriptions,

les unes grecques, les autres latines, en toute sorte de mètres, sont l'éloge d'Achille. Il y en a pour Patrocle; car ceux qui désirent plaire à Achille, honorent Patrocle avec Achille. De nombreux oiseaux vivent dans cette île, des mouettes, des poules d'eau, des plongeons de mer, en quantité innombrable. Ce sont ces oiseaux qui prennent soin du temple d'Achille; tous les jours, le matin, ils volent à la mer, puis les ailes imprégnées d'eau, reviennent en toute hâte, et arrosent le temple; quand cela est bien fait, ils nettoient alors le pavé avec leurs ailes.

Voici encore ce que l'on raconte: De ceux qui abordent dans cette île, les uns, qui y sont venus avec intention, apportent sur leurs navires des victimes, qu'ils immolent en partie, et qu'en partie ils lâchent pour Achille; les autres, en certain nombre, y abordent forcés par la tempête; et ceux-ci empruntent au dieu lui-même une victime, en lui demandant, au sujet des victimes, si ce qu'il y a de préférable et de meilleur n'est pas de lui offrir celle qu'eux-mêmes dans leur sagesse ont choisie au pâturage, et pour laquelle ils déposent en même temps le prix qui leur semble convenable. Si l'oracle refuse (car il y a des oracles dans ce temple), ils ajoutent quelque chose au prix; et s'il refuse encore, ils ajoutent encore; quand l'oracle accepte, ils savent alors que le prix suffit. Voilà d'elle-même alors la victime sur ses pieds, et elle ne s'enfuit plus. Il y a là aussi beaucoup d'argent, qui a été offert au héros en payement des victimes.

On dit qu'Achille apparaît dans des songes à ceux qui ont abordé dans l'île; qu'il apparaît en mer au moment où l'on approche de l'île, et qu'il indique l'endroit le meilleur pour y aborder et y mouiller.

Quelques-uns disent encore qu'Achille leur est apparu pendant la veille au haut du mât ou à l'extrémité d'une vergue, de la même manière que les Dioscures, avec cette seule infériorité d'Achille par rapport aux Dioscures, que les Dioscures vous apparaissent ainsi visibles, et vous sauvent par leur apparition, quel que soit l'endroit où vous naviguez, tandis qu'Achille ne le fait que pour ceux qui approchent de l'île. Il en est qui disent que Patrocle aussi leur est apparu en songe. Ces choses que je te transcris sur l'île d'Achille, je les tiens de gens qui avaient abordé dans l'île, ou qui les avaient apprises d'autres; et elles ne me paraissent pas indignes de foi. Je crois en effet qu'Achille fut un héros s'il en fut jamais : et mes raisons sont qu'il était d'illustre naissance, qu'il était beau, qu'il avait une âme courageuse, qu'il disparut vite du milieu des hommes, qu'il a été chanté par Homère, et qu'il a été si aimant, si dévoué à ceux qu'il aimait, qu'il a voulu mourir après les avoir perdus.

De la bouche de l'Ister, nommée Psilon, jusqu'à la seconde bouche, soixante stades. De là à la bouche appelée Calon, quarante stades; et de Calon à celle qu'on nomme Naracon, la quatrième bouche de l'Ister, soixante stades; de là à la cinquième, cent vingt; et de là à la ville d'Istria, cinq cents stades. De là à la ville

de Tomes, trois cents stades; de Tomes à Callatis, trois cents autres: c'est un havre pour les navires. De là au port Carus, cent quatre-vingts: le pays autour du port s'appelle Carie. Du port Carus à Tétrisiade, cent vingt stades. De là à Bizus, lieu désert, soixante stades. De Bizus à Dionysopolis, quatre-vingts stades. De là à Odessus, deux cents; c'est un havre pour les vaisseaux.

D'Odessus jusqu'aux dernières pentes de l'Hæmus, qui descendent jusqu'au Pont, trois cent soixante stades: là aussi il y a un port pour les navires. De l'Hæmus à la ville de Mésembrie, quatre-vingt-dix stades: havre pour les navires. De Mésembrie à la ville d'Anchiale, soixante-dix stades; et d'Anchiale à Apollonie, cent quatre-vingts. Toutes ces villes sont grecques, situées en Scythie, à la gauche de celui qui entre dans le Pont. D'Apollonie à Chersonèse, soixante stades: havre pour les navires. De Chersonèse aux murs d'Aulæum, deux cent cinquante. De là à la côte de Thynias, cent vingt.

De Thynias à Salmydesse, deux cents stades. Xénophon (1) parle de ce pays; il dit que ce fut jusque-là que s'avança l'armée grecque qu'il commandait, lorsqu'en dernier lieu elle se mit au service du Thrace Seuthès. Il s'est longuement étendu sur ce que ce pays n'a point de port; que c'est là que sont jetés les navires battus par la tempête; et que les Thraces du pays se

(1) *Anabase*, 7, 5, 7.

disputent entre eux les débris des naufrages. De Salmydesse à Phrygia, trois cent trente stades ; de là aux Cyanées, trois cent vingt. Ce sont ces Cyanées, qui, suivant les poëtes, étaient autrefois errantes, et à travers lesquelles a passé le premier navire, l'Argo, qui porta Jason en Colchide. Des Cyanées au temple de Jupiter Urius, où est l'embouchure du Pont, quarante stades. De là au port de Daphné, surnommée la furieuse, quarante stades. De Daphné à Byzance, quatre-vingts. Voilà ce qu'on trouve du Bosphore Cimmérien au Bosphore de Thrace et à la ville de Byzance.

COMMENTAIRE

CHAPITRE PREMIER

Le Pont-Euxin. — Son nom. — Sa forme. — Ses dimensions. — Sa nature.

§ I. — NOM DU PONT-EUXIN.

Il est hors de doute que le Pont-Euxin a été connu par les Grecs dès la plus haute antiquité. Les traditions argonautiques sont sur ce point irrécusables; on ne peut en effet admettre la connaissance de la Colchide sans celle de la mer qui y conduit.

Cette mer s'enveloppait d'un profond et terrible mystère; on y avait pénétré, mais à travers quels dangers! Les dieux semblaient en écarter les hommes, car ils avaient mis à l'entrée deux redoutables gardiennes, deux roches mobiles, les Cyanées ou Symplégades, qui ne s'éloignaient l'une de l'autre que pour se rapprocher promptement, ne laissant le passage ouvert que pendant un temps si court que les navires les plus rapides ne pouvaient le franchir. Ces roches étaient teintes du sang des audacieux qui s'étaient engagés entre elles, et qu'elles avaient broyés en se heurtant.

Jason passa, assez heureux pour ne laisser engagée que l'extrémité de sa poupe (1).

Les traditions homériques concordent avec les traditions argonautiques. Le poëte, qui a nommé Sésame, Erythines, Cromna, Cytore et Ægialus, n'ignorait pas la mer sur laquelle ces villes étaient placées.

Nous avons conservé à cette mer le nom que lui donnaient les Grecs; nous l'appelons Pont-Euxin, c'est-à-dire, mer hospitalière; et certes ce n'est que trop souvent qu'elle ment à son nom. Le nom de Pont-Euxin n'est pas toutefois le premier nom qu'elle ait porté chez les Grecs; Apollodore (2) nous l'apprend. Suivant lui, le Pont s'est appelé tout d'abord ἄξενος, inhospitalier; c'est ce que confirme Pline (3). Le nom n'était que juste. Ecoutons Apollodore: « Le froid y était rigoureux; et les habitants du rivage y étaient cruels. Les Scythes immolaient leurs hôtes, se nourrissaient de leur chair, et avec leurs crânes se faisaient des coupes. Ce sont les Ioniens qui, plus tard, nommèrent le Pont εὔξεινος, quand ils l'eurent mieux connu, et quand ils y eurent fondé de nombreuses colonies, » et ce nom est demeuré. C'était du reste une habitude des Grecs de ne pas appeler par le nom même qui convenait ce qu'ils redoutaient, mer ou dieu, témoin les Euménides. Il leur semblait qu'ils conjuraient ainsi les dangers qui pouvaient les menacer, et qu'ils

(1) Apollodore, Bibliothèque, éd. Did., L. I, c. 9, § 16 et suiv.
(2) *Id.*, *De navibus sive de navium catalogo*, lib. II, frag. 159.
(3) Pline l'Ancien. Édition Panckoucke, t. III, lib. IV, ch. 24, p. 225.

apaisaient les dieux. Leur puissante imagination avait déifié toutes les forces de la nature; la mer, c'était le dieu Neptune, doux ou irrité, clément ou vengeur. Au delà des Cyanées ils appréhendaient sa colère, et craignaient même de l'éveiller en prononçant un nom qui eût exprimé leurs appréhensions.

§ II. — FORME DU PONT-EUXIN.

Quant à la forme de cette mer célèbre, les anciens l'ont mal connue.

Strabon dit, avec raison sans doute, qu'elle est en quelque sorte une double mer (1). En effet, vers le milieu de sa circonférence s'avancent deux caps opposés qui, placés, l'un au nord et en Europe, l'autre au sud et en Asie, rétrécissent le trajet intermédiaire, et semblent marquer les bornes de deux grandes mers. Nous reconnaissons que Strabon a raison de diviser la mer Noire en deux parties, mais ce n'est pas entre le Criou-Métopon et le Carambis que se fait le rétrécissement, mais entre le Criou-Métopon et la pointe occidentale de la presqu'île de Sinope, appelée aujourd'hui *Indjé-Bouroun*.

Ça été l'erreur de l'antiquité de faire du cap Carambis la pointe de l'Asie la plus avancée au nord; nous

(1) Strabon. Édition d'Isaac Casaubon; Paris, 1620, liv. II, p. 124, ligne 42.

ne la trouvons pas en effet seulement dans Strabon, mais encore dans Salluste (1), et avant Salluste dans Ephore (2).

Cette division de la mer Noire en deux parties, et son rétrécissement entre deux caps qui se rapprochent, l'un européen, l'autre asiatique, ne concordent pas aisément avec la figure de l'arc scythique que les anciens lui ont plusieurs fois donnée. « Quelques auteurs, dit Strabon, ont comparé la figure de cette mer à celle d'un arc scythique. Suivant eux, la corde de l'arc est représentée par la partie droite de la mer, c'est-à-dire, par la côte méridionale, qui s'étend depuis le détroit de Byzance jusqu'au golfe où se trouve Dioscurias. Cette côte, sauf la saillie du promontoire Carambis, ne présente d'ailleurs que de petits caps et par suite de petites sinuosités, et figure la corde d'un arc tendu. L'autre partie représente l'arc lui-même. »

Strabon ne paraît pas donner cette opinion comme la sienne, puisqu'il dit : « Quelques auteurs ont comparé.....; » et d'autre part il paraît l'adopter, quand il ajoute que « la côte du sud, sauf la saillie du Carambis, ne présente d'ailleurs que de petits caps et de petites sinuosités. »

Pensait-il donc, tout en la distinguant, que la saillie du Carambis n'était pas très-élevée ? Faisait-il donc descendre vers le sud, beaucoup plus qu'elle ne des-

(1) Salluste. Éd. Panckoucke, t. II, p. 266, frag. 210, 211, 212, 213, 214, 215.

(2) Ephore, frag. 84.

cend véritablement, la pointe extrême de la Chersonèse? On le croirait volontiers ; ainsi s'expliquerait au nord la figure du bois de l'arc, et l'on comprendrait qu'en allongeant au midi la Chersonèse, les anciens aient placé à ses deux côtés deux grands golfes s'enfonçant au nord. Nous acceptons aujourd'hui le golfe occidental, mais non le golfe oriental, qui ne pourrait être que le Palus-Mæotide. Mais ce Palus-Mæotide, les anciens le distinguaient nettement de la mer Noire, sans jamais le confondre avec elle.

Salluste (1) et Pline (2) ont aussi rapporté la figure de l'arc scythique, qui doit être fort ancienne.

Nous devons la rejeter complétement, 1° parce que au nord on ne retrouve que la courbure occidentale ; 2° parce que au sud la côte, loin d'être tendue comme une corde, est très-accidentée, remplie de baies et de caps; on y remarque même un énorme renflement vers le nord, celui de la Paphlagonie et de la Cappadoce, et un très-grand golfe qui s'ouvre entre Sinope et Dioscurias, et au fond duquel est Trapézus ou Trébizonde.

Les anciens n'ignoraient pas cependant l'existence de ce golfe. Nous en avons la preuve dans Hérodote (3) qui parle du resserrement de l'Asie au delà de l'Halys, et par suite du rapprochement de la mer Noire et de la mer de Chypre ; suivant lui, l'isthme entre les deux

(1) *Loco citato.*
(2) Lib. IV, c. 24.
(3) Clio, I, § 72.

mers était assez étroit pour qu'un bon marcheur pût le franchir en cinq jours.

Ephore (1) confirme cette donnée d'Hérodote; il fait positivement de l'Asie antérieure une péninsule où il compte seize nations.

Hérodote et Ephore se trompaient assurément; les deux mers ne sont point aussi rapprochées, et la distance qui les sépare est bien plus grande qu'ils ne la font. L'Asie antérieure n'est même en aucun point plus large qu'en celui où elle se distingue du continent et commence à s'avancer vers l'ouest. Mais enfin leur erreur même, en creusant au delà du vrai le golfe de Trapézus, aurait dû éclairer ceux qui sont venus après eux, et leur faire rejeter la figure vicieuse de l'arc scythique.

§ III. — DIMENSIONS DU PONT-EUXIN.

Les anciens ont-ils été plus heureux en donnant les dimensions du Pont-Euxin qu'en rapportant sa forme, c'est ce que nous allons rechercher.

Mais avant d'entrer dans cette recherche, il est indispensable de parler de la manière dont les anciens mesuraient et comptaient les distances.

C'est une grave question sur laquelle on a écrit des

(1) Lib. v, frag. 80.

volumes, et qui, à elle seule, pourrait défrayer plusieurs thèses. Nous nous bornerons à ce qui est nécessaire à notre sujet.

On a pu remarquer dans notre traduction du périple de la mer Noire le soin avec lequel Arrien énonce en stades les distances qui séparent les villes et les autres points géographiques. Il résulte qu'en le suivant exactement, on pourrait mesurer les côtes de la mer Noire, et établir, d'après les anciennes mesures grecques, toute la géographie de ces côtes. Cela est vrai; mais on n'aurait que la carte d'Arrien. Qu'on oppose à Arrien Marcian, l'abréviateur de ce Ménippe qu'Arrien a suivi, on verra sur-le-champ qu'ils ne sont pas complétement d'accord, bien qu'ils diffèrent peu; et dès lors la carte de l'un ne serait pas la carte de l'autre. Outre que les villes et les rivières, etc., ne seraient ni tout à fait les mêmes, ni également nombreuses, les côtes n'auraient point la même étendue et par suite la même forme. Entre Arrien et les autres géographes, Strabon par exemple, les mesures diffèrent plus encore qu'entre Arrien et Marcian ; dès lors, autant d'auteurs, autant de figures de la mer Noire.

Faut-il essayer de les concilier entre eux? Ce serait, à bien dire, une tâche impossible : il est peut-être aisé d'expliquer les différences qui les séparent; et cette explication pourra devenir jusqu'à un certain point une conciliation.

Les anciens n'avaient, pour mesurer les distances, que des moyens très-imparfaits; ils ne les mesuraient

même que par le temps qu'ils mettaient à les parcourir, c'est-à-dire sur terre, par journées de marche, et sur mer, par journées de navigation. Sans doute, ils prenaient une moyenne de vitesse, et savaient tous ce qu'un bon marcheur et ce qu'un bon navire pouvaient faire de chemin en un temps donné; mais combien n'y a-t-il pas de causes qui, à l'insu du voyageur, peuvent retarder ou accélérer sa marche! Sur terre, c'est une route mal connue, un terrain difficile, une montée trop raide, ou bien une pente très-rapide et qui entraîne, un détour subit qui abrège; enfin, le pas d'un même homme n'est pas toujours le même; suivant sa santé, que la cause la plus légère fait varier, sans même qu'il s'en doute, ou suivant la pensée qui l'occupe, il va vite ou lentement; le temps même apporte son appoint de retard ou d'avancement, soit qu'il pleuve, soit que le soleil brille. Sur mer, le mouvement des rameurs peut ne pas toujours être également rapide, par les mêmes raisons qui font qu'un homme, par le même temps et dans les mêmes conditions apparentes, ne fait pas le même chemin toujours avec la même rapidité; leur ardeur n'est pas toujours égale, ni peut-être leur force. Puis les vents sont plus ou moins vites, la tempête se lève ou le calme survient; il y a enfin mille accidents de mer : un cap que l'on tourne de trop près; un rocher qu'on n'a pas vu; une ligne mal choisie pour franchir un golfe; un échouage, et bien d'autres causes que nous ne saurions énumérer. Et comment ces causes n'auraient-elles pas agi dans l'antiquité? elles se

font bien sentir de nos jours, elles tiennent à l'imperfection inévitable des choses même les plus parfaites que le génie de l'homme invente. N'annonce-t-on pas souvent encore le retard des paquebots qui font le service des postes entre l'Angleterre et la France? et sur un chemin de fer, les convois arrivent-ils tous les jours aux mêmes points à la même heure ?

Nous nous rendons parfaitement compte de ces retards, sans nous tromper sur les chemins parcourus. Mais d'abord nous avons, pour mesurer le temps, des moyens qui manquaient aux anciens. Que sont les sabliers qu'il ne fallait pas quitter des yeux, si l'on voulait avoir le droit de s'y fier, car il fallait les retourner à propos, ni trop tôt ni trop tard; que sont les sabliers, disons-nous, à côté de nos montres qui varient à peine de quelques secondes en un an? Ensuite, quant aux distances, nous en avons marqué même les divisions et les subdivisions sur nos chemins de terre avec une grande exactitude ; des chiffres peints sur des bornes indiquent partout au voyageur le chemin qu'il a parcouru. Il ne paraît pas que les Grecs aient ainsi divisé et borné leurs chemins ; les Romains, seuls, ont eu des bornes milliaires; encore ne les avaient-ils établies que sur leurs voies militaires. Sur mer, au moyen du loch, nous apprécions sans erreur, quel que soit le temps, la vitesse d'un navire, et nous mesurons le chemin qu'il parcourt : les anciens n'ont jamais eu rien de pareil.

Mécontents des erreurs dans lesquelles ils tombaient, et que parfois ils reconnaissaient, ils ont essayé de

construire des odomètres qui mesuraient et le chemin parcouru et le temps mis à le parcourir. Mais les odomètres n'ont été que des curiosités; ils ne sont jamais venus dans l'usage public. On ne sait pas même s'ils marchaient régulièrement et donnaient des résultats satisfaisants.

On comprend déjà comment il se fait que les auteurs diffèrent tous entre eux, en donnant la mesure des mêmes distances. Avec les moyens dont ils disposaient, ils ne pouvaient arriver aux mêmes résultats, eussent-ils même été tous d'accord sur la mesure qu'ils employaient.

Cet accord, notre argumentation l'a supposé jusqu'ici; et cependant il est contestable; il a même été plus que contesté.

On a prétendu, en effet, qu'il y avait plusieurs stades : les uns, stades usuels, variant d'une ville à une autre, établis et réglés par les coutumes, et répondant non pas par leur étendue, mais par leur nature, à nos anciennes lieues de pays; les autres, fondés sur des calculs mathématiques, différant seulement entre eux par leur base qui n'était pas la même; et on a avancé par suite que les auteurs s'étaient servi tantôt de l'un, tantôt de l'autre : de là leur désaccord.

Mais alors ce désaccord n'est qu'apparent: et il faut conclure que tous les auteurs ont raison, qu'ils donnent les mêmes distances, et que, s'ils diffèrent entre eux, c'est que leur manière de compter n'est pas la même, et qu'ils peuvent être aussi exacts que le sont

des Anglais et des Français comptant, les uns en yards, les autres en mètres, la distance qui sépare Londres de Paris.

Ce n'est pas même assez; il faut conclure encore que les anciens prenaient leurs mesures avec tant d'exactitude, qu'ils ne se trompaient pas, et que Strabon, Arrien et les autres sont également dans la vérité ; nous le répétons, leur expression mathématique seule diffère.

C'est ce que nous ne pouvons accepter. N'avons-nous pas, en effet, tout à l'heure démontré que les anciens étaient dans l'impuissance de bien prendre leurs mesures, et, par suite, d'arriver, en les prenant, aux mêmes résultats?

Ce qu'il faut dire encore, c'est qu'il n'y a point autant de stades qu'on a voulu en compter. Les anciens sont là pour le prouver. Qu'on ouvre leurs ouvrages, et qu'on y cherche avec soin quelle était leur mesure itinéraire, ce stade célèbre qui avait pour type de longueur l'arène d'Olympie, on n'en trouvera qu'un, toujours et partout le même; point de stades de pays, point de stades mathématiques; toujours le stade olympique; les textes ne donnent que lui.

C'est le stade dont s'est servi Strabon; et, en le comparant au mille romain, il a dit qu'il en était la huitième partie. Huit stades font donc un mille; et, comme nous connaissons le rapport du mille romain avec notre mesure itinéraire, nous fixons aisément la longueur du stade. Le mille, qu'on a pu calculer d'après

les anciennes données romaines, est de 1,480 mètres; dès lors, le stade équivaut à 185 mètres.

Ce stade de 185 mètres est le stade grec par excellence, celui de la mère-patrie. Mais il faut avouer qu'il en existe un autre, appelé Philétérien, du roi de Pergame Philétère qui l'a arrêté.

Les Grecs, après avoir conquis l'empire des Perses, trouvèrent en Asie et en Égypte des mesures itinéraires qu'ils ne purent repousser complétement, et qui, en se fondant avec les leurs, les modifièrent. C'est ainsi que le stade s'agrandit. En rapprochant le stade philétérien du mille romain, on trouve qu'il y est contenu 7 fois; il faut donc 7 stades philétériens pour faire un mille. Par suite, le stade philétérien vaut 211 de nos mètres, 26 de plus que le stade grec proprement dit.

Ce stade est celui dont se sont servis tous les géographes asiatiques, après Strabon; c'est celui d'Arrien, de Marcian, de l'auteur anonyme, etc.....

Les stades grec et philétérien sont les deux seuls que l'on puisse trouver chez les Grecs, les seuls qu'aient employés leurs auteurs, les seuls que nous reconnaissions.

Il nous sera dès lors facile de comparer Strabon et Arrien, par exemple; nous n'aurons qu'à réduire leurs mesures en mètres. Mais on verra bien vite que la différence du stade n'est pas la seule qui existe entre eux, et qu'ils varient sur les distances mêmes, sur lesquelles, du reste, ils ne pouvaient pas s'accorder, du

moment qu'ils ne pouvaient pas les mesurer exactement. Où serait, en effet, la chance qu'ils se rencontrassent dans l'erreur, ne pouvant se rencontrer dans la vérité?

Cela posé, cherchons quelles sont les dimensions de la mer Noire.

Les anciens nous ont donné : 1° sa circonférence; 2° sa longueur; 3° sa largeur; 4° enfin, entre deux points également importants dans la navigation de cette mer, entre les deux Bosphores, qui la font communiquer l'un avec la Méditerranée, l'autre avec le Palus-Mæotide, ils ont comparé les deux routes qu'ils suivaient, celle des côtes du nord et celle des côtes du sud. Quant à la route directe qui nous mène aujourd'hui du détroit de Constantinople au détroit d'Yéni-Kalé, ils n'en ont rien dit; ils ne l'ont jamais prise, ne pouvant quitter des yeux les côtes, sous peine de se perdre.

1° Polybe dit que la mer Noire a 22,000 stades environ de circuit; Strabon donne un nombre plus élevé, 25,000 stades. Ces deux auteurs ont très-certainement employé le stade grec de 185 mètres. Les 22,000 stades de Polybe équivalent donc à 4,070,000 mètres ou 407 myriamètres; et les 25,000 stades de Strabon, à 4,625,000 mètres ou 462 myriamètres et demi; la différence est donc de 55 myriamètres et demi, différence considérable à coup sûr; et comme les deux auteurs ont la même unité de mesure, le même stade, elle vient nécessairement de l'impossibilité où ils étaient de se

servir du même stade exactement, et de la même manière.

Arrien n'a pas donné la circonférence de la mer Noire; mais en additionnant toutes les distances qui séparent les différents points qu'il marque sur cette circonférence, on arrive au nombre de 22,726 stades environ. Je dis environ, et je touche ici à une difficulté assez notable que présentent les mesures des anciens. Elles sont toujours données en chiffres ronds; et par suite, sauf dans des cas tout exceptionnels, il est évident qu'elles sont ou affaiblies ou augmentées. Il est impossible de croire que l'auteur ait établi entre elles une compensation.

Arrien s'est servi du stade philétérien de 211 mètres; dès lors, ses 22,726 stades équivalent à 4,807,846 mètres, ou 480 myriamètres et 0,7 de myriamètre, ou 7 kilomètres.

Ce nombre est non-seulement supérieur à celui de Polybe, mais encore à celui de Strabon, qui donne une plus grande quantité de stades, mais de stades moins longs. Il dépasse le nombre de Strabon de 18 myriamètres et 0,2 de myriamètre, ou 2 kilomètres, soit en tout 182 kilomètres; et par suite, celui de Polybe de 73 myriamètres et 0,7 de myriamètre, ou 7 kilomètres, soit en tout 737 kilomètres.

Pline a porté la circonférence de la mer Noire à 2,150 milles, qui font 17,200 stades grecs et 16,125 stades philétériens. Il est loin des auteurs grecs.

C'est Strabon qui nous paraît le plus près de la vé-

rité. Nous disons : nous paraît ; car nous n'avons pas la circonférence exacte de la mer Noire en myriamètres, et nous ne savons pas si on l'a relevée.

On doit comprendre, maintenant, la nature des désaccords qui s'élèvent entre les auteurs ; alors même que les chiffres sont les mêmes, ils sont bien loin les uns des autres. Ainsi Strabon et Arrien donnent, tous deux, au Palus-Mæotide 9,000 stades de circonférence; mais ces 9,000 stades font pour Strabon 1,665 kilomètres, et pour Arrien 1,899 kilomètres ; différence, 234 kilomètres.

2° Quant à la longueur du Pont-Euxin, Hérodote, du Bosphore au Phase, la porte à 11,100 stades, ce qui revient, d'après le stade grec, à 2,053,500 mètres.

Strabon n'a pas donné en un seul nombre cette longueur; il divise, on le sait, le Pont en deux bassins ; il mesure les deux bassins successivement; et, par suite, les termes changent, la longueur dans les deux bassins ne se prenant plus de l'ouest à l'est, mais du nord au sud. Ce sont donc dans Strabon les deux nombres de largeur que nous devons réunir pour la longueur, telle qu'Hérodote la présente ; et ils vont l'un à 2,000 stades, l'autre à 3,000; ils font donc entre eux 925,000 mètres. Ce nombre est bien inférieur à celui d'Hérodote, et doit être cependant bien plus près de la vérité. Car en comptant aujourd'hui en droite ligne de Constantinople à l'ancienne Dioscurias, nous arrivons à 1,000 kilomètres environ.

3° Hérodote a donné la largeur du Pont de Sin-

dique à Thémiscyre, 3,300 stades, c'est-à-dire, 610,500 mètres ; entre ces deux points nous ne comptons aujourd'hui que 400,000 mètres, ou 40 myriamètres.

Entre les diverses mesures, données par Strabon, de Byzance au Borysthène, de Byzance au cap Carambis, etc., nous ne nous arrêterons qu'à celle du Criou-Métopon au Carambis, 1,500 stades ou 277,500 mètres. C'est à peu près la distance que nous trouvons aujourd'hui entre l'ancien Criou-Métopon et l'*Indjé-Bouroun*.

4° C'est Scylax de Caryande qui a parlé des voies qui mènent du Bosphore de Thrace au Bosphore Cimmérien, soit qu'on suive les côtes du nord, soit qu'on suive les côtes du sud. Il dit qu'elles sont égales en longueur. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur une carte moderne pour apprécier cette erreur ; nous n'insisterons pas.

De ce qui précède, il faut conclure que, si les anciens n'ont point eu la véritable notion des dimensions du Pont-Euxin, s'il leur était impossible de l'avoir, ils s'en sont cependant approchés. Strabon se tient le plus près ; les autres se rangent à des distances plus ou moins grandes.

§ IV. — NATURE DU PONT-EUXIN.

Tous les auteurs grecs, Arrien comme Strabon, ont été frappés de ce que le Pont-Euxin présente de nouveau et d'extraordinaire, lorsqu'on le compare à la

Méditerranée ou à toute autre mer. Les eaux n'ont plus la même couleur, et, si on les goûte, on leur trouve une saveur moins saumâtre. Elles sont même plus légères : ce dont les anciens se sont rendu compte, bien qu'ils n'eussent point les moyens d'en établir exactement la densité.

Entre tous les auteurs, Polybe est en ce point le plus intéressant et le plus étendu. Il ne se borne pas à quelques observations rapides sur des phénomènes qui frappaient les yeux de tout le monde : il recherche ce qu'est la mer Noire, comment elle s'est formée, et ce qu'elle deviendra.

Suivant lui (1), le Pont-Euxin a deux bouches (στόματα), opposées l'une à l'autre, qui conduisent, l'une dans la Propontide, l'autre dans le lac Mæotis. Nous n'avons rien à dire sur cette opposition des deux Bosphores, qui est, en effet, assez vraie ; mais nous ne pouvons accepter l'expression στόμα appliquée au Bosphore Cimmérien. Il semblerait qu'à travers cette bouche, s'établit un courant du Pont vers le Palus-Mæotide, comme il s'établit, dans le Bosphore de Thrace, du Pont vers la Propontide. Pour le Bosphore Cimmérien, c'est le contraire qui est vrai ; les eaux du Palus-Mæotide coulent, par son canal, dans le Pont-Euxin ; ce que Polybe lui-même reconnaît, quand il dit plus loin que le lac Mæotide se jette dans le Pont.

Au reste, il n'y a pas à en douter, l'expression seule

(1) Livre IV, ch. 39, 40, 41.

est vicieuse. Tout ce que Polybe avance sur la formation du Pont et sur ses destinées est fondé sur l'écoulement des eaux du lac Mæotide dans le Pont par le Bosphore Cimmérien, et sur celui des eaux du Pont dans la Propontide par le Bosphore de Thrace.

Quelles sont les causes de cet écoulement ? Polybe les cherche, et il en trouve deux ; nous citons textuellement : « 1° les fleuves, qui se jettent dans les deux mers, et qui sont également considérables, qu'ils viennent de l'Asie, qu'ils viennent de l'Europe, augmentent sans cesse le volume de l'eau, et cette eau s'échappe par les issues qui lui sont offertes, par les Bosphores ; 2° la vase des fleuves exhausse les fonds et chasse l'eau. » Polybe va jusqu'à penser qu'un temps viendra où le lac Mæotis et le Pont seront remplis. « Le Mæotis ne commence-t-il pas déjà à l'être ? Dans plusieurs parties, sa profondeur n'est que de cinq ou sept orgyes (1), et on ne peut y naviguer sans pilote. Bien plus, ne dit-on pas qu'autrefois le Mæotis ne formait avec le Pont-Euxin qu'une seule mer? Il s'est comblé en partie, et ce n'est plus qu'un lac aujourd'hui. Il en sera de même du Pont-Euxin : il en est déjà de même ; le vulgaire ne le remarque pas, à cause de la grandeur de cette dernière mer. L'Ister qui se jette de l'Europe dans le Pont par plusieurs bouches, ne forme-t-il pas devant lui, par son limon, un banc de sable ou une langue de

(1) Le stade valant 600 pieds grecs, et l'orgye 6 pieds, l'orgye est la centième partie du stade ; dès lors le stade équivalant à 185 de nos mètres, l'orgye équivaut à 1 mètre 85 centim.

terre ? Ce banc ou cette langue est à une journée de navigation dans la mer ; c'est un écueil pour les navigateurs, qui s'y heurtent quelquefois la nuit ; ils l'appellent στήθη. C'est la violence des eaux qui porte la vase si loin ; les petits fleuves forment des bancs semblables, moins éloignés, moins élevés et moins étendus. Il semble déjà que la mer recule devant les fleuves : l'eau du Palus-Mæotide est plus douce que celle du Pont-Euxin, et l'eau du Pont-Euxin plus douce que celle de la Méditerranée. »

Il faut conclure de ce long passage : 1° qu'autrefois, au delà du Bosphore de Thrace, s'étendait une très-vaste mer, où se confondaient la mer Noire et le Palus-Mæotide, aujourd'hui distincts ; 2° que les atterrissements des grands cours d'eau qui se jetaient dans cette vaste mer l'ont comblée par place et l'ont divisée en deux parties, laissant entre les deux parties la communication du Bosphore Cimmérien ; 3° que ces atterrissements continuant, le fond du lac Mæotis s'est élevé de plus en plus, et sur quelques points a déjà dépassé le niveau de la mer ; 4° que le Pont lui-même s'est comblé en partie, et ne cesse de se combler, témoin le grand banc de sable qui fait face au Danube ; 5° que le temps viendra où ces deux mers, ayant versé leurs eaux dans la Méditerranée, seront remplies, et se couvriront de peuples et de villes.

Nous ne saurions accepter ces conclusions. Examinons d'abord la première. L'existence de cette vaste mer, qui aurait compris et dépassé la mer Noire et le

Palus-Mæotide, est plus qu'incertaine. Polybe n'est pas le seul auteur qui en ait parlé. Mais partout, au sujet de cette grande mer, il n'y a que des assertions sans preuves ; et ces assertions remontent aux premiers temps de la Grèce, aux temps plus que fabuleux de Deucalion et de Pyrrha. Pour les soutenir, il a fallu supposer que le Bosphore de Thrace était autrefois fermé, ce que Polybe ne dit pas, et que les eaux réunies des fleuves s'étaient élevées au point de former une mer, qui comprenait même la mer Caspienne, la mer d'Aral, et les terres qui les entourent. Un bouleversement de la terre ouvrit le Bosphore, et les eaux, n'étant plus contenues, s'écoulèrent dans la Méditerranée, et leur niveau baissa au point de laisser à découvert de vastes terres; la mer d'Aral et la mer Caspienne devinrent des lacs ; et le Palus-Mæotide et le Pont se séparèrent, ne conservant entre eux que la communication du Bosphore Cimmérien. Ce bouleversement est attesté par l'état des rives du Bosphore ; les roches Cyanées sont volcaniques. L'écoulement des eaux est lui-même attesté par le déluge de Deucalion et de Pyrrha : dans leur impétuosité première les eaux couvrirent la Grèce.

Quelque autorité que l'on ait, on est mal fondé à soutenir de pareilles assertions, qui ne reposent sur aucune preuve, et qui dès lors ne sont que des conjectures anté-historiques. On ne pourrait y attacher de l'importance que si les anciens qui les ont reproduites, si Polybe, par exemple, les avait vérifiées, ce

qu'il n'a pas fait; et l'eût-il fait, il faudrait se demander s'il disposait des moyens nécessaires pour que la vérification fût juste.

Il faut renoncer à supposer aux hommes des temps les plus reculés une science qui se serait perdue dans des temps plus rapprochés, et qu'on aurait retrouvée de nos jours.

Nous pourrions aujourd'hui faire cette vérification; mais on a beau interroger la terre, les réponses ne sont ni nettes ni claires. Sans doute entre le Palus-Mæotide, la mer Caspienne et le lac d'Aral, mille traces attestent le séjour des eaux; mais à quelle époque y ont-elles séjourné? Peut-être à une époque bien éloignée de celle où les hommes sont nés; et d'ailleurs, où ne retrouve-t-on pas de pareilles traces? Nous doutons que les anciens eussent été plus heureux que nous dans leurs recherches; mais ces recherches, ils ne les ont point faites, et ne pouvaient les faire.

A côté de l'hypothèse de cette grande mer, il faut ranger celle de ses réductions successives. Comment croire qu'au temps d'Hérodote le lac Mæotide s'étendait encore jusqu'à quelque distance de la mer Caspienne; et deux siècles après Jésus-Christ jusqu'au delà encore de ses limites actuelles?

Soutenir de pareilles hypothèses, c'est avouer qu'on accepte au pied de la lettre tout ce qu'a écrit l'antiquité; c'est croire qu'elle était en possession de tout savoir, de toute vérité, et qu'elle ne pouvait se tromper.

Si ces réductions se sont réellement faites, pourquoi

donc se sont-elles arrêtées ? Des courants portent toujours les eaux de la mer d'Azof dans la mer Noire, et de la mer Noire dans la mer de Marmara. Pourquoi donc le niveau des eaux ne s'abaisse-t-il plus? Pourquoi les côtes ne s'avancent-elles plus? Pourquoi des îles ne se forment-elles plus? Si depuis les temps réellement historiques, rien ne change, pourquoi accepter que tout changeait dans les temps fabuleux ou *antédiluviens?* Pourquoi ajouter foi à ce que disaient des anciens mal informés et insuffisamment instruits, quand ce qu'ils disent est contraire à ce qui se passe sous nos yeux?

Nous n'irons pas plus loin. L'existence de cette mer ne sort pas du domaine de l'hypothèse.

En réfutant la première conclusion tirée de Polybe, nous avons, pour ainsi dire, réfuté toutes les autres. Ainsi on sait aujourd'hui que les atterrissements des fleuves ne sont point considérables ; et que, loin d'exhausser le lit des mers, ils ne prolongent même pas les rivages. On a observé les embouchures des plus grands fleuves du monde ; la mer d'Azof n'a rien à craindre du Don, ni la mer Noire du Danube et de ses autres tributaires. Les changements qui se font dans la mer Putride et que l'on a constatés, prouvent même ce que nous avançons. Il n'y a sous l'action des vents que des déplacements d'eaux et de sables ; en somme, la surface totale des eaux et des sables reste toujours la même; et depuis Strabon, il ne paraît pas que la flèche d'Arabat se soit modifiée.

En aucun point le Pont n'a été comblé; les navigateurs de tous les siècles l'ont toujours trouvé le même. Il n'y a pas à redouter en vérité que les eaux s'en retirent, et que la Russie et la Turquie viennent à se rapprocher au point qu'un seul courant d'eau les sépare comme dans la vallée du Danube.

Disons donc, en terminant ce chapitre, que les anciens qui se sont trompés sur la forme du Pont-Euxin, qui n'ont pas exactement connu ses dimensions, n'ont avancé sur sa nature, sur sa formation et sur ses destinées que des fables qui ne peuvent se soutenir.

CHAPITRE II.

La Bithynie.

Arrien n'a point fait, en écrivant à Adrien, un traité de géographie sur la mer Noire; aussi n'a-t-il suivi d'autre ordre, pour ainsi dire, que le mouvement et la succession de ses idées; tout est spontané, comme dans une lettre qu'il a achevée avec une autre intention qu'il ne l'avait commencée. Il ne veut donner au début qu'une description des côtes de Trébizonde à Dioscurias; et il se trouve qu'en définitive il décrit la mer Noire tout entière. De Dioscurias il passe tout à coup au Bosphore, d'où il revient à Trébizonde; et retournant encore à Dioscurias, il se dirige de nouveau sur Byzance, en longeant tous les rivages du nord.

Nous ne pouvons suivre Arrien dans ses mouvements imprévus, et marcher avec lui successivement de l'ouest à l'est, de l'est à l'ouest, et encore une fois de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest.

Nous sortirons du Bosphore de Thrace en prenant la

droite du Pont-Euxin; et en accomplissant régulièrement le périple, nous parlerons des contrées à mesure que nous les rencontrerons.

C'est ainsi que nous toucherons tout d'abord à la Bithynie.

Nous avons expliqué dans nos préliminaires comment Arrien a composé son périple de la mer Noire. Il n'a visité lui-même, personnellement, que la côte qui s'étend de Trébizonde à Dioscurias. Pour le reste il n'a fait que reproduire un géographe qui avait écrit avant lui, Ménippe le Pergaméen.

On a la preuve évidente de cette reproduction. Les ouvrages de Ménippe sont perdus complétement; mais il nous reste des fragments d'un abrégé que Marcian d'Héraclée en avait fait. Il suffit de comparer Marcian et Arrien pour se convaincre que le gouverneur de la Cappadoce a suivi pas à pas le géographe de Pergame.

MARCIAN (1).	ARRIEN (2).
Du temple de Jupiter Urius au fleuve Rhébas il y a 90 stades.	A 90 stades du temple de Jupiter Urius, les navigateurs rencontrent à droite le fleuve Rhébas.
Du Rhébas au promontoire Noir il y a 150 stades.	A 150 stades plus loin se trouve le promontoire Noir.
Du promontoire Noir au fleuve et au fort Artanes, 150 stades. Ce fort possède un port pour les petits navires.	Il y a ensuite 150 stades jusqu'au fleuve Artanes, où, près du temple de Vénus, est un port pour de petits navires.

(1) *Geographi Græci minores*, éd. Didot, p. 569. Bithyniæ periplus, 8.
(2) *Geographi Græci minores*, éd. Didot, § 17, p. 381.

Du fleuve Artanes au fleuve et au fort Psillius, 140 stades.	De l'Artanes au Psillis, où de petits bâtiments peuvent également trouver, non loin de l'embouchure de la rivière, près d'un rocher, un mouillage sûr et commode, il y a 150 stades.
Du fleuve Psillius au port et au fleuve Calpa, 210 stades ; c'est un comptoir d'Héraclée ; le fleuve et le port sont commodes.	Du Psillis au port Calpé, on compte 210 stades. Sur ce port, sur sa nature et son site, sa fontaine d'eau fraîche et limpide, ses forêts voisines de la mer, où l'on trouve en abondance des bois de construction pour les navires et des bêtes fauves, Xénophon en a dit assez (1).

La ressemblance est extrême assurément. Marcian et Arrien ne sont en désaccord que sur la distance du fleuve Artanes au fleuve Psillis; encore le désaccord n'est-il que de dix stades.

De Calpa ou Calpé Marcian atteint l'île Thynias; entre ces deux points Arrien marque le fleuve Rhoës; il donne à l'île Thynias le nom d'Apollonia. Il compte quarante stades de distance entre Calpé et Apollonia, et Marcian en compte soixante entre Calpa et Thynias. Ces différences de mesure et de nom ne sont peut-être que des compléments et des rectifications.

Passons à la Paphlagonie. Marcian arrête les frontières de la Bythinie au fleuve Billæus, en disant que quelques auteurs les portent jusqu'au Parthenius, et font commencer à ce dernier fleuve la Paphlagonie:

(1) *Anabase*, VI, 4, 1 sqq.

C'est l'avis d'Arrien qui, en cet endroit, diffère encore de Marcian. Puis viennent de nouvelles ressemblances:

MARCIAN (1).	ARRIEN (2).
Du Parthenius à la ville et au fleuve Amastris, 90 stades. D'Amastris au fort Cromna, 150 stades. De Cromna à Cytore, 90 stades. De Cytore à Ægialus, 60 stades. D'Ægialus à Climax, 50 stades. De Climax à Timolaium, 60 stades. De Timolaium au promontoire Carambis, 100 stades.	Du Parthenius à Amastris, ville grecque avec un port, 90 stades. De là aux Érythines, 60 stades; et des Erythines à Cromna, 60 autres. De là à Cytore, 90 stades; et de Cytore à Ægialus, 60 stades; jusqu'à Thymène, 90; jusqu'au Carambis, 120.

Les deux géographes, dans ces deux passages, ne sont certes pas loin de s'entendre. Ils ne sont en désaccord que sur la distance d'Amastris à Cromna; Marcian la porte à cent cinquante stades, et Arrien à cent vingt, en intercalant entre les deux villes les Erythines, qu'oublie Marcian. Entre la ville Ægialus et le promontoire Carambis, la différence n'est qu'apparente: le nombre de stades est le même chez les deux auteurs, deux cent dix. Mais il n'est pas réparti de la même manière. Entre Ægialus et le promontoire, Arrien ne place que Thymène, qui est à quatre-vingt-dix stades d'Ægialus, et il reste de Thymène au Carambis cent vingt stades; entre les deux points, Marcian place Climax, qu'Arrien oublie, et Timolaium, sans doute Thymène, la première ville à cinquante stades d'Ægialus, la

(1) *Paphlagoniæ periplus*, p. 570, 9.
(2) § 20, p. 385.

seconde à soixante stades de la première; et il reste jusqu'au Carambis cent stades. Le total est le même, la division seule diffère.

Les rapports entre Marcian et Arrien, et par suite entre Ménippe et Arrien, nous paraissent suffisamment établis. Les différences sont peu nombreuses, et même assez peu nombreuses pour qu'on puisse n'en pas tenir compte. Cependant nous placerons tout ce qui reste de Marcian à côté d'Arrien, pour qu'il soit bien constaté que l'avantage demeure à ce dernier, qui nous a transmis Ménippe sans doute, mais Ménippe corrigé et complété.

Nous devons encore signaler un périple anonyme de la mer Noire, que son titre même, tel qu'il nous est parvenu avec une parenthèse, attribue à Arrien. C'est évidemment l'œuvre d'un Grec du Bas-Empire. Nous y retrouvons tout le périple d'Arrien; et probablement l'évidence du larcin a décidé l'anonyme lui-même ou ses copistes à mettre subsidiairement dans le titre le nom de notre géographe. Toutefois nous n'y retrouvons pas seulement Arrien, mais encore Marcian et par conséquent Ménippe, mais encore Scylax de Caryande et Scymnus de Chio. L'œuvre du Byzantin n'est qu'une compilation, qui n'aurait aucun intérêt, si Marcian nous était parvenu tout entier. Mais après le port d'Ancone et le fleuve Iris, c'est-à-dire, bien avant Trébizonde, Marcian nous fait défaut. L'auteur anonyme le représente; à partir du fleuve Iris, tout ce qui dans sa compilation n'est transporté ni d'Arrien, ni de Scylax, ni de Scymnus, est évidemment transporté de Marcian,

puisque l'auteur n'est pour rien dans son ouvrage, et que du Bosphore à l'Iris on ne découvre pas chez lui une cinquième source de renseignements. Nous pouvons donc, grâce à lui, continuer entre Arrien et Marcian une fructueuse comparaison.

Malheureusement le périple anonyme ne nous est pas parvenu tout entier; il y manque la côte de l'Apsarus au Palus-Mæotis : c'est le milieu de l'ouvrage.

La Bithynie, suivant Arrien, s'étend du Bosphore de Thrace au fleuve Parthenius (1). On trouve sur la côte : 1° du Bosphore au Sangarius: le temple de Jupiter Urius; le fleuve Rhébas; le promontoire Noir; les fleuves Artanes et Psillis; le port Calpé; le fleuve Rhoès; l'île Apollonia; Chèles; 2° du Sangarius au Lycus : le fleuve Hypius; les marchés Lillius, Elæus et Calès; 3° du Lycus au Parthenius: la grande ville d'Héraclée dorienne, colonie de Mégare; Metroum; Posidium ; Tyndarides; Nymphæe; le fleuve Oxinas; Sandaraca; Crénides; Psylla; Tium; et le fleuve Billæus.

La Bithynie, qu'Arrien vient de décrire, était connue dès la plus haute antiquité. Il en est question dans Homère; le poëte ne l'a pas nommée, il est vrai, mais il a nommé ses fleuves et ses peuples.

Il est à remarquer qu'en Grèce, quelque sujet que l'on aborde, qu'on touche aux arts, à la littérature, à l'histoire ou à la géographie, dès qu'on remonte aux origines, on rencontre un seul et même homme, qui a

(1) Arrien, du § 17 au § 20, de la page 380 à la page 385.

paru dès les premiers temps, et qui cependant est la source de toute science : c'est Homère. Les Grecs l'ont nommé par excellence le poëte, c'est-à-dire le créateur. Il a tout créé en effet. On ignore le lieu de sa naissance; on ne sait, pour ainsi dire, rien sur sa vie; quelques-uns même vont jusqu'à douter qu'il ait vécu : qu'importe? l'œuvre existe, poëme et histoire tout ensemble, tableau complet et admirable des mœurs et de la vie d'une nation grossière encore, mais à qui l'avenir réserve la domination du monde.

Par un singulier privilége, dans le premier de ses poëtes, le premier par la date, et le premier en son genre par le génie, si grand que, non-seulement chez les anciens, mais encore chez les modernes, nul ne l'a atteint, la Grèce a rencontré le peintre de ses temps primitifs. Sa grande lutte contre l'Asie commence : autour de Troie, comme en un champ clos, sont réunis tous ses peuples et tous les peuples de l'Asie qu'elle connut alors : l'Asie soutient Priam; l'Europe même vient à lui, l'Europe voisine de l'Asie.

Et voilà comment Homère ouvre l'histoire de la géographie de la mer Noire :

Au chant II de l'Iliade, dans l'énumération des alliés de Troie, il amène des peuples des bords du fleuve Parthenius; ce sont les Paphlagoniens, il est vrai; mais rien n'est plus juste : le Parthenius ne sépare-t-il pas la Bithynie de la Paphlagonie (1)?

(1) *Iliade*, ch. II, v. 851.

Au chant III, Homère rappelle que Priam s'est avancé jusqu'au Sangarius; il est venu au secours des peuples de la Phrygie, et il a combattu avec eux les Amazones sur les bords de ce fleuve (1).

Quels sont ces peuples qui vivent près du Sangarius? Écoutons encore Homère. Les Thraces arrivent sous les murs de Troie, et dans la nuit même qui suit leur arrivée, ils perdent leur chef Rhésus (2). Suivant une tradition que rapporte Appien, ils se sont aussitôt retirés (3).

Au chant XIII (4), Homère parle encore des Thraces : Jupiter détourne les yeux des Grecs et des Troyens; il contemple les Thraces, les Mysiens, les illustres Hippomolgues et les Abiens, les plus justes des hommes.

Sans doute, le poëte n'est pas explicite sur les Thraces : et comme le nom des Thraces appelle naturellement celui de l'Europe, on pense qu'il les fait venir d'Europe; mais il ne le dit pas : leur pays, c'est la Thace abondante en chevaux (5), la Thrace fertile (6), mais rien de plus. Plus tard, on trouve certainement des Thraces en Bithynie. N'y étaient-ils pas déjà au temps d'Homère? Priam s'est rendu jadis en ambassade chez les Thraces, et il a reçu d'eux une coupe mer-

(1) *Iliade*, ch. III, v. 187.
(2) *Iliade*, ch. X, v. 433.
(3) Appien, *de bello Mithridatico*, § 1. Éd. Didot.
(4) *Iliade*, ch. XIII, v. 1.
(5) *Iliade*, ch. XIII, v. 1 et suiv.
(6) *Iliade*, ch. XI, v. 221 et suiv.

veilleuse (1) : avait-il donc passé la mer? Quand, au chant XIII, Jupiter contemple les Thraces, il voit en même temps les Mysiens : la Mysie est un pays d'Asie. Sans doute, il y a aussi des Mysiens en Europe; et les peuples, que Jupiter aperçoit en même temps que les Thraces et les Mysiens, les Hippomolgues et les Abiens passent généralement pour des Scythes de l'Ister; Hésiode lui-même a nommé des Scythes, qu'il surnomme ἱππημολγούς. Mais d'Anville ne sait s'il faut attribuer les Thraces d'Homère à l'Europe ou à l'Asie. Pour notre compte, nous sommes disposé à penser qu'il y avait des Thraces en Europe et en Asie, et il ne nous répugne même pas que Priam ait connu les uns et les autres.

Homère n'a sans doute pas consigné dans son poëme tout ce qu'il savait de la Bithynie; il a dit ce qui lui convenait, et s'est tu sur le reste. Il n'avait rien de mieux à faire. Mais il est évident (et c'est ce qui nous donne à penser que ses connaissances étaient plus étendues) que les légendes, les récits traditionnels et fabuleux sur le voyage des Argonautes avaient dû provoquer des expéditions et des découvertes sur les bords de la mer Noire. Ce sont des voyages accomplis dans des temps où les résultats pouvaient être certainement connus, qui ont permis de conserver la mémoire de voyages qui remontaient à l'époque de la fable; les souvenirs poétiques se sont fixés sur des pays et sur des

(1) *Iliade*, ch. XXIV, v. 234.
(2) *Frag.*, 132. Éd. Didot.

peuples qu'on avait incontestablement trouvés; et ils nous sont parvenus avec une précision qui a fait douter avec raison de la fable, mais qui ne peut faire douter des premières connaissances des Grecs : la fable s'est entée sur la vérité.

Apollodore, il est vrai, est bien loin d'Homère; et l'on a dit que, dans les récits de la fable, il s'est aidé de connaissances déjà complètes; mais c'est justement parce que Apollodore vivait en un temps où sur la Bithynie, par exemple, on savait à peu près tout ce qu'on pouvait savoir, qu'il faut l'accepter comme l'interprète exact des vieux poëtes argonautiques, quand, dans cette Bithynie bien connue, il place des noms de pays et de peuples qui en ont complétement disparu. La Bithynie, dans Apollodore (1), est la Bébrycie. Hercule, sur l'ordre d'Eurysthée, voguait à la conquête du bouclier d'Hippolyte, reine des Amazones. A la prière de Lycus, il s'arrête chez les Bébryces, combat leur roi Amycus, dont il tue le frère Mygdon. Il donne à Lycus une partie de la terre des Bébryces, qui, dès lors, s'appelle la terre d'Hercule, Ἡράκλεια.

Après Hercule, Jason vient en Bébrycie; les premières stations des Argonautes dans la mer Noire, telles que les indique Apollodore, ne s'entendent pas aisément. De la Bébrycie, Jason touche en Thrace à Salmydesse; il passe ensuite entre les Symplégades, assez heureusement pour n'y perdre que l'extrémité de

(1) *Bibliothèque d'Apollodore*, éd. Didot, II, 5, 9.

sa poupe; des Symplégades, il atteint la terre des Mariandyniens. Si les Symplégades, autrement dites Cyanées, roches errantes, gardaient l'entrée du Pont, comment arriver, sans les franchir, à Salmydesse, située au nord sur la côte de Thrace, dans le Pont, à une grande distance du Bosphore? La ville, qu'Apollodore appelle Salmydesse serait-elle donc en deçà du Pont-Euxin? ou plutôt, ces inexactitudes, dans un temps où il était si aisé d'être exact, ne prouveraient-elles pas qu'Apollodore a suivi les anciennes traditions? Ces traditions ne sont pas de l'histoire, mais, dans une certaine mesure, elles sont de la géographie. Les souvenirs de la poésie se sont attachés au domaine exploré de la géographie.

C'est ainsi qu'avec Homère, nous avons le Sangarius, le Parthenius, et probablement les Thraces de la Bithynie, pays qu'il ne nomme pas; et qu'avec Apollodore et les récits fabuleux, fixés par la géographie, nous avons la Bébrycie, ancien nom de la Bithynie, la terre d'Héraclée et celle des Mariandyniens.

Avec l'histoire le jour se fait dans cette obscurité des premiers temps. Hécatée, le prédécesseur d'Hérodote, ce grand voyageur, que les Grecs eux-mêmes ont surnommé πολυπλανής, a certainement visité les bords de la mer Noire. Ses ouvrages étaient considérables; il en reste heureusement de précieux fragments.

Ces fragments ne parlent que de l'orient de la Bithynie, où se trouvent les Mariandyniens et leur ville, Stéphane. Nous acceptons le peuple; quant à la ville, nous ne savons quelle elle peut être. Nous ne connais-

sons pas d'autre Stéphane que celle de la Paphlagonie, à peu de distance de Sinope (1).

Selon Éphore (2), Xanthus le Lydien a vécu et a écrit avant Hérodote. Suivant Denys d'Halicarnasse, il ne devait pas être beaucoup plus âgé qu'Hérodote ; Denys le range en effet parmi les auteurs qui ont vu la jeunesse de Thucydide. Sans nous prononcer entre Éphore et Denys d'Halicarnasse, nous le placerons avant Hérodote.

Xanthus, dont l'importance est incontestable en bien des questions, a peu de poids dans celle qui nous occupe. Il n'ajoute aux documents d'Hécatée sur la Bithynie que le Sangarius, fleuve de Phrygie, qui se jette en Bithynie dans le Pont-Euxin : et les poëtes nous l'ont déjà donné. Ajoutons qu'il fait venir les Phrygiens, après la guerre de Troie, de la rive gauche du Pont.

Hérodote est entre tous les historiens le plus grand géographe. L'estime que l'on fait de lui est égale en histoire et en géographie, et elle croît même d'année en année. A mesure que l'on pénètre plus profondément dans les ruines des anciennes villes près du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, que l'on arrache avec plus de succès à ces rives lointaines leurs antiques secrets, on admire davantage la sagacité et la science du père de l'histoire chez les Grecs.

Bien qu'il distingue avec soin lui-même, dans ses

(1) Éd. Didot : *Terræ circuitus ; Asia. Frag.*, 201.
(2) Éd. Didot : *Frag. d'Ephore*, 19.

livres, la fable de la vérité, on avait douté de ses récits en bien des points; le temps est venu de lui rendre une complète justice. Partout il abonde en curieux documents; nous ne lui demanderons naturellement que ceux qui portent sur la mer Noire.

Sur la Bithynie, Hérodote ne nous livre que des noms de peuples, mais ils sont précieux : ce sont les Thyniens, les Bithyniens et les Mariandyniens, les Thraces d'Asie en un mot (1). Nous ne connaissions que les derniers; avec les premiers la Bithynie paraît enfin avec le nom que lui conservera l'histoire.

De plus Hérodote vient en aide à nos conjectures sur les Thraces d'Homère, et c'est lui qui, en plaçant des Thraces en Bithynie, nous amène à penser que le poëte désignait sous le nom de Thraces un peuple d'Asie. Toutefois, nous le répétons, il n'était point impossible que Rhésus vînt d'Europe, et qu'il eût passé le Bosphore avec ses nombreux soldats, ses chevaux et ses chars; les Grecs qui assiégeaient Troie, n'étaient-ils pas venus de beaucoup plus loin? C'est du reste l'opinion d'Appien (2), qui maintient que Rhésus est venu d'Europe au secours de Troie. Après la mort de Rhésus, les Thraces quittèrent Priam, et sans repasser la mer, se fixèrent dans le pays qu'on appelait encore Bébrycie, mais qui devint à leur arrivée le pays des Thraces Bithyniens.

Après Hérodote vient dans l'ordre chronologique

(1) Hérodote, *Clio*, liv. I, § 28.
(2) *Guerre de Mithridate*, § 1 et 2.

Hellanicus (1). Mais nous ne possédons malheureusement que de rares fragments des nombreux ouvrages qu'avait composés cet historien, et dans ces fragments nous n'avons rencontré aucun renseignement sur la Bithynie.

. Thucydide, dans le récit de la trop célèbre guerre du Péloponèse, qui a mis en mouvement tout le monde grec et ses colonies, a parlé de la mer Noire. Il est fâcheux qu'il n'ait eu que quelques mots à en dire. Ce grand esprit aurait jeté sur cette mer les lumières qu'il a jetées sur la Thrace. Mais les Grecs, tout en naviguant déjà avec une grande activité dans le Pont-Euxin, n'y avaient point encore porté leurs querelles; les colonies n'y étaient, pour la plupart, que des colonies de colonies; de fait on ne se battit pas au delà du Bosphore.

Thucydide, livre IV, § 75 (2), raconte que Lamachus était entré dans le Pont et avait relâché sur les bords du Calès, dans les campagnes d'Héraclée. Ce général perdit ses vaisseaux emportés par les eaux de la rivière, qu'un orage avait enflées, et qui avaient eu tout à coup la force et la rapidité d'un torrent. Il revint par terre avec son armée, à travers le pays des Thraces Bithyniens, en Asie, de l'autre côté de la mer, et entra dans Chalcédoine, colonie de Mégare, à l'embouchure du Pont-Euxin.

Xénophon, dans la continuation de l'œuvre de Thu-

(1) Didot. — *Fragments des historiens grecs.*

(2) Année 424.

cydide, dans les *Helléniques*, nomme également les Bithyniens de Thrace. Menacés par Alcibiade, les habitants de Chalcédoine confièrent aux Bithyniens de Thrace ce qu'ils possédaient de plus précieux ; mais Alcibiade contraignit les Bithyniens à lui livrer le dépôt (1).

Nous le voyons, le nom de Thraces reste attaché à celui de Bithyniens ; et nous acquérons la connaissance du Calès, qui coule à l'ouest d'Héraclée.

Nous venons de citer Xénophon et les *Helléniques*. L'*Anabase* est bien autrement précieuse que ne le sont les *Helléniques* pour la connaissance de la mer Noire,

Xénophon avait suivi Cyrus dans son expédition contre Artaxerxès ; il marchait avec les auxiliaires grecs ; c'était, pour connaître l'intérieur de l'Asie, une occasion heureuse, et peut-être unique. Le savant et curieux historien ne pouvait pas la laisser échapper. A Cunaxa, Artaxerxès fut vaincu, mais Cyrus fut tué. Les Grecs vainqueurs ne surent que faire de leur victoire ; ils offrirent la couronne de Perse à un officier de Cyrus, Ariée, qui la refusa ; ils demandèrent à Artaxerxès de servir dans ses troupes : le grand roi ne voulut point d'eux. Il fallut alors retourner en Grèce ; mais ils n'osèrent pas revenir sur leurs pas ; suivre un chemin déjà parcouru et pillé, était chose impossible ; ils résolurent de remonter vers le nord et de gagner la mer Noire. Ils la croyaient plus près d'eux qu'elle ne l'était

(1) Liv. I, ch. III.

réellement. C'était l'opinion d'Hérodote que l'Asie se rétrécissait derrière l'Halys, et que la mer Noire se rapprochait des mers du sud (1).

(1) Les idées qui couraient alors dans la Grèce sur l'Asie et sur les pays orientaux ne devaient pas être autres que celles qu'avait émises Eschyle dans son *Prométhée.* On se convaincra aisément de leur fausseté, et on verra combien il était dangereux de s'engager sur leur foi dans un voyage à travers l'Asie.

Suivant Eschyle, Prométhée est enchaîné

.... dans les lieux où finit l'univers,
Dans les climats du Scythe, en de profonds déserts,
(Traduction de Puech, p. 2, v. 1.)

Par delà le Caucase.

Autour du rocher de Prométhée, il fait entendre les gémissements des peuples voisins, et parmi ces peuples, il place les Arabes. C'est le chœur des Océanides qui parle :

Déjà ces plages tout entières
D'un cri plaintif ont retenti,
Pleurant sa vieille gloire et celle de tes frères,
Et de votre grandeur l'éclat anéanti ;
Et tous les mortels, que rassemble
La belle Asie au sol divin.
Souffrent de ta douleur, et gémissent ensemble
Sur ton lamentable destin ;

Et les vierges de la Colchide,
Dans l'ardente mêlée intrépides soldats,
Et, sur la rive Mæotide,
Les Scythes, habitants des plus lointains climats,

Et cette fleur de l'Arabie,
Héros dont le Caucase abrite les remparts,
Aux combats jeunesse aguerrie,
Bataillons frémissants, hérissés de longs dards.
(*Id.*, p. 40, v. 17.)

Mais c'est dans les vers où Prométhée indique à Io la route qu'elle doit

On sait les malheurs et les désastres de la retraite des dix mille. Les Grecs perdirent leurs chefs lâchement assassinés par les Perses ; ils en élurent de nouveaux, et Xénophon, se dévouant au salut de tous,

parcourir, que se trouve naturellement le plus de géographie ; et les erreurs y fourmillent.

Fuis ces champs, que jamais le soc fécond n'ouvrit ;
Marche vers l'orient, et des Scythes nomades
Tu trouveras bientôt les mobiles peuplades,
Dont les toits de roseau s'élèvent sur des chars,
Dont l'arc envoie au loin de redoutables dards.
Ne t'approche pas d'eux, et dans ta course errante
Effleure les rochers de la mer mugissante.
A gauche, peuple habile à façonner l'acier,
Habite le Chalybe..... Ah ! crains de te fier
A cette nation rude, inhospitalière !
Plus loin est l'Hybristès, ce fleuve à l'onde fière,
Fleuve si bien nommé...... Ne va point t'efforcer
De traverser des flots qu'on ne peut traverser.
Marche vers le Caucase, et parviens où s'élance
Des tempes de ce mont le fleuve à sa naissance.
Franchis les noirs sommets qui sont voisins des cieux ;
Descends vers le midi ; là sont devant tes yeux
Ces vierges qui de l'homme ont méconnu l'empire,
Qui, près du Thermodon, peupleront Themiscyre,
Où, fatale aux nochers, marâtre des vaisseaux,
Salmydesse béante épouvante les eaux.
Elles s'empresseront de te servir de guides,
Jusqu'au détroit qui mène aux Fanges Mæotides.
Des bords Cimmériens alors pars sans effroi,
Et traverse la mer ouverte devant toi.
Rappelant ce trajet après longtemps encore,
Les mortels nommeront ce détroit le Bosphore.
Mais pour toi, de l'Europe ayant fui les climats,
Au continent d'Asie enfin tu parviendras.

(*Id.*, p. 66, v. 11.)

prit le commandement de l'arrière-garde. Tant qu'on fut en plaine, on eut sans cesse à combattre les Perses; les Perses disparurent à l'entrée des montagnes; mais au milieu de défilés étroits et presque impraticables, il fallut lutter contre des peuplades sauvages et belliqueuses : la neige survint qui mit le comble aux fatigues et aux dangers de la route.

C'est à Trébizonde que les Grecs touchèrent enfin à la mer. Ils en suivirent les bords pour revenir en Grèce. Après avoir passé le Parthénius, ils arrivèrent à Héraclée, ville grecque, colonie de Mégare, située dans le pays des Mariandyniens. La flotte mouilla près de la Chersonèse Achérusiade. C'est là, dit-on, qu'Hercule descendit aux enfers pour enchaîner Cerbère. On montrait encore au temps de Xénophon, comme preuve de sa descente, un gouffre qui a plus de deux stades de profondeur (1).

La plaine d'Héraclée est traversée par le fleuve Lycus.

Au delà commence la Thrace asiatique, qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin. Les troupes grecques se concentrèrent encore une fois a Calpé, port situé à mi-chemin d'Héraclée à Byzance. Calpé appartient aux Thraces Bithyniens. Il n'y a pas une seule ville grecque entre Byzance et Héraclée (2).

A Calpé les Grecs livrèrent les derniers combats de la retraite.

(1) *Anabase*, liv. VI, ch. I et II.
(2) *Anabase*, liv. VI, ch. IV.

Ces indications sur la Bithynie sont succinctes, mais excellentes à cause de leur grande précision ; nous trouvons Héraclée et le Lycus chez les Mariandyniens; Calpé chez les barbares Thraces Bithyniens : et ici encore se placent les Thraces parmi les peuples de l'Asie. A l'ouest d'Héraclée, il n'existe point de ville grecque, Héraclée était donc sur la côte méridionale du Pont la première station des vaisseaux qui sortaient de Byzance.

Les fragments d'Éphore (1) se bornent à signaler les Bithyniens et les Mariandyniens, et chez ces derniers Héraclée, que les Béotiens et les Mégariens ont fondée. Mais, par une grave erreur, entre les Bithyniens et les Mariandyniens, Ephore nomme les Paphlagoniens. Les fragments de Théopompe (2) donnent : 1° les noms de deux nations Bithyniennes, les Ladepsi et les Tranipsi, mais ils n'indiquent pas leur position en Bithynie; 2° l'étymologie du nom des Mariandyniens (3). Mariandynus possédait une partie de la Paphlagonie, divisée alors en plusieurs puissances. Il envahit et occupa le pays des Bébryces. Nous avons déjà indiqué ces Bébryces d'après Apollodore; ils auraient été les premiers habitants de la Bithynie, et ils auraient supporté l'invasion des Thraces. Les anciens poëtes argonautiques ne les avaient probablement pas passés sous silence, mais où sont leurs œuvres? Le souvenir des Bébryces s'est con-

(1) *Fragments des historiens grecs*, éd. Didot. Ephore, liv. V, frag. 80.
(2) *Id.* Théopompe, *Helléniques*, liv. VIII, frag. 18.
(3) *Id.* Théopompe, *Philippiques*, liv. XXXVIII, frag. 201.

servé dans des poëtes plus récents, dans Théocrite, dans Apollonius de Rhodes.

Nous ne trouvons rien de plus sur la Bithynie dans les historiens : dans Hécatée, les Mariandyniens; dans Xanthus, le Sangarius déjà nommé par Homère; dans Hérodote, les Thraces d'Asie, c'est-à-dire, les Thyniens, les Bithyniens et les Mariandyniens; dans Thucydide, le fleuve Calès en deçà d'Héraclée; dans Xénophon, le Lycus dans la plaine d'Héraclée; dans Théopompe, deux peuples Bithyniens, très-inconnus du reste, les Ladepsi et les Tranipsi.

Nous sommes enfin venu aux véritables géographes, parmi lesquels, nous l'avons dit, se rencontrent non-seulement des Grecs, mais encore des Latins.

Nous commençons par Strabon; avant lui sans doute il y avait eu des géographes en Grèce, mais leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus.

Strabon donne exactement les limites de la Bithynie, qui s'étend, suivant lui, du Bosphore de Thrace (1) ou des îles Cyanées, ces anciennes gardiennes du Pont, au Parthenius. Dans la Bithynie, nous rencontrons les Bithyniens, les Mariandyniens et les Caucones dont le nom nous frappe pour la première fois. Les Bithyniens s'étendaient jusqu'au Sangarius. Les premiers habitants de cette côte étaient, dit-on, des Mysiens; ils furent attaqués et soumis par des peuples venus de la Thrace, les Bébryces et les Bithyniens ou Thyniens, qui succes-

(1) Strabon, éd. d'Isaac Casaubon, Paris, 1620. Liv. XII, p. 541, l. 23.

sivement changèrent le nom du pays. On trouve encore des Bithyniens en Thrace; au reste, les Mysiens ne sont pas autres que les Mœsiens, et nous rencontrons ces derniers sur les bords du Danube. On ne doit point s'étonner de voir les mêmes peuples en Asie et en Europe; les enfants de l'Asie, après en être sortis, eurent tous une tendance à y rentrer, et plusieurs y rentrèrent en effet. Les Gaulois eux-mêmes, les plus éloignés, retournèrent sur leurs pas et regagnèrent la mère-patrie.

Du Sangarius à Héraclée se placent les Mariandyniens (1). Ils ont la même langue que les Bithyniens et ils doivent être de la même race. A en croire Théopompe, nous l'avons dit, ce seraient des Bébryces que le Paphlagonien Mariandynus aurait conquis. Mais les Bébryces eux-mêmes ne sont-ils pas Thraces? Héraclée, colonie de Mégare, les domina; c'était une grande et belle ville qui, même sous les Romains, eut une existence indépendante. Antoine la rattacha à la Bithynie; elle est à quinze cents stades du temple des Chalcédoniens et à cinq cents du Sangarius.

D'Héraclée (2) au Parthenius se rangent les Caucones; au temps de Strabon, le nom ancien de Caucones s'était changé en Cauconites ou Cauconiates.

Entre le Bosphore (3) et le Sangarius, Strabon nomme deux cours d'eau, le Psillis et le Chalpas; nous con-

(1) Strabon, liv. XII, p. 542, l. 3.
(2) Strabon, liv. XII, p. 542, l. 20.
(3) *Id.*, p. 543, l. 8.

naissons le premier; le second ne peut se placer que près de Calpé.

Nous arrivons aux géographes latins.

Nous l'avons dit, les Romains, d'un esprit moins curieux que celui des Grecs, n'ont demandé à la géographie que des connaissances utiles, indispensables: De là le nombre restreint des auteurs qui ont abordé cette science, si restreint même qu'avant Arrien nous n'en comptons que deux, Pline et Pomponius Méla. Avant eux cependant, un homme considérable de Rome, un grand historien, s'était fait géographe, et chose remarquable pour nous, avait écrit un périple du Pont-Euxin; c'était Salluste. Mais ce périple a été perdu, comme l'histoire générale de cet écrivain éminent; il ne nous en reste que de rares et courts fragments. Nous ne savons même pas si cet ouvrage géographique se détachait de l'histoire générale, ou n'en formait qu'un chapitre, à propos de la grande guerre de Sylla contre Mithridate. Quoi qu'il en soit, les fragments du périple ont une grande importance, moins sans doute parce qu'ils nous donnent de bons renseignements, que parce qu'ils prouvent une fois de plus combien Salluste a été utile à ceux qui sont venus après lui. Pline a certainement connu le périple entier, et il n'a pas manqué de se l'approprier.

Pour Salluste (1), comme pour la plupart des auteurs qui l'ont précédé, la Bithynie est l'ancien pays des

(1) Salluste, ed. Pankoucke, t. II, frag. 218.

Bébryces. Mais entre les deux noms de Bébrycie et de Bithynie, se place un troisième nom, un intermédiaire, celui de Mygdonie, que nous n'avons point encore rencontré. De plus, c'est la même contrée qu'on nomme grande Phrygie; et on le sait, ce n'est pas la première fois que la Phrygie est étendue jusqu'au Pont-Euxin. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est l'origine du nom des Bithyniens; ce n'est plus un nom de race, de famille; c'est comme un surnom venu d'un certain roi Bithynus. C'est ainsi du reste que Théopompe établit l'origine du nom des Mariandyniens.

Nous avons l'œuvre entière de Pline; aussi ce géographe est-il bien plus utile que Salluste.

En Bithynie (1), Pline nomme deux fleuves nouveaux, le Rhébas ou Rhésus près du Bosphore, et le Billis au delà d'Héraclée. Les trois rivières Pédopides, Callichorus et Sonautes nous sont à peu près inconnues. Pour la première fois les golfes Mariandyniens sont signalés. Au delà d'Héraclée sont le port Acone, fameux et redoutable par l'aconit, et la grotte Achérusienne. Pline s'accorde avec Xénophon pour placer en Bithynie le lieu de la descente d'Hercule aux enfers.

Un autre géographe latin, Pomponius Méla, nous sera de quelque utilité. Son ouvrage est du reste très-rapide et très-incomplet, et ne présente véritablement qu'un sommaire. Il est, comme Pline, du Ier siècle de l'ère chrétienne, et par suite il est son contempo-

(1) Pline, liv. VI, ch. 1.

rain. Mais a-t-il écrit avant lui ou après lui ? C'est ce qu'on ne saurait établir. On sait que Pline est né la neuvième année de Tibère, en l'an 23, par conséquent; mais on ignore la date de la naissance de Pomponius Méla. En tout cas, l'ouvrage de Pomponius est bien moins considérable que celui de Pline, et nous avons pris le parti de ne le mettre qu'en seconde ligne.

Comme Pline, Pomponius (1) place chez les Mariandyniens, près d'Héraclée, la caverne Achérusienne qui conduit chez les mânes, et par laquelle on dit qu'Hercule tira Cerbère des enfers.

Après Pomponius Méla, nous revenons aux Grecs pour ne plus les quitter.

Ptolémée (2) prolonge à l'est la Bithynie au delà du Parthenius, et y comprend trois villes qui appartiennent véritablement à la Paphlagonie, Amastris, Cromna et Cytore. Il a su sans doute que la côte de Bithynie se creusait au centre ; mais il l'a faite beaucoup trop creuse : suivant lui, le Sangarius se jette dans un golfe profond. Ptolémée s'éloigne en vérité trop de la figure ancienne de l'arc scythique, car la côte de Bithynie est réellement droite jusqu'à quelque distance d'Héraclée; elle se creuse alors légèrement, et elle se relève ensuite vers le nord-est. Entre le Sangarius et le Par-

(1) Pomponius Mela, Ed. Aldus. Dans le même volume se trouvent : *Julius Solinus; Itinerarium Antonini Augusti; Vibius Sequester; P. Victor, de regionibus urbis Romæ; Dionysius Afer, de situ orbis, Prisciano interprete.*

(2) Ptolémée, éd. d'Amsterdam, 1618.

thenius nous trouvons deux nouveaux fleuves, l'Hypius et l'Elatas. Il est vrai que des fleuves que nous connaissons déjà ne sont pas nommés, le Lycus, le Calès. Remarquons près du Bosphore (dont la forme est du reste si altérée que le canal n'existe pas) le promontoire de Bithynie, et le long de la côte trois villes nouvelles, Artacé, Diospolis et Psillium.

Il ne reste plus, avant Arrien, que deux géographes qui ont une valeur moins grande que les précédents, et que par conséquent nous avons résolu de placer en dernier lieu, Scylax de Caryande et Scymnus de Chio.

On ne sait pas au juste quel a été ce Scylax de Caryande, ni à quelle époque il a vécu ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ce n'est pas le Scylax d'Hérodote. Son ouvrage, qu'il a intitulé : Périple de la mer qui baigne les rivages de l'Europe, de l'Asie et de la Libye, n'est qu'un court abrégé, une sorte de *memento*, qui nous offre toutefois quelque intérêt.

Scylax de Caryande (1), en distinguant avec soin, en Bithynie, les Bithyniens proprement dits des Mariandyniens, nous permet de fixer la limite de ces deux peuples ; en Bithynie il cite le Rhébas, l'Artanes et l'île Thynias, rivière et île que nous ne connaissions pas encore, et enfin le Sangarius ; en Mariandynie, l'Hypius, le Lycus et la ville grecque d'Héraclée. C'est donc entre le Sangarius et l'Hypius que finissait la Bithynie et que commençait la Mariandynie, et probable-

(1) *Geographi Græci minores*, éd. Didot ; p. 56-65, du nº 87 au nº 92.

ment au Sangarius ou à l'Hypius, car sur cette côte asiatique les peuples s'étendent toujours jusqu'à des frontières naturelles, qui sont contre les voisins de bonnes lignes de défense. Si nous choisissons la frontière de Sangarius, nous mettrons Scylax de Caryande en accord avec Strabon. Remarquons que notre nouveau géographe ne parle pas des Caucones. L'île de Thynias nous rappelle avec évidence l'origine thrace des Bithyniens : c'est le nom d'un promontoire sur la côte de l'Europe au-dessus du Bosphore.

Mais Scylax a le tort de ne pas étendre la Mariandynie jusqu'au Parthenius ; il place en Paphlagonie la ville grecque Tieum (Τίειον), le port Psylla, et un fleuve nommé par Pline, le Callichorus. Nous ne savons quel est ce fleuve, s'il n'est l'Oxinas d'Arrien.

Scymnus de Chio est plus considérable que Scylax. Il a écrit en vers. Comme nous l'avons dit, la Grèce n'a jamais perdu l'usage de sa langue première, la poésie. Ce n'est pas que les vers de Scymnus soient très-poétiques, et par suite d'une lecture agréable ; il ne parle pas comme parle Homère, comme ont dû parler les anciens poëtes argonautiques. Son livre était certainement destiné aux écoles ; c'est encore un *memento,* comme le livre de Scylax de Caryande, et les vers ne sont employés que pour aider la mémoire. C'est ainsi que quelquefois chez nous on a mis en vers pour les enfants notre histoire et notre géographie.

Scymnus de Chio a écrit en vers une description de l'univers. Le temps ne l'a pas respectée ; nous ne la

possédons pas tout entière, et la fin de ce qui nous en reste ne se présente que par fragments. Ces fragments sont toutefois d'autant plus précieux pour nous qu'ils renferment la géographie de la mer Noire.

En Bithynie, près de l'Hypius, Scymnus (1) place la ville de Prusias, qu'aucun auteur n'a nommée avant lui, et qu'aucun auteur ne nommera après lui. Saurait-on quelle est cette ville de Prusias, et pourrait-on sûrement la placer, que Scymnus aurait encore le tort de mettre l'Hypius à la gauche du Sangarius. Pour le reste de la Bithynie, nous ne voyons dans ce nouveau géographe que les principaux noms, au-dessus du Sangarius, Héraclée et le Parthenius.

En résumé, que nous ont apporté les géographes sur la Bithynie?

Nous devons : 1° à Strabon, les limites certaines des Bithyniens et des Mariandyniens, et d'un peuple qu'il nomme le premier, les Caucones; à l'occident de la Bithynie, les antiques Mysiens et le fleuve Billis; à l'orient, la ville de Tium;

2° A Salluste, un nouveau nom pour la Bithynie, celui de Mygdonie : la Bithynie le porta, en quittant celui de Bébrycie;

3° A Pline, trois rivières : l'une à l'occident, le Rhébas, l'autre à l'orient, le Billis, et entre les deux, le Callichorus; le golfe Mariadynien; près d'Héraclée et de la Chersonèse Achérusiade, le port Acone;

(1) *Geographi Græci minores*, éd. Didot ; p. 224-237 ; v. 718-880.

4° A Ptolémée, les fleuves Hypius et Elatas; le promontoire de Bithynie; les villes Artacé, Diospolis et Psillium;

5° A Scylax de Caryande, le fleuve Artanes et l'île Thynias;

6° A Scymnus de Chio, la ville de Prusias.

Arrien est évidemment plus complet que ses devanciers, car il nomme, sur la côte, des villes et des fleuves que nous n'avons pas encore rencontrés; mais il ne donne aucun renseignement sur l'intérieur de la Bithynie, et sur la côte même, il omet quelques points géographiques connus avant lui.

Au reste, ce n'était pas son objet de décrire l'intérieur des terres; il l'a fait sans doute de Trébizonde à Dioscurias; mais on sait que, pour cette partie de la mer Noire qu'il avait vue lui-même, il pouvait tenir à dire tout ce qu'il savait. Pour les autres parties, il se borne à marquer les routes suivies par la navigation, et en fixe, pour ainsi dire, les stations : nous dirions de nos jours, les *escales*.

Les limites de la Bithynie sont bien établies du Bosphore au Parthenius. Sur ce point, Arrien est supérieur à Ptolémée, qui les a prolongées à l'est, au delà du Parthenius, et à Pomponius Méla, qui les a trop tôt arrêtées, en plaçant en Paphlagonie Fios, qui ne peut être que Tium. L'erreur de Pomponius Méla est encore celle de Scylax de Caryande.

En suivant la côte avec Arrien, nous rencontrons d'abord le temple de Jupiter Urius, qui nous était in-

connu; — le fleuve Rhébas, de Pline; — le promontoire de Bithynie, qu'Arrien appelle le promontoire Noir; — le fleuve Artanes de Scylax de Caryande; mais il passe sous silence la ville Artacé, de Ptolémée, qui pourrait s'appeler également Artanes, du nom du fleuve; — le fleuve Psillis, de Strabon; — le port Calpé, qu'a cité Xénophon: — le fleuve Rhoës, encore inconnu; — l'île Apollonia, que Scylax de Caryande a désignée sous le nom de Thynias; — la ville de Chèles, encore inconnue; — vient ensuite le Sangarius d'Homère; — l'Hypius de Ptolémée: c'est près de cette rivière que nous tenterons de placer la ville inconnue de Scymnus de Chio, Prusias; — Arrien ne nomme pas la Diospolis de Ptolémée; mais il signale trois nouvelles villes ou marchés, comme il dit, Lillius, Elæus, à l'embouchure de l'Élatas de Ptolémée, qu'il omet, et Calès ou Calex, à l'embouchure du Calès ou Calex de Thucydide, qu'il omet également;—viennent ensuite le Lycus, et la grande ville d'Héraclée, dorienne, colonie de Mégare. Dans ce passage, Arrien nous frappe surtout en fixant la position d'Héraclée, la ville la plus importante de la côte. On aurait pu conclure des auteurs précédents qu'elle était sur la rive droite du Lycus; mais était-elle sur les bords mêmes du fleuve, ou à une certaine distance? Arrien décide la question; il la place à vingt stades à l'est; — il ne dit rien de la Chersonèse Achérusiade, voisine, suivant Xénophon, d'Héraclée, ni du port Acone donné par Pline; — puis se trouvent quatre villes nouvelles, Metroum,

Posidium, Tyndarides et Nymphæe ; un fleuve, l'Oxinas, qui est peut-être le même que le Callichorus de Pline et de Scylax ; deux villes nouvelles, Sandaraca et Crénides ; — enfin Psilla, qui est sans doute Psillium de Ptolémée, et nous touchons à la ville de Tium, de Strabon, et au fleuve Billæus, que Pline appelle Billis (1).

Marcian (2), nous l'avons remarqué, fournit quelques variantes aux données d'Arrien. Il appelle le Psillis, Psillius, et à son embouchure, il établit une ville. Calpé est Calpa ; et ce nom s'applique en même temps à une rivière et à un port. Le fleuve Rhoës n'est pas indiqué. L'île Apollonia devient l'île Thynias. Entre l'Hypius et Elæus, Marcian ne signale pas Lillius, mais la cité Dia ; Elæus n'est pas seulement le nom d'une ville, mais celui d'une rivière ; Calès ou Calex est également une ville et une rivière ; au reste, nous connaissions, avant Arrien même, ces deux rivières. Chose très-grave : Marcian ne nomme pas le Lycus ; entre Héraclée et Posidium, il ne cite pas Métroum ; ni entre Posidium et le fleuve Oxinas, Tyndarides et Nymphæe.

Au Billæus, Marcian termine la Bithynie ; et en Paphlagonie, suivant lui, entre le Billæus et le Parthenius, coule le Psillis, que Strabon indique positivement à l'ouest de la Bithynie. Marcian ne sépare pas Tium du Billæus. On vient de voir qu'Arrien, entre la ville et le fleuve, met vingt stades de distance.

(1) Arrien, § 17-20, p. 380-385.

(2) Marcian, *Bithyniæ periplus*, IX, p. 570.

Après Marcian, nous devons encore opposer à Arrien le périple anonyme (1), qui contient quelques renseignements précieux. Le promontoire Noir devient chez lui le Beau promontoire; — à l'embouchure du fleuve Artanes se place un fort du même nom, qui ne peut être que l'Artacé de Ptolémée; — Calpé n'est plus seulement, comme dans Xénophon, une ville barbare; elle a reçu une colonie d'Héraclée; — l'île Apollonia se présente sous un nouveau nom, l'île de Daphné, sans qu'on sache à quelle source l'auteur du périple anonyme a puisé ce renseignement; — comme dans Marcian, Diospolis s'appelle Dia; — l'auteur du périple anonyme n'oublie pas le Lycus, mais comme Marcian, il a le tort de terminer la Bithynie au Billæus.

Pour conclure, voici quelle était, au temps d'Arrien, la côte de la Bithynie : — car bien qu'Arrien ne la donne pas ainsi, nous sommes autorisé à la compléter par les connaissances antérieures. — Le temple de Jupiter Urius; le promontoire de Bithynie ou promontoire Noir; le fleuve Artanes; la ville Artanes; le Psillis; Calpé; le Rhoës; l'île Thynias ou Apollonia; Chèles; le Sangarius; Prusias; l'Hypius; Dia ou Diospolis; Lillius; Elæus; l'Élatas; Calès, à l'embouchure de la rivière du même nom; le Lycus; Héraclée; la Chersonèse Achérusiade; Acone; Métroum; Posidium; Tyndarides; Nymphæe; le Callichorus ou Oxinas; Sandaraca; Crénides; Psillium; Tium; le Billis, et enfin le Parthenius.

(1) *Petits géographes grecs*, éd. Didot; p. 402-405.

Quant aux peuples de la côte, qu'Arrien ne nomme pas, ce sont les Mysiens jusqu'au Sangarius; les Mariandyniens du Sangarius au Lycus; et les Caucones du Lycus au Parthenius. Ces peuples ne sont, toutefois, que des groupes d'un seul et même peuple appelé successivement Thraces, Bébryces, Mygdoniens et Bithyniens. C'est parmi les Mysiens que nous rangeons les Ladepsi et les Tranipsi de Théopompe.

CHAPITRE III.

La Paphlagonie.

En franchissant le Parthénius, nous entrons avec Arrien en Paphlagonie. Nous rencontrons Amastris; les Erythines; Cromna; Cytore; Ægialus; Thymène; et nous touchons au célèbre promontoire Carambis. Au delà du Carambis s'élèvent : Zéphyrium; Aboni-Teichos; Æginètes; Cinolis; Stéphane; Potamos; le promontoire Leptès; Armène; Sinope; Caruse; Zagora : et nous arrivons à l'Halys (1).

Que trouvons-nous avant Arrien sur cette même Paphlagonie?

Homère le premier nous donne de précieux renseignements.

Au chant II de l'Iliade, dans l'énumération des alliés de Troie, il nomme les Paphlagoniens. Ils sont conduits, dit-il, par Pylémène : « Ils occupaient Cytore; ils habitaient Sésame; et sur les bords du fleuve Par-

(1) Arrien, § 20, 21 (p. 385-388).

thenius, ils avaient des villes célèbres, Cromna, Ægialus, et les Erythines élevés (1). »

Nous rencontrons ici non-seulement la Paphlagonie elle-même, mais encore le fleuve qui la limite à l'ouest et cinq de ses villes. C'est sur ce pays qu'Homère est le plus précis, et par conséquent le plus instructif; c'est ce pays qu'il connaissait le mieux évidemment. Les cinq villes homériques ont subsisté jusqu'au temps où l'histoire et la géographie ont pu constater tout à la fois et leur antiquité et leur position. Toutefois, elles ne sont point nommées par le poëte dans leur ordre véritable : en marchant en effet de l'ouest à l'est, on ne voit Cytore que la quatrième; Sésame est la première; viennent ensuite les Erythines qu'Homère place en dernier lieu; enfin Cromna et Ægialus, entre lesquelles s'élève Cytore. Homère a de plus le tort d'étendre trop à l'est la Paphlagonie. « Les Paphlagoniens, » dit-il, « ont quitté les Énètes, chez qui naissent des mules « sauvages (2). » Les Énètes ont dû en effet habiter le pays, où l'histoire a signalé plus tard la ville même d'Énète au delà de l'Halys.

Nous n'avons rien de plus au sujet de la Paphlagonie dans l'époque héroïque. Les historiens ne sont pas plus riches.

Hécatée nomme Sinope (3); on se rappelle qu'il a

(1) V. 851. — Le nom des Paphlagoniens se retrouve encore quand Ménélas renverse Pylémène, et quand Antiloque, fils de Nestor, frappe Mydon, écuyer et compagnon fidèle de ce chef. Ch. v, v. 576.

(2) *Iliade*, ch. II, v. 851.

(3) Éd. Didot; *Terræ circuitus. Asia*, frag. 201. Schol. *Apollon.* II, 948.

placé chez les Mariandyniens une ville Stéphane, que lui seul mentionne, et qu'on ne retrouve pas. Cette Stéphane, inconnue chez les Mariandyniens, n'est peut-être pas autre que la ville Stéphane que nous rencontrons en Paphlagonie, en avant de Sinope ; Hécatée ne se serait trompé ni sur son existence ni sur son nom, mais sur sa position : c'est ce que nous ne saurions toutefois affirmer.

Hérodote (1) a nommé les Paphlagoniens, en ajoutant qu'ils sont en deçà de l'Halys. Crésus de Lydie les avait soumis et réunis à son empire. Atteignaient-ils les bords de l'Halys? Jusqu'ici l'indication n'est pas précise. Mais en un autre endroit (2), Hérodote dit nettement que l'Halys coulant du sud passe entre le pays des Syriens et celui des Paphlagoniens, mais qu'à une certaine distance de la mer il quitte les frontières des Paphlagoniens, et pénètre dans les terres des Syriens. Sur la côte, entre les Paphlagoniens et l'Halys, s'étend la Ptérie, partie de la Cappadoce ou Leuco-Syrie. Cyrus y entra après avoir passé l'Halys. La Ptérie, le plus fort canton de ce pays, est près de Sinope, ville presque située sur le Pont-Euxin. Cyrus prit la ville des Ptériens et leurs bourgades, réduisit les habitants en esclavage, et les transporta dans l'intérieur de l'Asie. Hérodote ne donne ni le nom de la la ville ni celui des bourgades (3).

(1) Hérodote, *Clio*, liv. I, § 28.
(2) *Id.*, § 6.
(3) Hérodote, *Clio*, liv. I, § 76.

Rien n'est plus clair. La Ptérie appartient à la Cappadoce ; et elle s'étend à l'ouest jusqu'auprès de Sinope, où se trouve dès lors la limite orientale de la Paphlagonie.

Xénophon, en ramenant les Grecs de Trébizonde, a traversé la Paphlagonie ; mais il l'étend beaucoup trop à l'est. Il la fait commencer à Cotyore, car il dit : « De Cotyore, la petite flotte longea pendant un jour et une nuit la côte de Paphlagonie, arriva le lendemain à Sinope, et mouilla à Armène, port de Sinope. Sinope est en Paphlagonie une colonie de Milet. » Mais Cotyore est en Cappadoce. Au reste, on ne rencontre pas dans Xénophon le nom de Cappadoce, ni celui de Leuco-Syrie, autre nom de la Cappadoce. Il semble que Xénophon n'ait pas connu ces deux noms. Son silence frappe d'autant plus que ce n'est pas sur le témoignage d'autrui qu'il écrit, mais sur le sien propre. Il a vu la mer Noire, il a parcouru ses côtes, même à pied ; car il avait l'habitude de marcher avec les soldats dans les derniers rangs.

Nous acceptons Sinope et son port Armène. Les Grecs y restèrent cinq jours à terre ; ils se rembarquèrent, et, en suivant les côtes, ils contemplèrent avec un vif intérêt le promontoire de Jason où, dit-on, aborda le navire Argo. Quel est ce promontoire de Jason que les Grecs rencontrèrent à l'ouest de Sinope ? On ne sait. A l'est de Sinope un promontoire a porté ce nom ; c'est sans doute une nouvelle erreur de Xénophon.

Il est d'autant plus évident que Xénophon s'est trompé sur la Paphlagonie, qu'il revient deux fois sur ce pays, et deux fois avec les mêmes fautes. Il marque successivement la route de la flotte et celle des troupes de terre : la flotte s'est avancée de Cotyore à Sinope et à Armène, puis de Sinope et d'Armène à Héraclée, que Xénophon a bien placée chez les Mariandyniens ; l'armée de terre est entrée en quittant Cotyore dans la Paphlagonie, que, pendant son séjour à Cotyore, elle avait même déjà ravagée par bandes de partisans. Elle traversa en Paphlagonie les plus belles plaines et les plus hautes montagnes, et dans ces montagnes un défilé très-étroit ; elle passa le Thermodon, l'Iris, l'Halys, le Parthenius. Mais le Thermodon, l'Iris et l'Halys ne sont pas des fleuves de Paphlagonie ; il ne faut reconnaître comme appartenant à ce pays que le Parthenius, qui le limite à l'ouest (1).

Les erreurs de Xénophon étonnent de la part d'un homme qui a vu ce dont il parle ; en définitive, nous ne lui devons qu'Armène, port de Sinope.

Nous ne trouvons plus dans les historiens qu'un seul renseignement, précieux, il est vrai, celui du promontoire Carambis. Un fragment (2) d'Éphore fait mention en Paphlagonie du promontoire Carambis, qui s'avance au nord dans la mer à la rencontre du promontoire Criou-Métopon. Le fragment ne dit pas où est

(1) Xénophon, *Anabase*, liv. V, ch. IV, V, VI ; liv. VI, ch. I et II.

(2) *Fragments des historiens grecs*, éd. Didot ; Ephore, liv. V, frag. 84.

placé le promontoire du nord, mais il indique clairement le resserrement de la mer Noire que tous les écrivains qui suivent ont remarqué, et qui sépare cette mer en deux parties.

Les textes d'Éphore sont si rares qu'il ne faut pas oublier qu'il donne la Cytore d'Homère comme un comptoir des Sinopéens.

Sur la Paphlagonie le grand rôle appartient aux géographes.

Les Paphlagoniens, suivant Strabon (1), sont bornés à l'orient par le fleuve Halys ; c'est tout ensemble une vérité et une erreur. Comme Hérodote nous l'a montré, l'Halys quitte la frontière paphlagonienne à une certaine distance de la mer ; entre la Paphlagonie et l'Halys se place la Ptérie.

La première ville (2) que l'on rencontre après le Parthenius, est Amastris, située sur une presqu'île : elle a deux ports. Elle a été fondée par la femme de Denys, tyran d'Héraclée ; cette princesse se nommait Amastris, et elle était fille d'Oxyathre, frère du grand roi Darius, que vainquit Alexandre. Sésame fut incorporée dans Amastris, dont elle devint la citadelle. Trois autres villes avaient été également réunies au territoire d'Amastris : Cromna et Cytore en Paphlagonie, et Tium en Bithynie ; Tium redevint promptement indépendante.

(1) Strabon, liv. XII, p. 544, ligne 18.
(2) *Id.*, *id.*, *id.*, ligne 35.

Homère avait nommé Sésame, Cromna et Cytore, et en même temps, Ægialus et Érythines; Ægialus, sur une plage longue de cent stades, et Erythines, sur des rochers du même nom, près d'Amastris. Nous arrivons ensuite (1) au cap Carambis qui, pour les anciens, marquait, comme il a été dit, le milieu de la mer Noire.

Viennent ensuite Cinolis, et sur une petite île en face, Anticinolis; Aboni-Teichos, et, un peu plus loin, Armène. Strabon se trompe sur la position de ces villes; la plus rapprochée du cap Carambis est Aboni-Teichos; entre cette ville et Armène se placent Cinolis et Anticinolis.

Armène (2) est un des deux ports de Sinope, à cinquante stades de cette ville importante. Sinope regardait Antolycus, un des compagnons de Jason, comme son fondateur; plus tard les Milésiens établirent dans ses murs une colonie. Grâce à sa marine puissante, elle est restée libre jusqu'aux temps des rois du Pont. Mithridate y naquit et y fut élevé. Il en fit sa capitale, et utilisa pour ses flottes ses vastes arsenaux. Selon Strabon, Sinope est à sept cents stades du cap Carambis, et à deux mille d'Héraclée. Il faut ajouter au second nombre, d'après Marcian, quarante stades.

Un fragment de Salluste (3) place en Paphlagonie la ville de Teium. Cette ville nous est complétement in-

(1) Strabon, liv. XII, p. 545, ligne 10.
(2) *Id.*, *id.*, *id.*, ligne 18.
(3) Salluste, frag. 220.

connue en Paphlagonie, et ne peut être que Tium de Bithynie. Il est certain que, comme d'autres géographes, Salluste n'étendait pas assez à l'est la Bithynie.

Sur la Paphlagonie, Pline (1) diffère peu de Strabon; mais il est moins complet et moins exact. Il cite une ville nouvelle, il est vrai, Mastye, qu'il dit d'origine milésienne; mais tout porte à croire que Mastye, comme d'autres villes, se confondait avec Amastris. Amastris avait autour d'elle des postes qui, quoique éloignés, relevaient d'elle et lui appartenaient. Mais il place à l'ouest du cap Carambis les villes de Cinolis et de Stéphane (Stéphane est nommée pour la première fois), qui sont à l'est. L'inexactitude de Pline est ici flagrante. C'est, du reste, un défaut dans lequel ce géographe tombe souvent. Il faut toujours se défier des positions géographiques qu'il établit. De plus, il est souvent incomplet. Ainsi, en Paphlagonie, il ne nomme ni Anticinolis, ni Aboni-Teichos, que nous trouvons dans Strabon. Nous ne voyons pas sur le cap Carambis les vestiges de la ville du même nom qu'il indique, et qui, cependant, ne pouvait être bâtie que sur ce cap; et dans aucun livre il n'en est fait mention.

Une seule chose importe réellement dans la description de la Paphlagonie par le géographe latin, c'est la découverte de l'Évarque, rivière qui limite à l'est la Paphlagonie, quand l'Halys l'abandonne et s'en éloigne. L'erreur de Strabon, sur les frontières de ce pays, est

(1) Pline, liv. VI, ch. 2.

pleinement rectifiée. Nous rentrons dans les données d'Hérodote. Il est évident, dès lors, que la Ptérie de ce grand historien était comprise entre l'Évarque et l'Halys.

Pomponius Méla dit que Fios, colonie de Milet, est en Paphlagonie. Cette ville ne peut être que Tium, qui est nommée par Salluste Teium, et qui se trouve en Bithynie. Dans Pomponius Méla, l'ordre géographique n'est pas plus sûr que dans Pline; ainsi il nomme le promontoire Carambis avant le fleuve Parthenius. Au delà de Parthenius, se placent Sesame, Cromna, Cytore; entre ces villes et Armène, Cinobus et Coliris nous sont inconnues.

Pomponius Méla cite même Amisus avant Sinope, avant le fleuve Halys. C'est une erreur si grosse qu'il suffit de la signaler.

Nous nous souvenons que Ptolémée a prolongé à l'est la Bithynie au delà du Parthenius, et qu'il lui a attribué trois villes véritablement paphlagoniennes, Amastris, Cromna et Cytore. La Paphlagonie elle-même, réduite ainsi à l'ouest, est trop prolongée à l'est; non-seulement Sinope ne la limite pas, mais Amisus même est à une assez grande distance en deçà de la frontière. Le promontoire Carambis s'avance au nord dans la mer, dépassant toujours la pointe de Sinope qui, comme nous l'avons dit, est cependant plus élevée. Entre le Parthenius et l'Halys coule le Zaliscus, la même rivière sans doute que le Zalécus de Ménippe. Nons rencontrons des villes nouvelles, Climax, Teu-

thrania à peu près inconnue, Zéphyrium et Callistratia, dont l'ordre paraît être interverti; et au delà de Sinope, à l'est, Cyptasia et Gazorum.

D'après Scylax de Caryande, en Paphlagonie, se rencontrent : Sésame, qui ne se présente pas avec son second nom, Amastris; Cytore, Carambis, Cinolis, Colussa et Stéphane. Pline a déjà fixé sur le cap Carambis une ville du même nom, dont la trace n'est pas restée; nous acquérons Colussa. Mais combien est incomplète cette nomenclature de villes! De plus, les limites de la Paphlagonie sont changées à l'est, comme nous avons remarqué, à propos de la Bithynie, qu'elles l'ont été à l'ouest: la Paphlagonie s'arrête à Stéphane. A Stéphane, commence un pays nouveau composé mi-partie de Paphlagonie et mi-partie de Cappadoce, l'Assyrie, que Scylax pousse jusqu'au Thermodon inclusivement. Nous y trouvons, pour la partie paphlagonienne, la ville grecque de Tétracis, Armène, le fleuve Ocheræenus, Cérasus et Sinope. Nous ne savons au juste quelle est Tétracis; entre Armène et Sinope coule un ruisseau qui peut être l'Ocheræenus : mais que faire entre Armène et Sinope de Cérasus? Nous connaissons deux Cérasus, mais toutes deux fort éloignées de Sinope; la première est aussi nommée Pharnacée.

Scymnus de Chio ne nomme pas la Paphlagonie. Il cite au delà du Parthenius Amastris et Sinope, et entre ces deux villes, le célèbre cap Carambis, opposé au cap Criou-Métopon, dont il n'est éloigné que d'une

navigation d'un jour et d'une nuit. Sinope aurait reçu son nom d'une amazone, et elle aurait été habitée primitivement par des Leuco-Syriens. De ce passage on pourrait peut-être conclure que Scymnus ne connaissait pas les véritables limites de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Les Grecs, vainqueurs des Amazones, ont occupé Sinope : les Cimmériens les en ont chassés; des Grecs de Milet ont à leur tour remplacé les Cimmériens. Ce sont des détails intéressants, bien qu'on ne puisse en affirmer la complète exactitude; et, en ce genre, les détails abondent dans Scymnus : nous sommes loin de la sécheresse de Scylax de Caryande.

Résumons-nous et voyons ce que nous avons acquis sur la Paphlagonie, avant d'aborder Arrien.[1]

Homère nous a donné le nom de son peuple, son nom par conséquent, et sa limite à l'ouest, le Parthénius; c'est Pline qui a marqué la limite orientale, l'Évarque.

Nous devons de plus à Homère cinq villes, Sésame, Erythines, Cromna, Cytore et Ægialus.

Hécatée nous a révélé Sinope, et Xénophon le port de Sinope, Armène; c'est Éphore qui a nommé le promontoire Carambis.

Strabon appelle Sésame Amastris; il nous présente trois villes, Aboni-Teichos, Cinolis et Anticinolis. Outre l'Évarque, Pline nous fait connaître Mastye, dont il n'indique pas la position, qui ne devait être qu'un poste d'Amastris, et qui, peut-être, se confondait avec elle ; l'inconnue Carambis, et Stéphane, qu'il place mal.

On trouve dans Ptolémée Climax, Teuthrania, Callistratia et Zéphyrium ; et dans Scylax de Caryande, l'inconnue Carambis de Pline, Colussa, Tétracis (?), et le fleuve Ocheræenus.

Nous venons à Arrien (1) que nous avons cité au commencement du chapitre. Après avoir marqué avec soin les limites de la Paphlagonie à l'ouest, il ne les indique même pas à l'est; au delà de Sinope, il signale Caruse, Zagora, et ne s'arrête qu'à l'Halys. « L'Halys, » dit-il, « était autrefois la frontière du royaume de Crésus et de l'empire des Perses : il coule maintenant sous la domination romaine. » Il y a ici un souvenir d'Hérodote d'autant plus évident, qu'en continuant, Arrien contredit cet historien sur le cours de l'Halys : « Ce n'est pas du midi, comme le prétend Hérodote, mais de l'orient que sort ce fleuve. » Arrien n'essaie de rectifier Hérodote qu'en se trompant lui-même; nous reconnaissons aujourd'hui deux Halys, dont l'un vient du sud et l'autre de l'est. Mais le géographe aurait dû suivre les données de l'historien sur les limites de la Paphlagonie et de la Cappadoce; son texte eût été plus complet et plus vrai. Hérodote place en Cappadoce la Ptérie, qui s'étend de Sinope à l'Halys. La Paphlagonie s'arrête au-dessous de Sinope, à l'Évarque, qu'Hérodote ignorait, et qu'Arrien n'a pas nommé.

Entre Ægialus et le promontoire Carambis, Arrien place Thymène, qui est sans doute Teuthrania de Ptó-

(1) Arrien, § 20 et 21 (p. 385-388).

lémée; et il ne nomme pas Climax du même Ptolémée.

Au-delà du Carambis, avant Zéphyrium, manque Callistratia de Ptolémée; mais, au-delà d'Aboni-Teichos, nous découvrons Æginètes. Nous n'avons plus Anticinolis après Cinolis; mais après Stéphane nous avons Potamos (Tetracis de Scylax peut-être), et le nom de la pointe occidentale du grand promontoire sur lequel dominait Sinope. Ce promontoire Leptès est le point plus élevé au nord de la côte asiatique; et il eût joué à plus juste titre le remarquable rôle que les anciens ont attribué au Carambis. Au reste, Arrien nomme le Carambis, sans reproduire ce qui en avait été dit avant lui.

Les oublis de notre géographe sur la Paphlagonie sont largement compensés par les connaissances nouvelles qu'il nous apporte.

Marcian (1), nous l'avons dit, fait commencer la Paphlagonie au Billæus, et place à l'est de Tium une rivière qu'il appelle Psillis.

Après Amastris, il omet Erythines.

Après Ægialus il cite Climax, et donne le nom de Timolaium à une ville qui ne peut être que Thymène d'Arrien et Teuthrania de Ptolémée.

Marcian, comme tous les géographes avant lui, oppose le Carambis au Criou-Métopon de la Chersonèse Taurique.

(1) Marcian. *Paphlagoniæ periplus*, 9, p. 570.

Il n'a pas omis, comme Arrien, Callistratia; mais il a omis Zéphyrium: il est vrai qu'entre Callistratia et Aboni-Teichos il donne une nouvelle ville Garium. D'après le compte des stades, Garium ne peut se confondre avec Zéphyrium; il doit être entre Zéphyrium et Aboni-Teichos. En effet Arrien compte soixante stades de Callistratia à Zéphyrium, et Marcian en compte quatre-vingts de Callistratia à Garium. Ce que confirmera du reste l'auteur anonyme. Du temps de Marcian, Aboni-Teichos se nommait Ionopolis.

Anticinolis est désignée; et pour le reste jusqu'à Armène, Marcian ne diffère plus d'Arrien. Toutefois, il complète le nom du promontoire Leptès, et l'écrit Syrias-Leptès. Entre Armène et Sinope, il rapporte le fleuve Ochosbanes, sans doute l'Ocheræenus de Scylax, qu'Arrien passe sous silence, ainsi que l'île Scopelos; c'est peut-être cette île que Scylax a désignée à tort sous le nom de Cérasus.

Marcian connaît le fleuve Évarque, et il le donne comme l'extrémité de la Paphlagonie.

Ici encore l'auteur anonyme (1) a quelque intérêt. Chez lui Amastris devient Amastra; Callistratia devient Callistratis; il n'omet pas Zéphyrium; et après Zéphyrium, avant Aboni-Teichos, il place Garium de Marcian. L'Ocheræenus d'Arrien, l'Ochosbanes de Marcian, s'appelle Ochthomanès; l'Évarque s'appelle Euéchos: ce fleuve limite la Paphlagonie et la Cappadoce.

(1) Ed. Didot. *Petits géographes grecs*, p. 405, 406, 407.

Il résulte de tout ce qui précède qu'au temps d'Arrien la Paphlagonie est comprise entre le Parthénius et l'Évarque, et que l'on rencontre sur ses côtes: Mastye; Amastris ou Sésame; Erythines; Cromna; Cytore ; Ægialus; Climax; Teuthrania, ou Thymène, ou Timolaium; le promontoire Carambis et peut-être la ville du même nom; Callistratia; Zéphyrium; Garium; Aboni-Teichos; Æginètes ; Cinolis; Anticinolis; Colussa; Stéphane; Tétracis ou Potamos; le promontoire Leptès ou Syrias-Leptès; Armène; l'Ocheraenus; l'île Scopelos, peut-être Cérasus; et enfin Sinope avant l'Évarque.

CHAPITRE IV.

La Cappadoce ou Leuco-Syrie.

La géographie de la Paphlagonie, sans être dépourvue d'intérêt, ne nous a pas retenu autant que nous retiendra celle de la Cappadoce ou Leuco-Syrie, qui est bien plus importante.

Homère sans doute n'a parlé ni de la Cappadoce ni des Cappadociens, mais il a parlé des Enètes (1), qui n'ont pu habiter qu'aux lieux où l'histoire a marqué depuis la ville d'Enète, plus connue sous son autre nom Amisus. Or Amisus ou Enète se trouve à l'orient de l'Halys, et par suite en pleine Cappadoce. Il est vrai qu'Homère ne cite les Enètes qu'à propos des Paphlagoniens ; il dit : « Les Paphlagoniens ont quitté les Enètes, chez qui naissent des mules sauvages. » Il comprend donc les Enètes parmi les Paphlagoniens probablement. Mais que fait cette erreur sur l'étendue

(1) *Iliade*, ch. II, v. 851.

de la Paphlagonie? Un peuple, qui, réellement, est cappadocien, nous est acquis; reste le soin de le placer là où véritablement il a vécu, c'est-à-dire, au delà de l'Halys.

Homère connaît les Amazones; Priam les a combattues dans sa jeunesse; il était l'allié des peuples de la Phrygie, qu'il avait rejoints sur les bords du Sangarius (1). Les Amazones viendront au secours de Troie, mais après la mort d'Hector, comme il est dit dans les fragments des Cycliques (2). Penthésilée les conduira; comme Hector, elle tombera sous les coups d'Achille. Mais quelle terre avaient quittée ces fabuleuses Amazones? Homère ne le dit pas.

Mais revenons à l'énumération des alliés de Priam. « Odius et Epistrophus commandaient les Halizones, venus d'Alybes, région éloignée, où naît l'argent (3). » Le nom des Halizones se retrouve encore quand le roi des hommes, Agamemnon, précipite de son char leur chef Odius (4).

Autour de ces Halizones se répand une grande obscurité. Homère les fait venir d'Alybes, région éloignée où naît l'argent. Que sont ces Halizones? Où est Alybes? Les anciens se sont posé ces questions, et il s'en faut bien qu'ils les aient résolues d'un commun accord. De vives discussions se sont élevées; et Stra-

(1) *Iliade*, ch. III, v. 187.
(2) Éd. Didot, p. 583 et 595.
(3) *Iliade*, ch. II, v. 856.
(4) *Iliade*, ch. V, v. 38.

bon (1) nous les a conservées en les résumant avec le soin le plus scrupuleux.

Démétrius de Scepsis, sur le nom d'Alybes, a pensé un moment qu'il s'agissait des Chalybes; mais il a rejeté cette opinion, ne comprenant pas pourquoi Homère les appellerait Halizones.

D'autres changent Halizones en Alazones, et font de ce peuple des Scythes établis sur les bords du Borysthène.

D'autres encore, parmi lesquels se range Ephore, lisent Amazones, et non Halizones, et placent ces femmes guerrières près de la Mysie. Mais que devient Alybes? On le change en Alobé ou Alopé; et, comme l'expression de région lointaine devient gênante, Ephore, accusant les copistes, propose une nouvelle leçon des deux vers : Odius et Epistrophus conduisaient les Amazones; ils venaient d'Alopé, d'où provient la race des Amazonides (2).

D'abord du temps de Strabon on ne connaissait plus de ville du nom d'Alopé : ensuite, pourquoi changer une leçon autorisée par les anciens manuscrits?

Démétrius de Scepsis condamne les solutions proposées par Ephore et les autres auteurs; mais il accorde beaucoup d'autorité aux opinions d'Hécatée de Milet, de Ménécrate et de Palæphate. Hécatée place une ville

(1) Liv. XII, p. 549, ligne 31.

(2) Αὐτὰρ Ἀμαζώνων Ὀδίος, καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον
Ἐλθόντ' ἐξ Ἀλόπης, ὅθ' Ἀμαζονίδων γένος ἐστί.

Strabon, p. 550. (Edition de Casaubon. Paris, 1620.)

Alazia sur les bords de l'Odrysse, rivière qui se jette dans le Rhyndacus ; cette ville était détruite de son temps, mais autour des ruines, dans des bourgs, habitaient les Alazones. Ménécrate dit qu'au-dessus du pays où est Myrlée (aujourd'hui *Moudania*), il existe une chaîne de montagnes (voisine de *Thermi*), qui était occupée par les Halizones. Mais il écrit Hallizones, et croit qu'Homère a supprimé un λ pour la mesure. Quant à Palæphate, comme Hécatée, il a écrit Alazones; et on retrouve chez lui l'Alopé d'Ephore, près de laquelle les Alazones étaient du temps d'Homère ; mais de son temps, ils étaient à Zeleia (aujourd'hui *Biga*).

On ne comprend pas l'égale faveur que Démétrius accorde à ces trois auteurs si différents entre eux. Ils changent tous les trois le texte d'Homère, et ne conservent pas l'expression de contrée lointaine, à laquelle Démétrius s'attache cependant, puisqu'il se refuse à faire venir Odius et Epistrophus d'Ephèse, qui n'est pas assez éloignée.

Démétrius aurait mieux fait de s'abandonner à sa première pensée. De l'avis de Strabon, et Strabon a raison, par Alybes il faut entendre Chalybes. Les noms s'altèrent vite, surtout chez les barbares, et il n'est pas plus étonnant que le nom d'Alybes soit devenu Chalybes, qu'il ne l'est que celui de Chalybes soit devenu Chaldéens.

Peut-être encore n'est-ce qu'une erreur de copiste, et facile à comprendre : c'est un χ échappé.

Apollodore, il est vrai, prétend qu'Homère n'a connu

aucun peuple au delà de l'Halys. Mais, sans parler des Chalybes, que fait-il des Enètes, qui sont Leuco-Syriens, c'est-à-dire Cappadociens? et des Amazones? Sans doute Homère dit que Priam les a combattus sur les bords du Sangarius; mais ces femmes guerrières envahissaient alors la Bithynie et la Phrygie (1); donc, elles venaient de loin. Pourquoi ne seraient-elles pas venues des bords du Thermodon? Homère ne l'a pas dit; mais c'est un poëte après tout, et non un géographe; il n'a pas dit tout ce qu'il savait.

On pourrait peut-être avancer qu'il connaissait le Thermodon. Les traditions homériques se sont conservées intactes chez tous les poëtes qui ont après lui chanté Troie et sa chute. Même dans la Grèce byzantine, on reproduit Homère et les Cycliques (on peut en juger par les fragments de ces derniers), sans y rien changer. C'est ce qu'ont fait Tryphiodore, Quintus de Smyrne et Jean Ttetzès: ce dernier a pourtant écrit sous les Comnènes. Ces trois poëtes font venir les Amazones du Thermodon. Sans doute nous ne donnons pas un argument bien solide, mais une probabilité.

Ces traditions nous ont également été conservées par des prosateurs. La fable, suivant Diodore de Sicile (2), établit sur le Thermodon les Amazones, race de femme guerrières, dont la renommée a rempli l'antiquité hé-

(1) *Iliade*, ch. III, v. 181 et suiv.
(2) Éd. Didot, liv. II, ch. XLIII et suiv.

roïque. Elles y bâtirent la ville de Thémiscyre ; elles étendirent leurs conquêtes jusqu'au Tanaïs, jusqu'en Thrace (quelle Thrace? ne serait-ce pas la Thrace d'Asie?), jusqu'en Syrie.

Hercule, sur l'ordre d'Eurysthée, vint avec une armée sur les bords du Thermodon, et enleva à leur reine Hippolyte son baudrier.

Apollodore (1) parle aussi des Amazones qu'Hercule combattit, de Thémiscyre où ce héros aborda, et du Thermodon devant lequel passa Jason.

Ce ne sont là, nous le répétons, que des traditions fabuleuses, ce n'est point de l'histoire; mais comme le Thermodon existe et que Thémiscyre existe également, et qu'ainsi le vrai se mêle au fabuleux, ne faut-il pas encore admettre la vérité géographique des merveilleux récits de l'âge héroïque?

Nous touchons à l'âge historique.

Hécatée (2) après Sinope nomme Enète ; puis Crossa près du Pont et Patrasis; Tiria chez les Leuco-Syriens; les Mosynœques et leurs voisins les Mares; les Chalybes près du Thermodon, et une de leurs villes, Stamène ; Hermonassa près de Trapézus.

Nous ne connaissons ni Stamène, ni Tiria, ni Patrasis, ni Crossa; mais nous avons le nom des habitants du pays, les Leuco-Syriens; Enète ensuite, qui n'est pas autre qu'Amisus; Hermonassa et Trapézus dans le

(1) *Bibliothèque d'Apollodore*, éd. Didot, II, 5, 9.
(2) Éd. Didot, *Terræ circuitus*. Asia, frag., 191 à 201.

Pont; et au-dessous trois peuples, les Mosynœques, les Mares et les Chalybes; le fleuve Thermodon est à sa véritable place.

Avec Hérodote paraît le nom même de Cappadoce. Nous avons vu, à propos de la Paphlagonie, avec quelle sûreté il a établi les limites qui séparent la Paphlagonie de la Cappadoce. A une certaine distance de la mer, l'Halys quitte les frontières des Paphlagoniens, et pénètre dans les terres des Syriens. Sur la côte, entre les Paphlagoniens et l'Halys, s'étend la Ptérie, partie de la Cappadoce ou Leuco-Syrie. Cyrus y entra après avoir passé l'Halys. Il prit la ville des Ptériens et leurs bourgades, réduisit les habitants en esclavage, et les transporta dans l'intérieur de l'Asie. Nous avons remarqué déjà qu'Hérodote ne donne ni le nom de la ville ni celui des bourgades (1).

A l'orient de l'Halys continue la Cappadoce; les Grecs donnent à ces peuples le nom de Syriens. Après cent vingt-huit ans de soumission aux Mèdes, ils passèrent sous l'obéissance des Perses (2). Hérodote ne dit pas où finit la Cappadoce; au livre II, § 104, il parle du Thermodon, sur les bords duquel habitent les Syriens, et où s'élève Thémiscyre (3); mais rien de plus. Au delà nous rencontrons avec lui les Tibaréniens, les Mosynœques, les Macrons, les Mosches (4), et nous arrivons

(1) Hérodote, *Clio*, liv. I, § 6.
(2) *Id.*, *id.*, *id.*, § 76.
(3) *Id.*, *Melpomène*, liv. IV, § 86.
(4) *Id.*, *Thalie*, liv. III, § 94.

à la Colchide et au Phase. Hérodote dépasse ainsi de beaucoup, sans s'y arrêter, les limites de la Cappadoce.

Nous venons à Xénophon qui mérite une attention particulière. Suivant son récit, c'est à Trébizonde que les Grecs touchèrent enfin à la mer. Ils l'avaient aperçue du haut du mont Théchès. Les cris de l'avant-garde furent si vifs, que Xénophon effrayé crut qu'elle était attaquée ; il se porta en avant, et entendit enfin : La mer, la mer ! Du mont Théchès pour atteindre Trébizonde, on mit dix journées de marche, à travers le pays des Macrons et des Colchidiens. Trébizonde est une ville grecque, colonie de Sinope, située sur le Pont-Euxin dans la Colchide. Les habitants prièrent les Grecs d'épargner les Colchidiens, et les menèrent s'approvisionner chez les Drilles, dont ils avaient à se plaindre. Ces Drilles vivent dans un pays âpre et montagneux; c'est la nation la plus belliqueuse des rivages du Pont-Euxin (1).

De Trébizonde on atteignit en trois journées Cérasunte, ville grecque, colonie de Sinope, et située encore en Colchide, sur le bord de la mer (2).

De Cérasunte on arriva au pays des Mosynœques, que l'on traversa en huit jours. On entra ensuite dans celui des Chalybes; soumis aux Mosynœques, les Chalybes vivent de leur travail dans les mines de fer. Enfin,

(1) *Anabase*, liv. IV, ch. VIII ; liv. V, ch. II.
(2) *Id.*, liv. V, ch. III.

après deux jours de marche sur le territoire des Tibaréniens, on se trouva devant Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope.

Les Cotyorites refusèrent des vivres aux Grecs, qui en prirent de force, et pour se nourrir, pillèrent encore la Paphlagonie, qui était voisine. Cotyore eût pu se repentir de son refus ; mais Sinope intercéda pour elle, et elle se décida du reste à envoyer ce dont l'armée avait besoin.

On traversa en Paphlagonie les plus belles plaines et les plus hautes montagnes, et dans ces montagnes un défilé très-étroit ; on passa le Thermodôn, l'Iris, l'Halys, le Parthenius (1).

Depuis Cérasunte une partie des Grecs suivait la côte par mer. De Cotyore, la petite flotte longea pendant un jour et une nuit la côte de Paphlagonie, et arriva le lendemain à Sinope.

Ce récit ne peut que nous étonner, et d'autant plus, comme nous l'avons déjà fait remarquer à propos de la Paphlagonie, qu'il sort de la bouche d'un homme qui a vu ce dont il parle. Xénophon semble n'avoir pas connu les deux noms de Cappadoce et de Leuco-Syrie. Ne les a-t-il donc point entendu prononcer par ceux même pour qui ils désignaient le pays que traversaient les Grecs? En outre comment peut-il placer Trébizonde en Colchide ? Sans doute en descendant du mont Théchès il s'est trouvé en Colchide ; et nous acceptons en-

(1) *Anabase*, liv. V, ch. IV, V, VI.

core comme Colchidiens, les Macrons et les Drilles. Mais Trébizonde est Cappadocienne : il s'y arrête ; comment ne l'a-t-il pas su ? Car s'il l'avait su, pourquoi ne l'aurait-il pas dit ?

Bien plus, Cérasunte, à trois journées de marche de Trébizonde à l'ouest, est encore, suivant lui, en Colchide. Bien plus encore, Cotyore elle-même est Colchidienne; et en quittant Cotyore, les Grecs entrent en Paphlagonie.

Il est donc évident que pour Xénophon il n'y a point de Cappadoce ou Leuco-Syrie. La Paphlagonie s'étend jusqu'auprès de Cotyore ; et au delà de Cotyore, la Colchide commence.

Cette erreur est grave ; mais, en la reconnaissant, il faut reconnaître aussi la sûreté de tous les autres renseignements donnés par Xénophon. Peuples, villes et rivières, nous retrouvons tout, et tout en sa place, avec une exactitude qu'on ne peut attendre que d'un homme qui a traversé ces peuples, ces villes et ces rivières.

Diodore de Sicile (1) a raconté cette même retraite des dix mille ; il a suivi pas à pas Xénophon ; il n'a même fait que le reproduire. Il diffère cependant de Xénophon en un point qui, en ce moment, nous intéresse ; sans nommer la Cappadoce, il est mieux renseigné sur les frontières de la Paphlagonie ; il les établit à Sinope, colonie de Milet. Mais comment concilier

(1) T. I, liv. XIV, édition Didot.

Diodore avec lui-même? Il a dit en effet que de Cotyore, colonie de Sinope, les Grecs faisaient des incursions dans la Paphlagonie, et en le disant, il a reproduit Xénophon. Sinope et Cotyore ne peuvent cependant pas être toutes deux aux frontières de la Paphlagonie; il y a entre elles la distance d'un jour et d'une nuit de navigation, c'est-à-dire, plus que la distance d'Héraclée à Byzance, puisqu'il suffit d'un long jour pour aller de l'une de ces villes à l'autre (1). Diodore a dit le faux, puis le vrai, sans distinguer, comme nous le faisons, l'un de l'autre. Il est vrai que Sinope est aux frontières de la Paphlagonie, et Diodore, chose rare, est en cet endroit plus exact que Xénophon.

Ephore (2) a parlé des Chalybes. Il les a comptés parmi les seize nations qu'il assigne à la péninsule asiatique. C'est le nom qu'il donne à la partie de l'Asie que nous appelons Asie-Mineure, et que les anciens appelaient Asie-Antérieure. Ephore pensait, comme bien d'autres, que, derrière l'Halys, la mer Noire entrait profondément dans les terres, et se rapprochait, en formant un isthme, de la mer de Chypre. Hérodote (3) a indiqué cet isthme, et il a dit qu'un bon marcheur pouvait le franchir en cinq jours : l'isthme n'avait dès lors qu'une largeur de mille stades environ.

Les fragments d'Ephore (4) nomment même plusieurs

(1) Xenophon, liv. VI, ch. I et IV.
(2) *Fragments des historiens grecs*, éd. Didot. Ephore, liv. V, fr. 82.
(3) Hérodote, *Clio*, I, § 72.
(4) Liv. V, frag. 87 ; liv. IX, frag. 113.

fois les Chalybes, mais ils ne paraissent pas d'accord sur leur position. — S'ils sont à l'intérieur de la péninsule, ils sont en deçà de l'Halys. — Mais quand Ephore établit la position des Tibaréniens, il dit : Ils ont pour voisins les Leuco-Syriens (que Xénophon n'a pas désignés et qu'Ephore désigne ici) et les Chalybes. Or comme on ne peut placer les Tibaréniens qu'à l'est des Leuco-Syriens, il faut nécessairement que les Chalybes à leur tour soient à l'est des Tibaréniens, et par suite en dehors de la péninsule : — et c'est là leur véritable situation. Après les Chalybes viennent les Mosynœques; et en ceci, Ephore est complétement exact.

Nous avons oublié les Amazones près du Thermodon (1). Ephore pense que les Halizones d'Homère ne sont pas autres que les Amazones. Nous avons déjà examiné cette opinion à propos d'Homère, et nous n'y reviendrons pas.

Après Ephore, Théopompe est précieux en ce qu'il donne pour la première fois à l'ancienne Enète le nom d'Amisus ; il dit qu'elle a d'abord été fondée par des Milésiens, ensuite par un prince des Cappadociens, et en troisième lieu par Athénocle et ses Athéniens : ces derniers la nommèrent Pirée (2). Théopompe révèle ainsi trois époques importantes de l'histoire d'Amisus : sa fondation en Cappadoce ; son asservissement par les

(1) Liv. IV, frag. 78.
(2) Théopompe, *Philippiques*, liv. XXXVIII, fr. 202.

Cappadociens; et probablement sa délivrance par des Athéniens, que conduisait un certain Athénocle.

Ce sont là quelques traits seulement de l'histoire d'une ville de la Cappadoce ; Appien a marqué les principales révolutions de l'histoire même de la Cappadoce.

Avant la domination macédonienne, la Cappadoce était soumise aux Perses. Alexandre se contenta d'imposer un tribut à ses princes ; en même temps il affranchit Amisus. Perdiccas, après la mort d'Alexandre, fit mettre en croix le roi Ariarathe, et le remplaça par un gouverneur, le célèbre Eumène de Cardie. Sous Antigone, un Perse de race royale, Mithridate, fonda un nouveau royaume de Cappadoce, et y ajouta les pays voisins jusqu'à la mer. Le royaume fut plus tard divisé en deux royaumes : l'un, à l'intérieur des terres, garda le nom de Cappadoce ; l'autre emprunta à la mer qui baignait ses côtes, le nom de Pont. C'est du Pont qu'était roi Mithridate Eupator, le digne adversaire des Romains (1).

Ainsi se confirme pour le littoral de la Cappadoce le nom de Pont.

Les géographes sont sur la Cappadoce d'une grande richesse.

Strabon, et nous avons signalé son erreur, a reculé la frontière de la Paphlagonie de Sinope à l'Halys; pour lui donc à l'Halys commence la Cappadoce. Il dis-

(1) Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. VIII et IX.

tingue (1) justement deux Cappadoces : la première entre le Taurus et une autre chaîne plus élevée au nord et parallèle à la mer; la seconde entre cette seconde chaîne et là mer. La première a toujours gardé le nom de Cappadoce; la seconde a pris celui de Pont. Ces Cappadoces, qui sous les Macédoniens sont devenues deux royaumes, étaient sous les Perses deux satrapies.

Strabon tombe dans l'erreur de ses devanciers sur la presqu'île de l'Asie; il lui donne un isthme resserré entre la mer Noire et le golfe d'Issus; et dans cet isthme il place les deux Cappadoces (2).

Appien nous a expliqué comment avaient été fondés les deux royaumes de Cappadoce et de Pont; comment celui de Pont avait dominé l'autre, et s'était étendu, sous Mithridate, d'un côté jusqu'à Héraclée, de l'autre jusqu'au Bosphore Cimmérien (3).

A partir de l'Halys se rencontrent la Gadilonite, pays de plaines, et la Saramène où est bâtie Amisus, ville considérable, à neuf cents stades de Sinope (4), ou 166,500 mètres, Strabon se servant du stade grec de 185 mètres.

Nous avons signalé les phases diverses de la fondation d'Amisus. Mithridate l'agrandit; après lui, elle fut soumise à Pharnace; César la déclara libre; Antoine

(1) Strabon, liv. XII, p. 533.
(2) Strabon, liv. XII, page 534, ligne 10.
(3) Appien. *Guerre de Mithridate.*
(4) Strabon, liv. XII, page 546, ligne 42, et page 547, ligne 8.

l'asservit de nouveau; mais Auguste lui rendit la liberté.

A soixante stades (11,100 mètres) d'Amisus, s'ouvre la plaine fertile de Thémiscyre, que couronnent de hautes et belles montagnes (1).

La plaine de Sydène (2), moins fertile que celle de Thémiscyre, la suit, et avec elle se termine le territoire d'Amisus. Strabon y signale deux villes, Chabaca et Phauda ou Phadda.

Au delà de la Sidène se trouvent (3) Cotyore, bourg dont Pharnacée reçut les habitants; Ischopolis, aujourd'hui détruite; dans un golfe, Cérasus ou Pharnacée; plus loin Hermonassa; et enfin Trapézus. Après Trapézus ou Trébizonde on entre en Colchide.

Entre Amisus et Trapézus se présentent les trois caps Héracleum, Jasonium et Génètes. Trapézus est à deux mille deux cents stades d'Amisus (407,000 mètres).

L'Halys est le premier et le plus grand fleuve de la Cappadoce; il tire son nom des salines voisines. Il prend sa source dans la grande Cappadoce, aux environs de la Camisène. Il parcourt un long espace dans la direction de l'orient à l'occident, monte ensuite vers le nord, traverse le pays des Galates et celui des Paphlagoniens, qu'il sépare des Cappadociens. Ici se retrouve l'erreur de Strabon sur la frontière occidentale de la Cappadoce;

(1) Strabon, liv. XII, page 547, ligne 24.
(2) *Id.*, *id.*, page 548, ligne 12.
(3) *Id.*, *id.*, *id.* ligne 31.

de plus, quoiqu'il soit mieux renseigné qu'Hérodote sur le cours de l'Halys, il ne parle que d'un Halys, de celui qui prend sa source à l'est, et il oublie l'Halys du sud.

L'Iris a sa source dans le Pont même, et sort d'un lieu nommé Phanaria. Il coule d'abord, comme l'Halys, de l'est à l'ouest, tourne ensuite au nord, et après avoir passé sous les murs d'Amasée, patrie de notre géographe Strabon, il gagne la mer à travers la plaine de Thémiscyre.

Le Thermodon est formé par les eaux de cette même plaine, que des montagnes assez élevées entourent de toutes parts (1).

Il est évident, d'après les découvertes modernes, que Strabon n'a pas bien connu ces cours d'eau, même celui qui baignait les murs de sa patrie. Soutiendrait-on qu'il est exact? C'est impossible. Depuis lui, les lieux auraient donc bien changé? Si l'on suit les indications de Strabon, l'Iris est le Kouley-Hissar, qui vient de l'est en effet. Mais cette rivière ne touche pas à Amasiah, l'ancienne Amasée. C'est le Tchékérek Sou qui arrose cette ville, et il prend sa source au sud. Le Termé Tchai peut seul nous représenter le Thermodon: mais quel petit cours d'eau, si on le compare au Kouley-Hissar. D'après Strabon cependant, l'Iris et le Thermodon paraissent avoir une importance égale (2).

(1) *Sur les rivières*, Strabon, livre XII. Endroits déjà cités sur la Cappadoce.

(2) Strabon, livre XII, page 547, ligne 30.

Dans les montagnes, au-dessus de Pharnacée et de Trapézus, Strabon place plusieurs peuples, dont il ne précise pas la position : les Tibaréniens ; les Chaldéens ; les Sanniens, nommés anciennement Macrons ; les Appaïtes appelés autrefois Cercètes, et les Heptacomètes. Xénophon nous vient heureusement en aide. Les premiers à l'ouest sont les Tibaréniens ; se placent ensuite les Chaldéens, qui ne sont pas autres que les Chalybes, vivant, sur une côte étroite, entre la mer et les montagnes, du produit de leurs mines. Les Heptacomètes, tels que les décrit Strabon, sont le même peuple que les Mosynæques. Les Sanniens ou Macrons, les Appaïtes ou Cercètes, ne peuvent se trouver qu'au delà de Trapézus, en Colchide. Strabon lui-même du reste nommera des Cercètes au-dessus de Dioscurias.

Après Trapézus on entre en Colchide.... C'est faire commencer trop tôt la Colchide ; Strabon ne tient pas compte du port et de la rivière d'Hyssus.

Salluste a nommé les campagnes Thémiscyriennes (1), qu'occupèrent les Amazones, lorsqu'elles quittèrent, on ne sait pour quel motif, les bords du Tanaïs. Il serait plus raisonnable de faire aller les Amazones, avec les autres auteurs, de Thémiscyre au Tanaïs. Ce peuple fabuleux et introuvable des Amazones n'est bien placé en effet qu'aux extrémités du monde connu, dans des pays encore inconnus. A mesure que les hommes avançaient dans la connaissance de la terre, les Ama-

(1) Salluste, fr. 221.

zones reculaient; et on a parcouru la terre tout entière sans les rencontrer. C'est une des plus étonnantes fables de l'antiquité que celle de ce peuple de femmes; et il est curieux de la voir se perpétuer dans les temps modernes. Quand l'Amérique fut découverte, on vit renaître le nom et la fable des Amazones; et c'est en voyageant à leur recherche, et, il faut en convenir, à la recherche du non moins merveilleux Eldorado, que les Espagnols connurent si promptement l'Amérique du Sud.

Pline, on le sait, a eu le mérite de marquer la véritable limite qui sépare la Paphlagonie de la Cappadoce, l'Évarque. Entre l'Évarque et l'Halys, il nous montre Gaziure et Gazèle; au delà de l'Halys s'élève Gangre : mais entre Gangre et Amisus nous ne pouvons accepter Caruse qui était certainement à l'ouest de l'Halys. Entre Sinope et Amisus Pline compte 130,000 milles (192,400 mètres; c'est 25,900 mètres de plus que Strabon [1].)

Au-dessus d'Amisus se creuse un golfe du même nom, si profond qu'il fait de l'Asie une presqu'île, dont l'isthme entre la côte de l'Euxin et le golfe de l'Issus en Cilicie, n'a que 200 milles: c'est l'erreur de toute l'antiquité. (Ces 200 milles valent 1,600 stades grecs; c'est 600 stades de plus que dan Hérodote [2].)

(1) Il ne faut pas oublier qu'avant Arrien tous les auteurs grecs se servent du stade grec de 185 mètres, contenu huit fois dans le mille romain qui est de 1,480 mètres. Arrien se servira du stade philétérien de 211 mètres, contenu sept fois dans le mille romain.

(2) Hérodote évalue lui-même la journée de marche à 200 stades. Liv. IV, *Melpomène*, § 101.

Suivant Pline, Mithridate avait construit près d'Amisus la ville d'Eupatoria; après sa défaite, les deux villes se confondirent et devinrent Pompeiopolis : ce nom ne subsista pas longtemps.

Entre Amisus et la Thémiscyrène se voyait Chadise, sur une rivière du même nom, et Lycaste. La rivière révèle la position de Chadise; quant à Lycaste, Pline dit qu'elle confine à la Thémiscyrène. On peut en douter, car la rivière Lycaste, qui, sans doute, lui avait donné son nom, est à l'ouest de Chadise.

Ce dernier pays n'est autre chose que les vallées de l'Iris et du Thermodon. Le Thermodon prend sa source près du fort Phanarée, et descend le long et jusqu'au pied des monts Amazones. Suivait une ville de ce nom, avec cinq autres, Amazonium, Thémiscyre, Sotire, Amasie, Comane: aujourd'hui on y voit Manteium. De ces villes côtières Thémiscyre seule est connue: on pourrait peut-être demander à Pline si toutes ces villes étaient réellement côtières : au chapitre 3 (1), il place Comane dans l'intérieur des terres.

« Nous rencontrons ensuite, dit Pline, les Génètes, les Chalybes, Cotyore, les Tibarènes, les Mossynes, qui se tatouent le corps; les Macrocéphales, Cérasunte, le port de Chordule, les Béchires, les Buzères, le Mélas, les Macrons, la Sidène, région baignée par un fleuve du même nom, qui passe à Polemonium, à 120 milles (960 stades grecs) d'Amisus; Pharnacée, le fort Tripolis

(1) Liv. VI.

et Philocalée sur une rivière du même nom; Liviopolis, qui n'a point de fleuve, et, à 100 milles de Pharnacée, Trapézunte, cité libre, dont un vaste mont borne le territoire (1). »

Les noms géographiques sont ici entassés pêle-mêle; l'auteur ne paraît pas s'être préoccupé de l'ordre qu'il fallait y apporter : 1° les Génètes : nous connaissions un promontoire de ce nom d'après Strabon, mais non un peuple ; et ce promontoire est loin de Thémiscyre ; 2° les Chalybes ne devraient être placés qu'après les Tibarènes et Cotyore; 3° les Macrocéphales, les Béchires, les Buzères, etc., et les Macrons, qui sont certainement, quoique Pline les distingue, les mêmes que les Macrocéphales, ne se rencontrent véritablement qu'au delà de Trapézus; 4° qu'est-ce que c'est que le Mélas ? 5° Cérasunte et Pharnacée sont séparées par les Béchires, les Buzères, etc., la Sidène, et véritablement elles ne sont qu'une seule et même ville sous des noms différents ; 6° la Sidène ? Strabon la place après Thémiscyre. Nul passage n'était plus propre à montrer en quelle confusion Pline tombe quelquefois, et avec quelle précaution on doit l'étudier.

Il s'en faut que les limites de la Cappadoce soient marquées à l'est avec la même précision qu'à l'ouest ; après Trapézus, il n'y a plus rien.

Pomponius Méla est encore plus confus et plus difficile à suivre que Pline ; ses erreurs sont encore plus

(1) Liv. VI, ch. IV.

graves. Nous avons déjà fait observer qu'il nous donne Amisus avant Sinope et l'Halys; près de l'Halys se trouve Lycaste et ensuite le Thermodon. Pourquoi nommer Lycaste avant le Thermodon? Amisus et Sinope sont, dit-il, des villes des Chalybes: c'est de toute impossibilité. Il met ensuite les fabuleuses Amazones, et les Tibaréniens, qu'il aurait dû nommer avant les Chalybes. Au delà du promontoire Carambis, ajoute-t-il, sont les Mosynœques; bien au delà en vérité, puisqu'ils se placent après les Chalybes. Mais pourquoi revenir sur le Carambis, qui est un promontoire de Paphlagonie? Viennent ensuite les Macrocephali, Discheri, Buxedi, Cérasus, et Trapézus. En réalité, ces deux villes précèdent les trois peuples; car les Macrocephali ne peuvent être que les Macrons, à l'est de Trapézus.

Ptolémée a eu le tort de ne pas conserver aux contrées leurs véritables limites (1); nous l'avons attaqué déjà sur celles de la Bithynie et de la Paphlagonie. Après avoir trop étendu à l'ouest la Bithynie, il est tombé dans la même faute pour la Paphlagonie et pour la Cappadoce. Ainsi la Paphlagonie, suivant lui, dépasse même Amisus, et comprend, outre Sinope et Amisus, deux villes, Cyptasia et Gazorum, et deux rivières, le Zaliscus et l'Halys; par compensation, la Cappadoce monte jusqu'auprès du Phase.

Au reste, la Cappadoce maritime porte dans Ptolémée, comme dans Strabon, le nom de Pont, et se

(1) Ptolémée a donné les limites des provinces romaines et non celles des anciens pays.

divise en trois parties : le Pontus Galaticus, le Pontus Polemoniacus et le Pontus Cappadocius, noms romains ; Rome, disent tous les historiens, avait respecté les anciennes divisions, ce qui n'est pas exact ici : la province de Cappadoce était bien plus étendue que le Cappadoce même. Le Pontus Galaticus, c'est la vallée de l'Iris ; on remarque sur la côte le promontoire des Leuco-Syriens, qui s'éloigne trop des bouches de l'Iris (ces bouches le forment véritablement), et Thémiscyre, que, jusqu'à présent, nous avons vue sur les bords du Thermodon. La vallée du Thermodon, que Ptolémée éloigne trop de l'Iris, forme le Pontus Polemoniacus ; sur la côte, les promontoires Heracleum et Jasonium sont trop rapprochés. Nous acceptons entre eux la ville de Polemonium : mais Hermonassa ? C'est après Cérasus, et non avant Cérasus qu'il faut la placer. Il y a, en effet, deux Hermonassa dans le Cappadoce, et elles sont toutes les deux entre Cérasus et Trapézus, la première près de Cérasus, la seconde près de Trapézus. Le Pontus Cappadocius n'a que trois cours d'eau, l'Archabis, le Cissus et enfin le Lycus. Quel est ce Lycus ? Ptolémée a certainement placé par erreur dans le Pont Cappadocien le fleuve qui coule près d'Héraclée ou la rivière qui se jette dans l'Iris. Ici encore la côte est trop creusée près de Trapézus, et trop relevée au promontoire Atheneum, qui est vraiment en Colchide, bien que Ptolémée le renferme dans le Pont. Quant aux villes, nous rencontrons avant Cérasus Ischopolis, vaguement indiquée par Pline, et après Cérasus, Pharnacée, que

Ptolémée sépare, comme Pline, de Cérasus; Cordyle; et, après Trapézus, Hyssi-Portus, que nous signalons pour la première fois.

On doit se rappeler que Scylax de Caryande arrête la Paphlagonie à Stéphane. Avec cette ville commence une division du littoral que ce géographe seul a donnée, l'Assyrie. L'Assyrie comprend la Paphlagonie de Stéphane à l'Évarque, et la Cappadoce de l'Évarque à la vallée du Thermodon inclusivement. Nous ne reviendrons pas sur la partie Paphlagonienne de l'Assyrie. Après Synope, en Cappadoce, se rencontrent Carussa, le fleuve Halys, le fleuve Lycaste et la ville du même nom, Thémiscyre et le fleuve Thermodon. Tout cela est bien incomplet. Si le Lycaste est nommé, l'Iris ne l'est pas; nous acceptons volontiers la ville de Lycaste; mais Scylax, qui note cette petite ville ou bourgade, aurait bien fait de ne pas oublier Amisus, qui était bien peu éloignée de Lycaste.

Au delà de l'Assyrie, qui est une partie de notre Cappadoce, comme nous venons de le remarquer, la côte offre plusieurs peuples, les Chalybes, les Tibaréniens, les Mosynœques, les Macrocéphales, et chez ces peuples quelques villes et autres lieux remarquables: chez les Chalybes, le promontoire de Jason, le port de Génètes, sans doute au pied du promontoire du même nom, et la ville de Stamène à peu de distance; chez les Tibaréniens, rien (et il faut remarquer que Scylax les met à l'est des Chalybes, quand Xénophon les a mis à l'ouest); chez les Mosynœques, l'île de Mars, que Pline

a nommée sans indiquer sa place; Chérade, qu'a citée Hécatée, et le port Zéphyrium, probablement près du promontoire Zéphyrium; chez les Macrocéphales, dans lesquels nous retrouvons les Macrons de Xénophon, peuple que cet historien ne place pas près des côtes, le port des Ptoriens et Trapézus : ce port des Ptoriens ne peut être que le port d'Hyssus, situé au delà de pézus.

Scylax de Caryande, comme Ptolémée, n'arrête pas la Cappadoce à ses véritables limites; sans l'élever aussi haut que le géographe Alexandrin, il la fait monter jusqu'à l'Apsarus. Nous ne le suivrons pas dans son erreur, et ce n'est qu'à propos de la Colchide que nous l'étendrons du port d'Hyssus à l'Apsarus.

Malheureusement, nous n'avons de Scymnus de Chio sur la Leuco-Syrie que des fragments trop rares. Ces fragments nous donnent Amisus, les Tibaréniens, Cérasus et les Mosïnœques. Amisus a été fondée quatre ans avant Héraclée. Cette ville, dans la mer Noire, et, sur le golfe Issique, Alexandropolis, marquent l'isthme de l'Asie antérieure, dont nous avons plusieurs fois parlé. Scymnus attaque Hérodote qui s'est trompé, dit-il, en faisant traverser cet isthme en cinq jours par un bon marcheur; le voyage ne peut s'accomplir qu'en sept marches, en comptant, comme Hérodote, deux cents stades, 37,000 mètres, par marche. On le sait, Scymnus n'est pas, en ceci, beaucoup plus près de la vérité qu'Hérodote. Sur les Tibaréniens et sur les Mosynœques, il reproduit quelques faits assez curieux, évidem-

ment tirés de Xénophon. Devant Cérasus, il pose l'île de Mars de Pline et de Scylax.

Nous n'avons rien de plus avant Arrien. — Par Homère, les Énètes, les Amazones et les Chalybes; par les traditions héroïques, le Thermodon et Thémiscyre. — Par Hécatée, Énète qui deviendra Amisus, les Leuco-Syriens et le Thermodon, et plus loin Hermonassa et Trapézus; par Hérodote, le nom même de la Cappadoce, la Ptérie, l'Halys, les Tibaréniens, les Mosynœques; par Xénophon, Trébizonde, Cérasunte, entre les Mosynœques et les Tibaréniens, les Chalybes; chez les Tibaréniens, Cotyore; par Éphore, la Leuco-Syrie; par Théopompe, le second nom d'Enète, Amisus; par Appien, le nom de Pont appliqué à la Cappadoce maritime. — Par Strabon, la grande division de la Cappadoce en Cappadoce et en Pont; les divisions secondaires à l'ouest : la Gadilonite, la Saramène, le pays de Thémiscyre et la Sidène; le second nom des Mosynœques : Heptacomètes, les trois promontoires, Heracleum, Jasonium et Génètes; trois villes de position incertaine : Chabaca, Phauda ou Phadda et Ischopolis; le second nom de Cérasus, Pharnacée; par Pline, Cérasus qu'il place mal; Gazlure, Gazèle et Gangre, dont il n'indique pas précisément la position; le golfe d'Amisus, la ville de Lycaste, encore vaguement indiquée; la rivière et la ville Chadise. De la liste des peuples qui suivent à l'est, il n'y a rien à retirer, si ce n'est deux noms nouveaux, les Béchires et les Buzères; encore comme tous les peuples au milieu desquels ils

sont cités, sont-ils mal indiqués ! Évidemment ils devraient être au delà de Trapézus; par Ptolémée, Polemonium, Ischopolis, Hermonassa, Cordyle, Hyssi-Portus, et des rivières que nous ne savons où placer, l'Archabis, le Cissus et le Lycus; par Scylax de Caryande, le fleuve Lycaste; Stamène et le port Génètes; l'île de Mars nommée seulement par Pline; Chérade incertaine, quoique soupçonnée par Hécatée: le promontoire et la ville Zéphyrium; Cérasus près de Trapézus.

Que trouvons-nous dans Arrien sur le Cappadoce? avant l'Halys, il nous montre les villes de Caruse et de Zagora, qu'il ne dit pas Cappadociennes, mais que nous prenons pour telles. Après l'Halys (1), viennent : Naustathmus, Conope, Eusène et la grande Amisus; le fleuve Iris et son port d'Ancone; le port Heracleum; le fleuve Thermodon; les rivières Béris et Thoaris; Œnoë; la rivière Phigamunte; le promontoire Phadisane; Polémonium; le promontoire de Jason; l'île des Ciliciens; le port Boona; Cotyore; les rivières Mélanthius et Pharmatène; Pharnacée qui s'appelait autrefois Cérasus; l'île Arétias; Zéphyrium; Tripolis; Argyre; Philocalée; Coralles; le Mont-Sacré; Cordyle; Hermonassa, et enfin Trapézus. Adrien voulait faire de cette ville un bon port; ce n'était encore qu'un lieu de relâche, où dans la belle saison les navires étaient en sûreté sur leurs ancres.

(1) Arrien, § 22, 23, 24, de la page 388 à la page 392.

Avant l'Halys, immédiatement après Sinope, Arrien ne donne pas Çyptasia de Ptolémée; après Caruse, Zagora doit être Gazorum du même Ptolémée. Nous n'avions encore ni Naustathmus, ni Conope, ni Eusène, et nous les constatons avant Amisus. Mais nous ne recevons aucun renseignement sur la Gangre de Ptolémée, qu'à tout hasard nous avons placée après l'Halys.

Entre Amisus et l'Iris nous ne tirons rien du Périple; il y avait cependant à citer deux rivières, le Lycaste et le Chadise; et trois villes, Eupatoria ou Pompeiopolis, qui se confondait peut-être avec Amisus; Lycaste et Chadise à l'embouchure des deux rivières du même nom.

Entre l'Iris et le Thermodon, Arrien établit le bourg Heracleum, sans doute au pied du promontoire Heracleum; mais il n'est pas question du Thémiscyre.

Nous acquérons les rivières Béris et Thoaris, la ville d'Œnoë, la rivière Phigamunte. Phadisane, que nous connaissions comme ville, est encore un promontoire; ensuite nous touchons Polemonium et le promontoire de Jason.

Entre ce promontoire et Cotyore, Arrien marque l'île des Ciliciens et le port Boona; mais il omet Stamène de Scylax.

Entre Cotyore et Pharnacée, l'ancienne Cérasus, coulent le Mélanthius et le Pharmatène. Il est naturel de ne pas retrouver Ischopolis, qui du temps de Strabon était déjà détruite.

Près de Pharnacée s'élève l'île Arétias; c'est l'île de

Mars de Pline ; nous avons déjà Zéphyrium de Scylax, et même, entre Pharnacée et Zéphyrium, Hermonassa de Ptolémée et Chérade de Scylax, qui ne se retrouve pas dans Arrien.

De Zéphyrium à Trapézus, Scylax a marqué Cérasus, Ptolémée Cordyle, et l'historien Hécatée Hermonassa. Arrien n'a omis ni Cordyle, ni Hermonassa; mais au lieu de Cérasus, nous trouvons successivement Tripolis, Argyre, Philocalée, Coralles et le promontoire Sacré. L'omission de Cérasus est compensée par cinq acquisitions importantes.

Marcian (1) fait commencer la Cappadoce à l'Évarque. « Cette rivière, dit-il, limite la Paphlagonie et la Cappadoce. Les anciens veulent en effet que la Cappadoce s'étende jusqu'au Pont-Euxin; quelques-uns de ces anciens appellent les Cappadociens Leuco-Syriens. Maintenant de la Paphlagonie aux pays barbares le pays porte le nom de Pont; il se divise en deux préfectures. » Ces renseignements sont d'une extrême justesse ; on a vu en effet que le nom de Cappadoce n'était resté qu'à la partie méditerranéenne de l'ancienne Cappadoce.

Comme Arrien, avant l'Halys Marcian signale Caruse et Zagorum (Zagora évidemment), mais après Zagorum, il marque le fleuve Zalécus, le Zaliscus de Ptolémée.

Après l'Halys, nous trouvons, comme dans Arrien,

(1) *Duorum pontorum periplus*, 10, p. 571.

Naustathmus et Conope; Eusène est omise et nous arrivons à Amisus.

Entre Amisus et l'Iris, Arrien n'a rien donné qu'Ancone à l'embouchure de l'Iris; Marcian ajoute le fleuve Lycaste de Scylax, sans la ville de Pline, et le fleuve et la ville Chadise de Pline.

Malheureusement *reliqua desunt.* Bien qu'Arrien ait lui-même reproduit Ménippe, comme l'a prouvé notre comparaison entre quelques morceaux d'Arrien et de l'abréviateur de Ménippe, Marcian, la perte de ce dernier est regrettable. Quoique plus complet et plus juste ordinairement, Arrien était lui-même en quelques endroits complété et rectifié par Marcian. Il eût été certainement profitable de poursuivre jusqu'au bout la mise en regard des deux auteurs, que nous avons commencée, et que nous sommes forcé d'interrompre.

Mais il nous reste l'auteur anonyme du périple du Pont-Euxin (1). Cet auteur, de l'Évarque à l'Halys, entre Caruse et Zagorum, marque Gurzubanthum que nous ne trouvons nulle autre part. Il donne à Zagorum un nouveau nom, Calippes. Après Zagorum il indique, comme Marcian, le Zalécus (Zaliscus).

Après l'Iris, où Marcian nous quitte, l'auteur anonyme place, entre Heracleum qui est tout à la fois un temple et un promontoire, et le Thermodon, le grand port Lamyron.

Il appelle le Thoaris, Thoarius.

(1) Ed. Didot, p. 407-411.

Œnoë devient Œnius, fleuve et port; et, entre le fleuve Phigamunte et Phadisane ou Phadissa, se trouve Amelétus. Après l'île des Ciliciens se place Génètes; Boona est tout à la fois un promontoire, un fort et un port.

Entre Cordyle et Trapézus, au lieu d'Hermonassa se rencontre Ermyse. Suivant l'auteur anonyme le port de Trapézus s'appelle Daphnûs.

La Cappadoce s'étend donc de l'Évarque au delà du port d'Hyssus. Il est impossible de fixer d'une façon très-précise la frontière de ce côté; mais on peut affirmer que la Cappadoce ne s'étend pas jusqu'à l'Ophis, qui est le premier fleuve de la Colchide.

La côte se comporte ainsi qu'il suit : Cyptasia ; Caruse; Gaziure ou Gurzubanthum; Gazèle, ou plutôt Gazorum, Zagora ou Calippes; le Zaliscus ou Zalécus; l'Halys; Naustathmus; Conope; Gangre; Eusène; Énète ou Amisus; Eupatoria ou Pompeiopolis; le fleuve et la ville Lycaste; le fleuve et la ville Chadise; l'Iris et le port Ancone; le promontoire Heracleum, la ville Heracleum, Lamyron, Thémiscyre; le Thermodon; le Béris; le Thoaris; Œnoë; le Phigamunte; Chabaca ou Amelétus; Phauda, Phadda; promontoire Phadisane; Polemonium; promontoire Jasonium; l'île des Ciliciens; Stamène; le fleuve Génètes et Génètes, port et promontoire, peut-être Boona; Cotyore; Ischopolis; le Mélanthius; le Pharmatène; Cérasus ou Pharnacée; l'île de Mars; Hermonassa ou Ermyse; Chérade; Zéphyrium, promontoire et ville; Tripolis; Argyre; Phi-

localée ; Coralles ; Cérasus ; le promontoire Sacré ; Cordyle ; Hermonassa ; Trapézus, et son port Daphnûs ; la rivière et le port d'Hyssus.

Quant aux divisions territoriales, nous trouvons entre l'Évarque et l'Halys, la Ptérie et la Gadilonite ; entre l'Halys et le Lycaste, la Saramène ; entre le Phigamunte et le Génètes, la Sidène.

Les peuples sont les Ptériens, les Énètes, les Tibaréniens, les Chalybes, les Mosynœques ou Hepta-Comètes.

La Cappadoce ou Leuco-Syrie porte encore sur les côtes le nom de Pont.

CHAPITRE V.

La Colchide.

Nous sommes arrivé au pays qu'Arrien a le mieux connu, puisqu'il en a lui-même suivi les côtes et inspecté les villes, à la Colchide.

Homère n'a nommé ni la Colchide ni le Phase; les peuples du Phase étaient trop loin de Troie pour que le poëte les y appelât. Il n'est point impossible toutefois qu'il les ait connus. Il avait dû recevoir en effet les mêmes traditions que les poëtes argonautiques; et un fragment d'Antimaque (1) nous donne la Colchide et le Phase. Antimaque dit que Jason et Médée se marièrent sur les bords du Phase en Colchide.

Avant Antimaque même, Hésiode avait parlé des Argonautes et du Phase; on le sait par un fragment des Eœées (2).

Ces traditions argonautiques se sont perpétuées dans

(1) Ed. Didot, *Fragments d'Antimaque*, Lyde, frag., 55. Schol, *Apollonii Rhod.*, IV, 1153.

(2) Ed. Didot, *Hesiodi frag.*, 56. Schol. *Apollonii Rhod.*, IV, 284.

Diodore de Sicile et dans Apollodore. Suivant Diodore, Jason arrive en Colchide après une seule station dans la Chersonèse Taurique; il a fui devant les horribles coutumes du pays; mais dans la Colchide, qu'il atteint, il les retrouve. Seul Jason aurait succombé; ce n'est qu'avec le secours de Médée qu'il prend la toison d'or.

Suivant Apollodore, Jason, après avoir passé devant le Caucase, arrive au Phase, fleuve de Colchide.

Nous nous sommes déjà expliqué sur le crédit que nous accordons à ces traditions conservées; ce n'est pas de l'histoire, mais incontestablement c'est de la géographie, d'une époque incertaine sans doute, et cependant primitive.

Nous avons donc pour les temps héroïques le Phase et la Colchide, où abordèrent les Argonautes, et le Caucase qu'ils signalèrent : le Caucase, limite du monde, où la tradition ne tarde pas à fixer le supplice de Prométhée.

L'historien Hécatée dit qu'au delà de Trapézus se rencontrent les Χοῖ, les Béchires, peuples inconnus, voisins des Matiéniens, peuple de l'intérieur, qui lui-même est voisin des Mosches de Colchide. Plus loin coule le Phase, dont Hécatée ignore le cours. Au-dessus des Mosches habitent les Coraxes; les Coles occupent les pentes les plus basses du Caucase (1). Nous ne savons quels sont ces derniers peuples.

(1) Ed. Didot, *Terræ circuitus*. Asia, frag., 185 à 190.

Hérodote n'a pas arrêté la Cappadoce à ses véritables limites, il a compris dans ce pays les Macrons et les Mosches, qui cependant sont certainement Colchidiens. Ce n'est qu'après avoir nommé ces deux peuples qu'il arrive à la Colchide et au Phase.

Les Colchidiens sont Égyptiens d'origine, dit-il : ou Sésostris a laissé dans la Colchide une partie de son armée pour la cultiver; ou quelques-uns de ses soldats s'y sont arrêtés, fatigués de la longueur de l'expédition (1). Sur le Phase est bâtie Æa, d'où Médée fut enlevée par les Grecs (2).

Quelques auteurs, qu'Hérodote ne nomme pas (3), ont donné le Phase pour limite à l'Asie; d'autres, il est vrai, reportent cette limite au Tanaïs, au Palus-Mæotis, et à la ville de Porthmies en Cimmérie. Hérodote ne se prononce pas entre ces auteurs, la question ne paraît pas l'intéresser.

Xénophon, en sortant avec les Grecs des montagnes de l'Arménie, entre en Colchide; il y rencontre les Macrons et les Colchidiens, et il atteint Trébizonde. Cette courte donnée de l'*Anabase* est très-précieuse; elle fixe la position des Macrons et des Colchidiens; les premiers doivent être au pied des montagnes à quelque distance de la mer. Trébizonde est donnée comme une ville de Colchide ; c'est une erreur sans doute ; mais Xénophon, qui était sur les lieux, n'a pu être induit à

(1) *Euterpe*, II, § 103 et 104.
(2) *Clio*, I, § 2.
(3) *Melpomène*, IV, § 45.

la commettre que par le voisinage même de la Colchide; Trébizonde est si près de la Colchide que celui même qui la visitait l'a prise pour une ville Colchidienne. Cette erreur même nous permet de réfuter les auteurs qui ont étendu la Cappadoce jusqu'à l'Apsarus et même au delà.

Les Drilles, que nomme encore Xénophon, sont des montagnards de la Colchide, près de la frontière de la Cappadoce.

L'histoire, on le voit, n'abonde pas en renseignements sur la Colchide. Appien cependant nous offre encore quelque chose, à propos de Mithridate. Ce grand roi soumit les Colchidiens. Il leur donna pour roi son fils que, dans ses fureurs jalouses, il fit bientôt périr (1).

Pompée, en poursuivant Mithridate, atteignit la Colchide, mais ne la dépassa pas. Il avait voulu voir le Caucase, sur lequel Prométhée avait été enchaîné, et les lieux qu'avaient visités les Argonautes, Castor et Pollux, et ce grand dominateur du monde naissant, Hercule ; mais avec tous les Romains il ne croyait pas qu'on pût aisement s'avancer plus loin (2).

D'après le géographe Strabon, la Colchide s'étendait de Trapézus à Dioscurias, sur la côte qui se creuse en un grand golfe. Le Caucase la domine. Cette montagne, célèbre dès la plus haute antiquité, s'élève

(1) *Guerre de Mithridate*, ch. LXIV.
(2) *Id.*, ch. CIII.

comme un rempart entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne (1).

Les anciens (2) considéraient Dioscurias comme le fond de la mer Noire, comme le point le plus éloigné du Bosphore (3). Il eût été plus juste de prendre pour ce point le Phase, et même à l'embouchure du Phase la côte déjà se relève vers le nord-ouest. L'extrémité du golfe, et par suite le point le plus éloigné de Byzance, doit être marqué au-dessous du Phase, à un lieu qui est aujourd'hui le fort Saint-Nicolas en Gourie.

Certainement Strabon connaissait peu la Colchide. Il place les sources du Phase en Arménie; elles sont au nord dans le Caucase, aux lieux où il reconnaît les Soanes. A l'embouchure du Phase, est la ville même du Phase, entourée d'eau de trois côtés par le fleuve, la mer et un lac (4).

De la ville du Phase à Amisus et à Sinope, le trajet, suivant Strabon (5), se faisait en deux ou trois jours. Cette assertion prouve ce que nous disions tout à l'heure, que notre géographe était mal instruit des choses de la Colchide. De Sinope au Phase, il compte lui-même 4,500 stades qui valent 832,500 mètres. Est-il croyable que les anciens eussent pu faire parcourir

(1) Strabon, liv. XI, p. 497, ligne 12.

(2) Strabon, liv. XI, p. 497, ligne 37.

(3) Arrien donne l'embouchure de l'Apsarus comme le point le plus éloigné du Bosphore de Thrace; c'est une inexactitude.

(4) Strabon, liv. II, page 498, ligne 18.

(5) *Id.* *id.*, *id.*, ligne 21.

à leurs navires 416,250 mètres ou seulement même 277,500 mètres en vingt-quatre heures? Hérodote ne donne aux vaisseaux grecs naviguant du Bosphore au Phase qu'une vitesse qui ne peut dépasser 720 stades ou 133,200 mètres en vingt-quatre heures : il est évidemment plus digne de foi.

Pline (1), pas plus que Strabon, ne fixe avec précision la limite occidentale de la Colchide. Elle est au delà de Trapézus, c'est tout ce qu'on peut savoir. Au delà donc de Trapézus (Trapézunte, Trébizonde) sont les Arméno-Chabyles (?), les Sannes Hénioques, et à 140 milles (c'est-à-dire 1,120 stades ou 207,200 mètres) de Trapézus, le fleuve Absarus avec un fort du même nom à son embouchure. Pline nomme encore une fois les Hénioques, les Ampreutes, les Lazes dont le nom paraît pour la première fois, et que depuis on a toujours retrouvés à ce même endroit, les fleuves Acampsis, Isis, Mogrus et Bathys. L'ordre géographique est interverti ; le Bathys coule entre l'Acampsis et l'Isis.

A 70 milles (c'est-à-dire 560 stades ou 103,600 mètres) du fleuve Absarus, cité tout à l'heure, débouche le Phase au milieu d'îles sans nom. Qu'est-ce que ce fleuve Absarus? Sans doute l'Apsarus que citera Scylax de Caryande. Pline se trompe sur les sources du Phase, mais il en connaît assez bien la navigation; les gros vaisseaux le remontaient jusqu'à 38 milles 1/2 (c'est-

(1) Livre VI.

à-dire 308 stades ou 56,980 mètres) de son embouchure, et les petits jusqu'à 120 milles (c'est-à-dire 960 stades ou 177,600 mètres). A l'embouchure était la ville même du Phase, à 15 milles (c'est-à-dire 120 stades ou 22,200 mètres) de l'ancienne Æa. Æa était placée dès lors au confluent de l'Hippus et du Cyanée. Mais où sont les villes que nomme Pline: Tyndaride, Circé, Cygné?

Du Phase à Dioscurias (1), Pline remplace utilement Strabon, qui se tait. En cet endroit de la côte, sa description a peut-être le mérite de l'exactitude. Il compte huit fleuves, sur lesquels nous avons retrouvé le Charies, le Cobe, le Rhoas, le Singame, le Tarsure, l'Astelephe, le Chrysorrhoas; quant au dernier nom, le Pénius, entre les cours d'eau, qui ont été retrouvés, nous ne savons auquel l'attribuer. Il compte six peuples: nous acceptons les Sales ou Phthirophages, les Suanes, les Absiles, les Hénioques, trois fois nommés; mais que sont les Ecrectices, les Sanniges? Au delà de Dioscurias on trouve les Sanniges. Il compte trois villes, Cygnonte (?) et Pénius (?), et Sebastopolis, qu'il a le tort de séparer de Dioscurias, comme en Cappadoce il a séparé à tort Cérasunte de Pharnacée.

Pomponius Méla est encore plus confus que Pline. Il a nommé avant Trapézus les Macrocéphales, qui ne peuvent être que les Macrons, et qui sont réellement Colchidiens et non Cappadociens.

(1) Livre VI, ch. iv.

Il ajoute qu'en ce lieu le rivage se relève, et forme un golfe très-étroit. — Il est au contraire très-large. — Là sont les Colchidiens et le Phase, et sur ce fleuve une ville du même nom, colonie de Milet, — et rien de plus.

Ptolémée, on le sait, a élevé la Cappadoce presque à la hauteur du Phase; aussi, Opius ou Pityus, Rhizu, deux villes inconnues; Athènes; une Cordyle, qu'Arrien signalera avant Athènes; et trois autres villes inconnues, Morthula, Xyline et Apsorrhus, qu'il place en Cappadoce, nous les acceptons pour la Colchide.

Nous entrons ensuite avec Ptolémée dans la partie inférieure de la Colchide, qu'il nomme Ecretice (Pline a donné un peuple à peu près de ce nom), et nous y entrons au-dessus du Phase, ce fleuve célèbre, dont Ptolémée n'a pas marqué le cours. Au-dessus du Phase coulent : le Charisius, le même sans doute que le Charies ou Charieis, mais que Ptolémée éloigne trop du Phase; le Cyaneus inconnu; l'Hippus; et à la limite au nord le Corax également inconnu.

Ptolémée appelle Sebastopolis la ville du Phase; il ne la place pas sur ce fleuve, mais au-dessous. A une assez grande distance au-dessus du Phase se trouve Æapolis. Au nord d'Æapolis et au sud de son fleuve Cyaneus, il a signalé Néapolis et Siganeum, que nous ne retrouvons pas, et au nord de l'Hippus Dioscurias, à laquelle il ne maintient pas son second nom de Sebastopolis.

Scylax de Caryande prolonge la Cappadoce jusqu'à

l'Apsarus. Il place entre les Macrocéphales et la Colchide, les Béchires, les Ecechiries, chez lesquels coulent l'Arabis (peut-être le Zagatis), le Pordanis (sans doute le Prytanis); et où s'élèvent les villes d'Odinius et de Limné; enfin les Buzères, où coulent les fleuves Darsanon et Arion. Ces noms ont dû être défigurés; on ne les retrouve pas; on ne peut que supposer ce qu'ils pouvaient être; et encore les suppositions reposent-elles sur de bien faibles bases. Ainsi Limné est peut-être Xyline de Ptolémée.

La Colchide s'étend de l'Apsarus à la ville de Dioscurias. Au-dessus de l'Apsarus coulent le fleuve des Brigands, qui est inconnu, et l'Isis. On touche ensuite à la ville et au fleuve du Phase. En remontant ce fleuve, on rencontre à 180 stades une grande ville, d'où était Médée. Au-dessus du Phase coulent l'Arius (Chariets sans doute), le Chorsus (Cobus sans doute), le Chérobius, le Gyenus sur les bords duquel s'élève une ville du même nom; et l'on arrive à Dioscurias. Entre tous ces derniers noms, le Chérobius est complétement inconnu.

Dans Scymnus de Chio il n'y a rien sur la Colchide.

Ainsi donc, époque héroïque : la Colchide, le Phase et le Caucase; — époque historique : par Hécatée, les Mosches, les Coraxes et les Côles (?); par Hérodote, les Macrons et la ville d'Æa; par Xénophon, les Colchidiens et les Drilles; — époque géographique : par Strabon, les Sanniens qui sans doute ne sont pas autres que les Macrons; les Appaïtes ou Cercètes; les villes

du Phase et de Dioscurias ; par Pline, de Trapézus au Phase, cinq rivières : l'Absarus (l'Apsarus d'Arrien), l'Acampsis, le Bathys, l'Isis et le Mogrus : encore, le Bathys est-il mal placé ; les Lazes ; au delà du Phase six rivières, le Charies, le Cobe, le Rhoas, le Singame, le Tarsure ou Tersure, l'Astélèphe et le Chrysorrhoas ; l'inconnu Pénius ; deux villes également inconnues : Cygnonte et Pénius ; Pline sépare à tort Sebastopolis de Dioscurias ; quant aux peuples, nous en référons à Strabon ; par Ptolémée, la rivière Hippus ; par Scylax de Caryande, les fleuves Arabis, Pordanis et Gyenus, et une ville de ce dernier nom, sur la côte au-dessous du Phase les Béchires, les Ecéchiries et les Buzères.

Nous l'avons déjà remarqué, sur la Colchide, et même un peu avant la Colchide, sur la côte de Trapézus à Dioscurias, Arrien a une autorité toute particulière. Il a lui-même parcouru cette côte, et il ne rapporte rien qu'il n'ait vu. Son gouvernement dépassait sans aucun doute les limites mêmes de la Cappadoce, et s'étendait dans l'ancienne Colchide, dans ces pays barbares, qui avaient fourni à Mithridate de vaillants soldats, et que les Romains n'abordaient pas sans une sorte de terreur. Ils avaient établi des postes sur le rivage pour protéger la navigation et en même temps pour contenir les populations indigènes. Arrien fait une inspection de gouverneur.

Il la commence à Trapézus (1); de Trapézus il gagne

(1) Arrien, § 1-16, p. 370-380.

le port d'Hyssus: ce port est la dernière ville de la Cappadoce; il est situé sur une rivière du même nom.

En Colchide Arrien s'est successivement arrêté à Athènes, à Apsarus, à la ville du Phase et à Dioscurias.

Avant d'atteindre Athènes, il a passé devant de nombreux fleuves: l'Hyssus, l'Ophis, le Psychros, le Calos, le Rhizius, l'Ascurus, l'Adienus.

D'Athènes à Apsarus, il a compté les embouchures de cinq fleuves: le Zagatis, le Prytanis, le Pyxitès, l'Archabis, et l'Apsarus lui-même, près de la ville à laquelle il donne son nom.

D'Apsarus à la ville du Phase, il cite l'Acampsis, le Bathys, l'Acinasis, l'Isis, le Mogrus et le Phase.

Entre la ville du Phase et Dioscurias coulent le Charieis, le Chobus, le Singame, le Tarsure, l'Hippus et l'Asteléphus.

Arrien n'oublie pas de nommer les peuples qui habitent la côte qu'il a parcourue: les Trapézuntins, les Colchidiens, les Drilles qui ne peuvent être que les Sanniens, les Machelons et les Héniochiens, les Zidrites, les Lazes, les Apsiles, les Abasques et les Sanniges.— Reprenons :

Hécatée nous avait donné Trapézus, et Ptolémée le port d'Hyssus; mais Arrien nous donne la rivière d'Hyssus.

Avant Athènes, Ptolémée a nommé Cordyle; nous ne la retrouvons pas dans notre géographe. Athènes est située à l'embouchure du Zagatis; il est possible

que Scylax ait désigné cette rivière sous le nom d'Arabis. Les rivières qui précèdent le Zagatis n'avaient point été signalées jusqu'ici : l'Ophis, le Psychros, le Calos, le Rhizius, l'Ascurus et l'Adienus.

Au-dessus d'Athènes et du Zagatis, qui sans doute est pour lui l'Arabis, Scylax a indiqué le Prytanis, mais il l'a appelé Pordanis. Le Pyxitès et l'Archabis sont pour nous des découvertes. La ville et la rivière Apsarus sont nommées par Pline Absarus.

Entre Apsarus et la rivière et la ville du Phase, Pline a placé l'Acampsis, le Bathys, l'Isis et le Mogrus; entre le Bathys et l'Isis, Arrien fait couler l'Acinasis.

Du Phase à Dioscurias, Arrien a également placé le Charieis, le Chobus, le Singame et l'Astelephus; nous avons trouvé l'Hyppus dans Ptolémée. Mais de plus qu'Arrien, Pline a marqué le Rhoas entre le Chobus et le Singame, et le Chrysorrhoas sous les murs de Dioscurias. C'étaient peut-être de très-faibles cours d'eau, que l'or de leurs sables avait seul fait remarquer; ils n'avaient peut-être aucune importance de stratégie ou de navigation, et Arrien les a passés sous silence.

Quant aux peuples de la côte, nous accorderons une grande importance aux données d'Arrien. Il dissipe en ces lieux bien des obscurités et termine bien des difficultés. Jusqu'ici les peuples de la Colchide ont été nommés par les historiens et les géographes sans que leur position ait été assez fixée pour qu'on pût sûrement les écrire sur une carte. Xénophon seul avait fermement placé à l'est du Trapézus les Drilles, et

dans les montagnes, derrière les Drilles, les Macrons. En suivant Arrien, après les Trapézuntins, nous avons les Colchidiens, qui se décomposent certainement (bien que cette décomposition ne soit pas marquée), en Drilles ou Sanniens, Machelons, Héniochiens, Zidrites, Lazes, Apsiles, Abasques et Sanniges.

La description de la côte de la mer Noire de Trapézus à Dioscurias est non-seulement la partie la plus instructive de l'œuvre d'Arrien, mais encore la partie la plus intéressante. Nous y retrouvons l'historien et même le philosophe, l'écrivain curieux de tout ce qui importe à la connaissance de l'homme et de ses œuvres.

Trapézus est une ville grecque, colonie de Sinope. Arrien se souvient de Xénophon qui, après un retraite longue et désastreuse, y a enfin touché la mer si ardemment désirée et si péniblement trouvée.

Trapézus possède d'anciennes traditions, deux autels avec de vieilles inscriptions. La statue d'Adrien y est dans une noble attitude; elle a la main étendue vers la mer; mais elle n'est ni ressemblante ni élégante, et Arrien en demande une autre à l'empereur.

Mercure a dans Trapézus un temple habilement construit en pierres carrées; mais l'image du dieu est mauvaise. Celle de Philésius, son fils, n'est pas meilleure; elle est haute de quatre pieds. Il faudrait les renouveler.

Arrien a fait un sacrifice au dieu et au fils du dieu; les Trapézuntins ont donné une victime magnifique et splendide. « Nous avons ouvert les entrailles sur les

lieux mêmes, et sur ces entrailles nous avons versé les libations. Tu devines sans peine quel est le premier pour qui nous avons fait des vœux ; tu connais nos habitudes, et tu as la conscience de mériter que tous les hommes, même ceux qui moins que nous ont été comblés de tes bienfaits, fassent des vœux pour toi (1). »

Arrien a quitté Trapézus, passé devant le port d'Hyssus ; il se rend à Athènes. En chemin il essuie une tempête ; il la décrit ; et en la décrivant, ce Grec si cultivé retrouve les souvenirs de ses poëtes. « Nous avons quitté Hyssus d'abord avec les vents qui le matin soufflent des fleuves, et aussi avec la rame ; car ces vents étaient frais, comme dit Homère (2), mais insuffisants pour qui voulait naviguer rapidement. Le calme suivit, au point que nous ne nous servimes plus que de nos rames.

« Tout à coup une nuée s'éleva du côté de l'Eurus ; le vent était violent, et tout à fait contraire ; il faillit nous perdre. Bientôt la mer s'enfla avec tant de force que non-seulement par les rames, mais encore par les parties où il n'y a pas de rames, une grande quantité d'eau entrait des deux côtés, comme dans la tragédie :

> « Nous vidions le navire, mais l'eau rentrait soudain ; »

« heureusement les flots ne nous prenaient pas de tra-

(1) Arrien, § 3, p. 371.
(2) *Odyssée*, 5, 469.

vers, et nous finîmes par nous tirer de là à grand'peine et à force de rames, et, après avoir cependant beaucoup souffert, nous arrivâmes à Athènes (1). »

Qui ne reconnaîtrait à ces traits la mer Noire de nos jours? Plus loin (2), en décrivant le port d'Athènes, Arrien parle de brusques changements de vents : nous ne les avons que trop éprouvés, et nos marins, malgré leur science, ont bien souffert de leurs fureurs. Une trirème, qui n'avait pu se mettre à l'abri, fut brisée; mais le bois seul fut perdu; on sauva non-seulement les hommes, les voiles et les agrès, mais encore les clous et la cire. La tempête dura deux jours.

Sur Apsarus Arrien rapporte une tradition du pays contraire aux traditions des Argonautes. « On dit qu'autrefois Apsarus était appelée Apsyrtus, car ce serait là qu'Apsyrtus aurait été tué par Médée ; on y montre encore son tombeau. Avec le temps le nom a été altéré par les barbares (3). »

Nous n'abrégerons pas la description du Phase. « L'eau de ce fleuve, entre tous les fleuves que je connaisse, est la plus légère et de la couleur la plus étrange. La légèreté de cette eau se prouverait par des balances, et sans cela parce qu'elle surnage sur la mer, et ne se mêle pas avec elle. Il en est de même des eaux du Titarésius dans le Pénée ; elles surnagent,

(1) Arrien, § 5.
(2) Arrien, § 6.
(3) Arrien, § 7.

dit Homère (1), comme de l'huile. Si on puise de l'eau à la surface des flots, elle est douce; si on la prend au fond, elle est salée; et cependant tout le Pont-Euxin est plus doux que la mer extérieure, sans doute à cause de la grandeur et du nombre de ses fleuves. Une preuve de cette douceur, s'il est besoin de preuves pour les choses que l'on perçoit par les sens (ici se retrouve le philosophe), c'est que les habitants du rivage mènent boire leurs troupeaux à la mer; et l'on croit volontiers que cette eau est meilleure que l'eau douce.

« La couleur du Phase est celle de l'eau mêlée de plomb ou d'étain, qui, en se reposant, devient très-pure.

« C'est pourquoi c'est une coutume pour les navires de ne pas emporter de l'eau dans le Phase. S'ils en ont encore en réserve, ils doivent la jeter à la mer. Ceux qui négligent ce soin, s'exposent à une mauvaise navigation. L'eau du Phase ne se corrompt pas; elle reste pure pendant plus de dix ans; elle ne fait que s'adoucir.

« En entrant dans le Phase, à gauche, on aperçoit la déesse Phasiana; d'après sa forme et son port, on peut conjecturer que c'est Rhéa; elle tient dans ses mains les cymbales; elle a des lions sous son trône; elle est assise, comme la statue de Phidias dans le Métroum d'Athènes.

« On montre en ce lieu l'ancre du navire Argo.

(1) *Iliade*, 2, 754.

Mais elle est en fer, et dès lors elle ne paraît pas ancienne. Quoique par sa grandeur elle diffère des ancres de nos jours, et que par sa forme elle ait quelque chose de singulier, elle paraît plus récente que les Argonautes. Mais on montre les débris usés d'une autre ancre de pierre, qui pourraient être plus vraisemblablement les restes de l'ancre de l'Argo. Du reste, on ne trouve aucun autre monument de la fable de Jason (1). »

Suivent des détails sur le fort du Phase et sa structure, qui ne sont pas moins intéressants que ceux qui ont été donnés sur Apsarus et sur Athènes.

Au temps d'Arrien, Dioscurias ne s'appelait plus que Sebastopolis.

Les peuples de la côte sont très-belliqueux, et par suite sont souvent de dangereux voisins. Ils vivent de brigandage et paient mal les tributs. Arrien présente surtout les Drilles comme redoutables : « mais à l'avenir (et l'expression est ici remarquable), Dieu aidant (διδόντος Θεοῦ), ils paieront avec soin, ou nous les exterminerons (2). »

Arrien a navigué sur cette côte avec une assez grande attention pour en connaître les directions différentes et en soupçonner la forme. L'Apsarus lui paraît le point extrême du Pont dans sa longueur. Ce n'est pas tout à fait exact; aussi ne comprend-on pas qu'il

(1) § 10 et 11.
(2) § 15 (2 et 3).

assure avoir cessé, après l'Apsarus, de naviguer à l'est; c'est à partir du Bathys ou de ses environs qu'il a dû commencer de marcher vers l'ouest (1).

De Dioscurias il a aperçu le Caucase, qui a, dit-on, la même hauteur que les Alpes celtiques, et le point culminant du Caucase, le Strobile, sur lequel, si l'on en croit la fable, Prométhée a été enchaîné par Vulcain, sur l'ordre de Jupiter (2).

Nous ne quitterons pas la Colchide avant d'avoir rapproché d'Arrien le périple de l'auteur anonyme. Il est devenu bien précieux pour nous depuis que l'ouvrage de Marcian nous fait défaut. N'a-t-il pas puisé à la même source que Marcian? Malheureusement ce périple anonyme lui-même, nous l'avons dit, n'est point arrivé jusqu'à nous complet. Après un fleuve Ophiûs, au delà de l'Archabis, une lacune se fait; et nous ne retrouvons le périple anonyme qu'au Palus-Mæotide.

Nous avons ici (3) un second nom pour le port d'Hyssus, Susarmia.

L'Ophis devient l'Ophiûs et comme dans Arrien il sépare la Colchide de la Thiannique. Nous n'insistons pas sur cette Thiannique, nom jeté tout à coup et sans qu'on l'attende. Il doit y avoir dans le texte d'Arrien une erreur, que l'auteur anonyme a reproduite.

Près du fleuve Calos s'élève un fort du même nom.

L'Ascurus est l'Ascurna.

(1) § 9, p. 375.
(2) § 16, p. 380.
(3) De la page 411 à la page 412.

Entre l'Adienus et Athènes nous rencontrons la Cordyle de Ptolémée.

Entre le Prytanis et le Pyxitès, il faut placer la ville d'Armène, qu'aucun auteur jusqu'ici n'a nommée. Nous marquerons Armène. Il faut cependant se défier des villes nouvelles de l'auteur anonyme ; on ne sait pas bien à quelle époque il a écrit, mais il est très-certainement postérieur à Arrien; et de son temps il y avait sans doute sur les côtes de la mer Noire des constructions récentes qu'il faut se garder de considérer comme anciennes.

Sur le fleuve Apsarus et sur la ville Apsarus, Arrien est complétement reproduit.

Nous devrions peut-être nous arrêter ici, car nous n'entendons pas très-bien les trois lignes qui suivent, les seules qui restent sur la Colchide : « Or du fleuve Archabis jusqu'au fleuve Ophiûs habitèrent d'abord les Ecchiries; les Machalons et les Hénioques y habitent maintenant. »

Pourquoi reprendre ainsi l'Archabis comme point de départ, après l'avoir déjà pris pour gagner l'Apsarus? Quel serait ensuite ce nouvel Ophiûs ? L'auteur a-t-il voulu nommer, en revenant sur ses pas, les peuples qui habitaient de l'Archabis à l'Ophiûs? Cette dernière rivière ne serait pas autre alors que celle que nous connaissons. Il y a dans le texte quelque chose d'inexplicable. Quant à la position des peuples, nous l'accepterions volontiers, en les rangeant de l'est à l'ouest, entre l'Archabis et l'Ophiûs.

D'où il suit que nous avons pour la côte de la Colchide : les fleuves Ophis, Psychros, Calos, Rhizius, Ascurus et Adienus; les villes Cordyle et Athènes ; les fleuves Arabis et Prytanis; le promontoire Atheneum ; Armène ; le Pyxitès et l'Archabis; le fleuve et la ville Apsarus; les fleuves Acampsis, Bathys, Acinasis, Isis et Mogrus; le Phase et la ville du Phase; Æa; les fleuves Charieis, Chobus, Rhoas, Singame, Gyenus ; la ville du même nom ; le Tarsure, l'Hippus, l'Astelephus et le Chrysorrhoas ; enfin la ville de Dioscurias ou Sebastopolis.

Les peuples sont : sur la côte, les Drilles, les Mosches, les Machelons et les Héniochiens, les Zidrites, les Apsiles, les Abasques et les Sanniges ; dans l'intérieur des terres, les Macrons, les Sanniens, les Béchires, les Buzères, les Dischéri, les Buxédi au sud, et au nord les Coraxes, les Coles, les Soanes et les Phthirophages.

CHAPITRE VI.

De Dioscurias au Bosphore Cimmérien.

Nous avons attaché beaucoup d'importance aux données d'Arrien sur la Colchide ; rien n'était plus juste : il avait lui-même suivi les côtes ; il s'était arrêté dans les villes, et il était capable de bien voir ce qu'il voyait.

A partir de Dioscurias, il n'écrit plus que sur la foi d'autrui. Il n'a point dépassé cette ville dans sa tournée d'inspection ; et dès lors il n'a point été à même de contrôler ce qu'il a reproduit. Sa science n'est donc que de seconde main ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas précieuse. Tout porte à croire en effet qu'il a suivi le géographe Ménippe ; or Ménippe est perdu ; et, si Arrien ne nous l'eût pas rendu, la perte eût été irréparable. Il y a bien un abréviateur de Ménippe, Marcian ; mais nous n'avons Marcian que par fragments, et ces fragments s'arrêtent dès la Cappadoce ; il y a bien encore un autre reproducteur de Mé-

nippe, l'auteur anonyme du Périple, mais il ne nous est pas parvenu en entier, et précisément il nous fait défaut de Dioscurias au Palus-Mæotide.

Il résulte de tout cela que pour être diminuée, l'importance d'Arrien au delà de Dioscurias ne cesse pas d'être grande encore.

Nous avons sans doute les auteurs qui ont précédé Arrien, mais il faut avouer que, si les anciens ont bien connu la moitié des côtes de la mer Noire, de l'Ister au Bosphore de Thrace, et du Bosphore de Thrace à Dioscurias, ils ont moins bien connu le reste, tout en le pratiquant. Sur l'est et sur le nord de cette mer déjà lointaine, leurs marins, et par suite leurs géographes, ont eu bien des notions ou fausses ou insuffisantes, que des voyages même assez fréquents n'ont ni rectifiées ni complétées. On ne saurait donc s'entourer de trop de lumières; et certes Arrien en fournira sa bonne part.

Nous le citerons textuellement :

« En partant de Dioscurias le premier port est Pityunte : trois cent cinquante stades. De là à Nitica cent cinquante stades. Là habitait autrefois une nation Scythe, dont fait mention l'historien Hérodote (1); il dit qu'ils sont *mangeurs de poux*, et la réputation leur en reste encore. De Nitica au fleuve Abascus, quatre-vingt-dix stades. Le Borgys est éloigné de l'Abascus de cent vingt stades, et Nésis est à soixante stades du Bor-

(1) Liv. IV, § 109.

gys; c'est là aussi que s'élève le promontoire Herculéen. De Nésis à Masætique, quatre-vingt-dix stades; de là à l'Achæunte, 60 stades; c'est ce fleuve qui sépare les Zilches des Sanniges. Le roi des Zilches est Stachemphax; et celui-là aussi tient de toi sa royauté.»

« De l'Achæunte au promontoire d'Hercule, cent cinquante stades. De là à un promontoire, où est un abri contre le vent de la Thrace et contre Borée, cent quatre-vingts stades. De là à la ville appelée l'ancienne Lazique, cent vingt; de là à l'ancienne Achaia, cent cinquante; et ensuite jusqu'au port de Pagres, trois cent cinquante; du port de Pagres au port Hierum, cent quatre-vingts; et au delà, jusqu'à Sindique, trois cents. »

« De Sindique au port appelé Cimmérien et à Panticapée, ville du Bosphore, cinq cent quarante. De là au fleuve Tanaïs...... (1). »

Tout en attestant l'importance de ce morceau, il faut avouer qu'il laisse à désirer. Les renseignements sont nombreux et précis de Dioscurias à Sindique; mais au delà que trouvons-nous? Arrien va directement de Sindique à Panticapée, et de Panticapée au Tanaïs. Il ne mentionne même pas la Péninsule Asiatique qui, entre le Palus-Mæotide et la mer Noire, s'avance vers la Chersonèse Taurique, et forme avec elle le Bosphore Cimmérien. Il s'en faut dès lors qu'il parle de ses fleuves, de ses lacs et de ses villes. Il devait pourtant

(1) § 27 et 28.

connaître Strabon, et même d'autres géographes. Mais il n'était sans doute pas dans son dessein de dire plus qu'il n'a dit. Après tout sa lettre n'est pas un ouvrage proprement dit de géographie; ce sont des notes, peut-être recueillies à la hâte, qui devaient intéresser l'empereur Adrien dont les yeux étaient alors fixés sur le Bosphore Cimmérien, et qui en somme étaient sans doute telles que l'empereur pouvait les désirer. Ce qu'il importait à Adrien de savoir, c'est que le voyage vers ces pays lointains était possible, quoique difficile; et que, grâce à quelques ports de relâche bien connus, on les atteindrait certainement de l'Asie comme de l'Europe, et que par conséquent l'influence de Rome y serait maintenue.

De Dioscurias au Bosphore Cimmérien il ne nous reste rien de l'époque héroïque. On ne peut en effet accorder une grande attention aux Cimmériens, que nomme Homère (1), et conclure que, du moment qu'il les nomme, ce poëte connaît le nord de la mer Noire. Il n'en dit du reste rien qui ne soit très-vague; ils les place aux limites de l'océan profond; ils sont toujours enveloppés de ténèbres et de nuit.

Les historiens sont plus instruits que les poëtes. Hécatée (2) place près du Caucase les Dandari, et au-dessus d'eux les Issedons; il nomme Phanagoria, ville bien connue de la Péninsule Asiatique. Hérodote (3) ne

(1) *Odyssée*, ch. XI, v. 14.
(2) Frag. 164 à 168.
(3) *Melpomène*, IV, § 21 et 28.

signale entre la Colchide et le Tanaïs que les Sindes et les Sauromates; et au Tanaïs, dit-il, commence la Scythie. Ephore, si l'on en croit Scymnus de Chio, qui l'a copié, établit les Sauromates aux mêmes lieux qu'Hérodote. Apollodore (1) nomme les Torètes, sans fixer leur position ; ensuite il cite deux villes, Hermonassa et Cépos, que l'on ne peut placer que dans la Péninsule Asiatique, à l'est du Bosphore Cimmérien. Mais il ne convient pas bien de leur position. D'après lui, il semble qu'elles devraient être en Tauride; et l'ordre même, dans lequel il les cite, donne à penser qu'il croyait qu'Hermonassa était à l'ouest de Cépos; et c'est le contraire qui est le vrai. Appien (2) dit que les Bosporaniens étaient soumis à Mithridate; ces Bosporaniens couvraient les deux rives du Bosphore Cimmérien.

Tous les géographes ont parlé de la partie de la mer Noire qui nous occupe; mais entre tous, Strabon est certainement le plus considérable.

En remontant de Dioscurias au Bosphore Cimmérien, les peuples que nous rencontrons sont, d'après les historiens de Mithridate, les Mosches, les Cercètes, les Macropogons, les Héniochi, les Zygi ; enfin les Sindes vers le Bosphore Cimmérien (3).

Autour et au-dessus du Caucase se groupent les Phthirophages et les Soanes, les Aorses et les Siraces.

Strabon ne suit pas exactement ces historiens, tout

(1) *De orbe terrarum*, frag. 118 et 120.
(2) *Guerre de Mithridate*, ch. LXIV.
(3) Strabon, liv. XI, page 492, ligne 29.

en les citant; il est tout à la fois moins complet et plus précis. A 360 stades au nord de Dioscurias il place la ville de Pityus le grand; au-dessus de Pityus la côte des Héniochi a 1000 stades; et au-dessus des Héniochi celle des Achéens en compte 500; et au-dessus des Achéens celle des Cercètes en mesure 800; et l'on arrive à Bata, ville située en face de Sinope, comme le Criou-Métopon est en face du Carambis. 400 stades plus haut s'élève la cité Sindique, Aboracé; et 180 stades parcourus conduisent à Corocondamé.

Autour des Sindes Strabon groupe de nombreux peuples, qu'il dit Mæotes comme les Sindes: les Dandari, les Toreates et.... les Aspurgiens, etc., peuples inconnus ou à peu près; Gosselin pense que leurs noms ont peut-être été défigurés par les copistes.

Nous retrouvons sur cette côte des nations que nous avons signalées au sud de la Colchide: les Cercètes, les Macropogons, qui ne sont sans doute pas autres que les Macrons. Il n'y a en ceci rien qui doive étonner. Les émigrations étaient fréquentes en ces temps barbares; et ces nations ont pu, sans que le souvenir en soit resté, se déplacer en se séparant chacune en deux parties (1).

Toute la côte, fort étendue, de Dioscurias à Corocondamé, était, suivant Strabon, garnie de bourgs et de villes; il cite Bata et Pityus le grand.

Tous les peuples que nous venons de citer, étaient

(1) Strabon, liv. XI, pages 497, 496, 495, et page 492.

pirates (1) et vivaient de pillage. Les Achéens et les Héniochi, issus, dit-on, des Grecs, avaient perdu tout souvenir de la mère-patrie. Ils obéissaient à des tyrans, qui étaient sans doute comme des chefs de clans. Les Héniochi formaient quatre royaumes au temps de Mithridate, mais ce grand roi n'en tira jamais que des bandes indisciplinées.

C'est près de ces peuples, sans rien préciser toutefois, que Strabon établit les Amazones (2). Comment en effet donner un renseignement précis sur ce peuple fabuleux ?

Les Sindes ont une grande ville, Aboracé, résidence de leurs rois, qui est aujourd'hui Anapa (3).

Au nord des Sindes s'étendent les Mæotes avec leurs nombreuses tribus qui, en émigrant, sont descendues quelquefois au milieu des populations que nous venons de nommer jusqu'à Dioscurias (4).

Au nord-ouest de ces mêmes Sindes se rencontrent les Bosporaniens (5). Ce peuple tient tout ensemble et à l'Asie et à l'Europe. Les Bosporaniens d'Asie ont pour métropole Phanagoria, célèbre par son temple de Vénus-Apaturiane.

Mais avant d'atteindre Phanagoria, on passe par Gorgippie, ville ou district, on ne sait : Strabon n'est

(1) Strabon, livre XI, page 495, ligne 41.
(2) *Id.* *id.* page 503, ligne 43.
(3) *Id.* *id.* page 495, ligne 7.
(4) *Id.* *id.* page 495, ligne 22.
(5) *Id.* *id.* page 495, ligne 32.

pas bien d'accord avec lui-même. Ainsi à la ligne 5 et à la ligne 25 de la page 495, livre XI, quand il dit : Ἐν τῇ Σινδικῇ ἔστι δὲ καὶ Γοργιππία. — Ἀσπουργιανοὶ μεταξὺ Φαναγορίας οἰκοῦντες καὶ Γοργιππίας, — il paraît nommer une ville; mais quand à la ligne 38 de la même page il dit : μετὰ δὲ τὴν Σινδικὴν καὶ τὴν Γοργιππίαν, — il semble désigner un district. On passe encore par Apaturum, lieu spécialement consacré à cette Vénus-Apaturiane, qui a son temple à Phanagoria ; par Hermonassa et Cépi, qu'Apollodore appelle Cépos.

Phanagoria et Cépi sont sur une île que forment le Palus-Mæotide, le lac Corocondamite et le fleuve Anticitès.

Au-dessous du lac Corocondamite est Corocondamé. Au nord de cette ville se placent le bourg de Patreius et celui d'Achilleum. Corocondamé et Achilleum sont les deux extrémités du Bosphore Cimmérien en Asie. Le bourg et cap Achilleum a devant lui, en Europe, de l'autre côté du Bosphore par conséquent, à 20 stades de distance, le bourg et cap Parthenium ; et Corocondamé a devant lui, de l'autre côté du Bosphore également, à 70 stades de distance, le bourg et le cap d'Acra (1). C'est jusqu'à cette dernière ligne qu'en hiver se forme et descend la glace.

A 20 stades au-dessus d'Achilleum est le bourg

(1) Entre le bourg et cap Achilleum et le bourg et cap Parthenium, les 20 stades donnent 3,700 mètres ; entre Corocondamé et le bourg et cap Acra les 70 stades donnent 12,950 mètres.

Cimmérien (Porthmies), station de tous les navires qui entrent dans le Bosphore, ou qui en sortent (1).

Sans doute Strabon n'a pas ignoré complétement la configuration de la péninsule, qui s'avance de l'est à l'ouest au-devant de la Chersonèse, et forme avec elle le Bosphore Cimmérien; mais sur les lieux nous ne reconnaissons pas aujourd'hui complétement sa description. L'Anticitès, c'est le Kouban; le Kouban forme en effet avec la mer d'Azof et le détroit d'Yeni Kaleh, l'ancien Bosphore Cimmérien, une sorte d'île, car il coule à une bien faible distance de la mer d'Azof, et tend vers elle plusieurs bras; dans cette île se trouvent Taman, l'ancienne Corocondamé, et Phanagoria. Mais au-dessus de Taman, comme au-dessous, on ne reconnaît que deux golfes, l'un dans le détroit même, l'autre dans la mer d'Azof, et point de lac. C'est au sud que s'étend un lac, le Kouban, dans lequel se jette le fleuve qui lui donne son nom. Encore ce lac, à bien dire, n'est-il pas un lac; il communique avec le Pont-Euxin, et n'est véritablement qu'un grand golfe. Toutefois, Strabon a pu voir un lac (et nous conviendrons que l'erreur était possible, sans être bien condamnable), dans le golfe qui, au nord, reçoit quelques bras du Kouban, et communique avec la mer d'Azof. C'est ce golfe peut-être qu'il a nommé lac Corocondamite. En ce sens sa description serait plus exacte.

Rapprochons, sans tarder, Arrien de Strabon. De

(1) Strabon, livre XI, pages 494 et 495.

Dioscurias à la presqu'île asiatique, Arrien a l'avantage sur Strabon. Strabon ne cite que deux villes Pityus et Bata; Arrien ne donne pas Bata, il est vrai; mais au-dessus d'une ville qu'il appelle Pityunte, et qui est sans doute Pityus de Strabon, il place Nitica, Nésis, Masætique, l'ancienne Lazique, l'ancienne Achaia, le port de Pagres, le port Hiérum, et enfin Sindique.

Strabon ne nomme aucun cours d'eau: Arrien nomme l'Abascus, le Borgys au-dessus de Nitica; l'Achæunte au-dessus de Masætique.

Nous trouvons dans Arrien des promontoires dont il n'est point fait mention dans Strabon: le promontoire Herculéen non loin de Nésis; un autre promontoire d'Hercule à cent cinquante stades de l'Achæunte; et à cent quatre-vingts stades de ce promontoire d'Hercule, un autre promontoire sans nom. Strabon, en opposant Bata à Sinope, comme le Criou-Métopon de la Chersonèse est opposé au Carambis, donne à penser, sans le dire, que Bata était sur un promontoire. Toutefois le promontoire de Bata ne serait aucun de ceux qu'a signalés Arrien; Bata en effet est, dans Strabon, à deux mille six cent soixante stades de Dioscurias; et le premier des promontoires dans Arrien n'est qu'à sept cent soixante-dix stades de cette ville; le second à mille soixante-dix; le troisième à mille deux cent cinquante. Or en tenant compte de la différence des deux stades dont se servent les deux auteurs, on trouve encore entre la distance qui sépare, dans Strabon, Dioscurias de Bata et la distance qui sépare, dans Arrien, Dioscu-

rias du promontoire le plus éloigné, un écart de deux cent vingt-huit mille trois cent cinquante mètres.

Mais quant aux peuples, Arrien est moins complet que Strabon ; il place les Phthirophages près de Nitica; et séparés par l'Achæunte, les Zilches et les Sanniges, noms que Strabon ne rapporte pas, mais qui sont incontestables ; Arrien donne le roi des Zilches, Stachemphax. Rien de plus.

Dans la presqu'île asiatique, Arrien ne nomme que Cimmérium; Strabon au contraire est très-complet.

Pline entasse entre Dioscurias et Pityus tous les peuples que Strabon répand sur la côte de Dioscurias au Bosphore Cimmérien, sauf les Cercètes. De plus, avant Pityus il signale la ville Heracleum , à tort sans doute; il indique peut-être une ville placée sur un promontoire de ce nom, qu'Arrien (1) fixe à trois cent vingt stades de Pityus.

Au delà de Pityus, suivant Pline, s'étendent les Cercètes de Strabon. Nous trouvons un nouveau cours d'eau, l'Icarusa; près du port Hiérum est une rivière du même nom; le cap Crunes, habité par les Torètes, doit être le cap opposé à Sinope, sur lequel est construite Bata de Strabon.

L'avantage d'Arrien sur Pline est jusqu'ici incontestable; mais sur la presqu'île asiatique, Pline l'emporte. Il a même mieux su que Strabon qu'une péninsule

(1) Il ne faut pas oublier que les stades d'Arrien sont de 26 mètres plus longs que ceux des auteurs qui l'ont précédé.

s'avance à l'ouest vers la Chersonèse Taurique (1); il lui donne soixante-sept mille et demi de long, sur une largeur qui n'est jamais moins de deux *jugera*. Eion en est le nom. Mais quoique Pline donne une ville de plus, Stratoclie, il a décrit le Bosphore Cimmérien avec moins de sûreté que Strabon.

Faut-il nous arrêter sur Pomponius Méla? Suivant lui, du Phase au Palus-Mæotide s'étendent des peuples dont les noms nous sont familiers: Coraxi, Phthirophagi, Héniochi, Tercetici, Syndones: ces derniers en Sindique sans doute. Mais que dire des Sextolicæ et des Chœi, les Χοῖ sans doute, d'Hécatée? Nous acceptons volontiers les Melanchlènes. Pomponius ne cite que deux villes, Dioscurias et Syndos (Sindique peut-être).

Il donne à la presqu'île qui s'avance vers la Chersonèse le nom de Corocondama, et il paraît la connaître.

Dans Ptolémée, de la Colchide au Bosphore Cimmérien, nous rencontrons les Suanes, les Héniochiens, les Cercètes, les Achéens et les Oraniens : ces derniers paraissent pour la première fois. Pour la première fois également trois fleuves sont nommés : le Thessyris chez les Suanes, le Burkas chez les Héniochiens, et le Psychros chez les Achéens. La côte présente le promontoire des Torètes et le golfe des Cercètes ; quant aux villes, nous trouvons Carteronteichos, Œnanthia, Ampsalis, Tazus, Achaia, Bata de Strabon et son port, Sinda et le port Sindique.

(1) Livre VI, ch. VI.

De tous ces noms Arrien n'écrira que ceux d'Achaia et de Sindique. Comment placer les autres? Le Thessyris et Œnanthia entre Pityus et Nitica; Carteronteichos au-dessus de Nitica; le Borgys est peut-être le Burkas; Masætique peut-être Ampsalis; le troisième promontoire sans nom peut concorder avec le cap des Torètes; au-dessus d'Achaia coulera le Psychros.

Ptolémée n'a point omis la presqu'île asiatique du Bosphore Cimmérien; mais c'est peut-être l'endroit où il s'écarte le plus de la vérité. Il nous donne bien sans doute les villes que nous connaissons déjà: Hermonassa, Corocondamé, Phanagoria, Achilleum, Apatarus; mais il oublie Cépi, et il place Apaturus à une grande distance de Phanagoria. Où est l'Anticitès, le Kouban de nos jours, et tous les grands golfes de la presqu'île? Il nomme le Vardannes. Le cap Cimmérien placé dans le Palus-Mæotide, assez loin du Bosphore; et le Bosphore lui-même n'a pas sa forme réelle.

Scylax de Caryande s'écarte peu des auteurs précédents. Au-dessus de la Colchide, dit-il, se trouvent les Gélons et les Mélanchlènes, et leurs fleuves Ægipius et Metasoris; les Coles, les Coraxes, les Héniochiens, les Achéens, chez qui les Grecs ont construit la ville et creusé le port Torique; les Cercètes; les Sindes qui avoisinent les Mæotes, et chez qui on remarque Patus (Πάτους), le port Sindique, Cépi et Phanagoria. — Cette géographie est bien incomplète. Nous pouvons accepter les noms des peuples, sur lesquels s'accordent tous les auteurs, mais pour lesquels chacun d'eux donne un

ordre différent. Quant aux fleuves Ægipius et Metasoris, ils sont tout à fait nouveaux. Quant à la ville Patus, on la retrouve peut-être dans Bata, bien que le nom soit défiguré.

Nous passons sous silence Scymnus de Chio; il n'a rien à nous apprendre sur le point qui nous occupe.

Voici donc la côte du Pont, de Dioscurias au Bosphore Cimmérien, telle qu'on la connaissait au temps d'Arrien : Pityus; le Thessyris; Œnanthia; Nitica; Carteron-teichos; l'Abascus; le Borgys ou Burkas; Nésis; Masætica ou Ampsalis; l'Achæunte; le promontoire Heracleum; le cap des Torètes; Tazus; vetus Lazica; vetus Achaia; le Psychros; Pagres; l'Hierum ou l'Icarusa; Patus, Bata ou Hierum; Sindique ou Aboracé; dans la presqu'île de Corocondama ou Eion, Gorgippie; Hermonassa; l'Anticitès ou le Vardanes; Cépi; Corocondamé; Phanagoria; Patreius; Porthmies Cimmérienne; Stratoclie.

Quant aux peuples, ce sont : les Mosches; les Zygi; les Héniochi; les Zilches; les Sanniges; les Achéens et les Macropogons; les Melanchlènes; les Torètes; les Cercètes; les Oraniens; les Bosporaniens.

CHAPITRE VII.

Le Palus-Mæotide.

La domination romaine, ou plutôt (car on ne peut pas dire que les Romains aient dominé sur ces extrémités de l'ancien monde) l'influence romaine, n'a point dépassé le Bosphore Cimmérien, et par conséquent n'a point pénétré dans le Palus-Mæotide. Il n'est point étonnant qu'Arrien, qui ne songeait qu'à envoyer à l'empereur Adrien quelques renseignements utiles au cas où il faudrait porter les armes romaines au fond de la mer Noire, n'ait dit que quelques mots sur le Palus, qu'il n'avait point vu, et qu'il n'avait aucun intérêt à décrire. Nous pouvons toutefois regretter que dans sa brièveté il ait encore laissé place à l'erreur.

Le Palus-Mæotide a 9,000 stades de tour, stades philétériens, c'est-à-dire 1,899,000 mètres (1); c'est le chiffre de stades de Strabon; mais les 9,000 stades de Strabon, stades grecs, ne font que 1,665,000 mètres. Comment

(1) Arrien, § 29, p. 394.

accorder ce chiffre de la circonférence du Palus avec celui de son diamètre, qu'Arrien ne porte pas au delà de soixante stades, stades philétériens, c'est-à-dire 12,660 mètres? L'erreur sur le diamètre est positive. Arrien du reste la confirme dans les détails qu'il donne sur le Tanaïs : « Ce fleuve s'échappe du Palus-Mæotide et se jette dans le Pont. » Dès lors il semblerait que le Palus-Mæotide n'est qu'un lac de si petites dimensions, que le Tanaïs le traverse sans se mêler avec lui, et y conserve distinctement son cours, comme le Rhin dans le lac de Constance, comme le Rhône dans le lac de Genève.

Sans doute un courant traverse le Bosphore Cimmérien du nord au sud; mais ce sont les eaux du Palus-Mæotide et non point celles du Tanaïs, que ce courant porte dans le Pont; ou tout au moins les eaux du Tanaïs se sont depuis si longtemps confondues avec celles du Palus, quand elles arrivent au Bosphore Cimmérien, qu'on ne saurait les en distinguer.

Arrien dit encore que le Tanaïs est la limite de l'Europe et de l'Asie. Ici se place un souvenir d'Eschyle, qui prouvera encore, comme nous l'avons dit plus haut, que les Grecs accordaient une grande confiance aux poëtes, et par suite une grande importance à leurs assertions. Eschyle introduit les Titans, qui parlent ainsi à Prométhée :

« Nous venons, ô Prométhée! pour voir tes souffrances et tes maux dans les fers. »

Puis ils énumèrent les pays qu'ils ont traversés :

« Là le Phase, grande et commune limite de l'Europe et de l'Asie. »

En somme, Eschyle était plus près de ce que les modernes ont admis comme la vérité qu'Arrien qui le critique. Arrien du reste suit tous les auteurs grecs. Hérodote seul, ainsi que l'a fait Eschyle, donne le Phase comme la limite de l'Europe et de l'Asie. Encore n'est-ce pas son opinion, mais celle d'écrivains qu'il ne nomme pas et que certainement nous n'avons plus ; et il n'y attache aucun intérêt.

Si Arrien passe ainsi à côté du Palus-Mæotide sans en parler, pour ainsi dire, ce n'est pas que l'antiquité n'ait rien su de cette mer ; il était lui-même peut-être plus savant qu'il ne le paraît. Il devait connaître Strabon, que nous ne pouvons nous empêcher de citer, tant est grand l'intérêt de ses renseignements.

De Cimmérium au Tanaïs, dit Strabon, la côte n'a point de villes, mais des stations, σκοπαὶ, que l'on rapporte aux Clazoméniens. Les habitants sont des Mæotes, qui vivent du produit de leurs champs et de leur pêche.

A 120 stades de Cimmerium, se jette dans la mer le bras septentrional de l'Anticitès ; à 600 stades plus haut le petit Rhombitès ; à 800 stades du petit Rhombitès le grand Rhombitès ; et à 800 stades encore du grand Rhombitès le Tanaïs.

Nous avons ainsi du Tanaïs au Bosphore en suivant la côte 2,320 stades (c'est-à-dire 429,200 mètres) ; dans la navigation directe, Strabon en compte 2,200 (c'est-à-

dire 407,000 mètres) : cette dernière mesure est trop élevée d'un tiers (1).

Le Tanaïs se dégorge dans le Palus-Mæotide par deux bouches situées à 60 stades (c'est-à-dire 11,100 mètres) l'une de l'autre, au point le plus septentrional de cette mer. Son cours est inconnu ; le froid empêche de pénétrer dans le pays d'où il vient. On a dit qu'il sortait du Caucase, et qu'après avoir longtemps coulé vers le nord il tournait vers le midi. Le Manytch, qui descend en effet du Caucase et qui se jette dans le Don, a donné lieu sans doute à cette erreur. On a dit encore que le Tanaïs venait des parties supérieures de l'Ister, c'est une nouvelle erreur.

A l'embouchure du Tanaïs se trouvait une ville du même nom, que des Grecs avaient bâtie ; c'était un entrepôt de commerce. On échangeait à Tanaïs des esclaves et des pelleteries contre des étoffes et des vins. A 100 stades de la ville de Tanaïs, en mer, s'élevait l'île Alopecia.

Nous connaissons aujourd'hui cinq bouches du Don ; quant à la ville de Tanaïs, ce peut être Azow ou Rostow.

En franchissant le Tanaïs, nous mettons, suivant Strabon, le pied en Europe.

Du Tanaïs au Tyras, sur les bords du Palus-Mæotide et de la mer Noire, s'étendent les Sarmates Jazyges, les Sarmates royaux, et les Sarmates *ourgi*, peuples nomades et agriculteurs, mais surtout nomades.

(1) Strabon, livre XI, page 493, ligne 36.

Ce sont probablement les Scythes. Près du Tyras vivent les Gètes, qui occupent au delà du Tyras tout le désert jusqu'à l'Ister (1).

Ces renseignements sont d'une brièveté, qui prouve qu'au temps de Strabon on ne connaissait pas mieux l'intérieur de la Scythie qu'au temps d'Hérodote. Strabon est même moins instruit sur ce pays que le vieil historien. Les progrès de la géographie se sont arrêtés sur les côtes, et n'ont point pénétré dans les terres.

Aux vastes solitudes de la Scythie se rattache par un isthme de 40 ou 36 stades (7,400 ou 6,660 mètres) de largeur la Chersonèse Taurique ou Scythique. Cet Isthme est baigné à l'ouest par le golfe Carcinites, et à l'est par le lac Putride.

Ce lac est signalé pour la première fois par Strabon; Polybe a sans doute parlé des bas-fonds du Palus-Mæotide, mais d'une manière générale, et sans rien préciser. Le lac putride de Strabon, nous l'appelons aujourd'hui mer de Boue ou mer Putride. C'est en effet une espèce de lac très-étroit, très-tortueux, rempli d'îles, qui borde à l'orient la Chersonèse. Il a 4,000 stades de circonférence, ou 740,000 mètres; on trouverait peut-être davantage en suivant toutes les sinuosités des cartes modernes. Il forme la partie occidentale du Palus-Mæotide; et sans parler de la longue flèche qui l'en sépare et que nous nommons flèche d'Arabat, Strabon dit qu'il communique avec lui par une large ouverture.

(1) Strabon, livre VII, page 306, ligne 18.]

Le lac Putride est fort marécageux ; il peut à peine porter des bateaux cousus ; les vents y découvrent et recouvrent sans cesse des bancs de sable infranchissables pour les grands bateaux. Au reste, Strabon n'a connu ni toutes les îles, ni tous les bancs de sable, ni tous les écueils de la mer Putride.

Cependant la peinture de cette mer est extrêmement précieuse ; elle nous étonne encore aujourd'hui par son exactitude et sa précision.

Pline, comme Strabon, a décrit le Palus-Mæotide ; mais nous ne le suivrons pas dans sa description. Nous ne sommes entré dans celle de Strabon que pour opposer au silence d'Arrien des connaissances vraiment sérieuses ; nous avions atteint le Palus-Mæotide ; il était juste de nous y arrêter quelques moments.

Nous dirons toutefois que Pline donne le nom scythe du Tanaïs, Silis ; et celui du Palus-Mæotide, Témérinde : ce sont de précieux renseignements.

Nous traiterons comme Pline les autres géographes. Un mot cependant sur Ptolémée. En suivant les données mathématiques de ce grand géographe, on trace un Palus-Mæotide qui ne ressemble point à notre mer d'Azow. Le Palus s'enfonce profondément au nord, et dans des dimensions vraiment extraordinaires ; il égale presque en grandeur le Pont lui-même (1). A l'ouest il se creuse en un grand lac, le lac Bycé, qui ne peut être que la mer Putride. Strabon est mieux instruit.

(1) C'est du reste ce que dit Hérodote, liv. IV, *Melpomène*, § 86.

CHAPITRE VIII.

La Chersonèse Taurique.

En touchant à la Chersonèse Taurique, nous rencontrons les souvenirs les plus anciens de la mythologie grecque. Suivant Diodore, les Argonautes y abordèrent; c'est même la seule station que cet historien mi-partie légendaire ait marquée dans leur navigation vers le Phase. Mais ils s'enfuirent au plus vite, effrayés par les horribles coutumes de ce pays.

Ces horribles coutumes, la poésie en a conservé la mémoire; elle l'a répandue dans toute la Grèce, qu'elle charmait, tout en l'épouvantant. Diane régnait sur les bords de la Tauride; mais ce n'était pas cette déesse gracieuse et vive, que les Grecs ont tant aimée; c'était une divinité sombre et terrible. Les hommes, qui l'adoraient en la redoutant, lui offraient de sanglants sacrifices; ils égorgeaient sur ses autels tous les étrangers que la mer leur amenait.

C'est sur ces bords redoutables que Diane elle-même

déposa la fille d'Agamemnon, qu'elle avait ravie en Aulide au couteau de Calchas. Iphigénie devint la prêtresse du temple Taurique. Elle vit venir un jour son propre frère Oreste, et l'ami de son frère, Pylade, tous deux destinés à périr sur l'autel de la déesse. Elle les sauva, comme Diane l'avait sauvée elle-même; elle s'enfuit avec eux; et la mer qui les avait conduits comme à la mort au milieu de cruelles populations, les emmena libres vers cette Grèce, qu'ils avaient cru ne jamais revoir.

Quel autre pays que la Grèce conserve de ses premiers temps des traditions aussi émouvantes, et tout ensemble aussi séduisantes! Ce sont des traditions fabuleuses, nous en convenons; mais il n'en résulte pas moins que dès la plus haute antiquité la Tauride avait été visitée par des Grecs; était-ce Jason, Iphigénie, Oreste et Pylade, ou d'autres? Qu'importe? ce lointain pays était connu.

Et sous la fable se cachent non-seulement la vérité géographique, mais encore la vérité historique. Dès les premiers temps, les Grecs avaient certainement pénétré dans la mer Noire; beaucoup d'entre eux avaient été jetés par les tempêtes, si fréquentes dans cette mer, sur des bords inhospitaliers, où habitaient des peuples farouches et pillards, et où ils trouvaient la mort ou la captivité. Le droit de *bris*, qui a si longtemps dominé sur les côtes même de notre Europe et dans des temps même rapprochés de nous, et que réclament encore volontiers quelques peuplades du nord,

a régné sans conteste sur les rivages du Pont. Les Grecs en ont souffert : et quels terribles récits rapportaient ceux qui avaient échappé aux flots et aux peuples de l'Euxin ! Sur le sol de la Grèce ces récits s'imprégnaient de poésie ; et tour à tour transformés et agrandis, ils passaient dans les légendes, dans les chants populaires, dans les représentations tragiques ; et ils sont arrivés jusqu'à nous tels que nous les avons rapportés.

Les historiens ont peu connu la Chersonèse Taurique, ou du moins en ont peu parlé. Hécatée même n'en dit rien. Hérodote ne fait que l'indiquer. Au-dessous des Scythes royaux, écrit-il, s'étend la Taurique. Il est ici évidemment question de la Chersonèse. Hérodote dit que c'est un pays montagneux ; et il indique clairement qu'il est entouré par la mer : à l'est la mer, qui le baigne, ne peut être que le Palus-Mæotide. Il y signale la ville de Cimmérium, qui rappelle l'ancien peuple Cimmérien.

Ephore nomme le Criou-Métopon, ce célèbre cap de la Chersonèse qui s'avance au-devant du promontoire Paphlagonien, le non moins célèbre cap Carambis.

Apollodore cite en Tauride la nation des Psessi, Ψησσοί ; avant cette nation, il nomme les villes Hermonassa et Cépos, et il ne paraît pas les distinguer des Psessi : les placerait-il donc en Tauride, quand elles sont sur la péninsule qui fait face à la Tauride (1) ?

(1) Apollodore, *De orbe terrarum*, frag. 120.

Appien dit que Mithridate soumit les Bosporaniens, peuple qui habitait dans la Chersonèse et dans la péninsule asiatique. Il ajoute que dans la Chersonèse Taurique Mithridate fonda Eupatoria, qu'il détruisit dans la suite parce qu'elle avait reçu les Romains (1). Pompée reconstruisit Eupatoria, qu'il appela Magnopolis (2).

Toutes ces données sont bien insuffisantes, et nous avons hâte d'arriver aux géographes, et tout d'abord à Strabon, dont les connaissances sont sérieuses, et méritent d'être discutées.

La configuration de la presqu'île Taurique lui a cependant échappé; autrement il ne l'aurait pas comparée à celle du Péloponnèse (3).

Les rives du Bosphore Cimmérien sont habitées par les Bosporaniens d'Europe, dont Panticapée est la métropole ; le reste de la Chersonèse est occupé par les Taures, nation Scythe.

Le Bosphore Cimmérien était considéré par les anciens comme l'embouchure du Palus-Mæotide ; c'est aujourd'hui le détroit de Kertch ou d'Yeni-Kaleh ; nous lui donnons dans sa plus grande largeur, d'Yeni-Kaleh à Taman, sans tenir compte du golfe de Taman, de quatre à cinq lieues; et dans sa plus petite largeur, une lieue environ. Les mesures de Strabon concordent à peu près avec les nôtres ; ce sont en effet soixante-dix

(1) Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. LXIV, et CXV.
(2) *Id.* *id.*, ch. CXV.
(3) Strabon, livre VII, page 310, ligne 43.

stades d'une part et vingt de l'autre, ou 12,950 mètres et 3,700.

A l'entrée du Bosphore, dans le Palus-Mæotide, s'élève le cap Parthenium. Nous avons dit que de ce cap au Tanaïs, Strabon compte, en suivant les côtes, deux mille trois cent vingt stades, et, en droite ligne, deux mille deux cents stades. Le Palus lui-même a neuf mille stades de circonférence. La mesure des côtes est à peu près exacte; celle de la droite ligne est très-exagérée, nous le répétons.

Au-dessous du cap Parthenium est la petite ville de Myrmecium (Yeni-Kaleh), et au-dessous de celle-ci Panticapée (Kertch). Panticapée était une colonie des Milésiens, qui y avaient construit un bel arsenal, et un port capable de contenir trente vaisseaux: une forte citadelle la défendait.

De Panticapée à Théodosia (Kaffa) on compte cinq cent trente stades; la côte est fertile et le travail des Bosporaniens la couvrait de riches moissons. On y trouvait de nombreux bourgs, et même une ville, Nympheum (Kalati), qui avait un bon port.

Théodosia avait également un bon port, où cent vaisseaux pouvaient jeter l'ancre.

Au-dessous de Théodosia, la côte est montagneuse, rude, et tourmentée sans cesse par des vents orageux. On y distingue, par leur élévation, le mont Cimmérien qui donne son nom au golfe oriental de la Chersonèse, et le mont Trapézus. Cette côte conduit à l'extrémité de la Chersonèse, au cap Criou-Métopon (Karadjé-

Bouroun), si célèbre chez les anciens qui l'opposaient au cap Carambis (Kerembé-Bouroun). Ces deux caps, comme nous l'avons signalé, sont entre eux à une distance de mille cinq cents stades (1), ou 277,500 mètres.

En remontant la côte occidentale, Strabon nous fait arriver à la petite Chersonèse : un isthme de quarante stades (7,400 mètres) sépare cette Chersonèse de la grande ; deux villes s'élèvent sur les rivages de cet isthme, Ctenus au nord et Symbolon-Limen au sud ; dans la Chersonèse se plaçait la ville du même nom (2).

L'erreur de Strabon est ici manifeste. Nous ne retrouvons pas en Crimée cette seconde Chersonèse ; la Crimée jette sans doute à l'ouest une presqu'île dont la pointe est le cap Tarkhan ; mais cette presqu'île n'a point d'isthme ; loin de là, elle n'est nulle part aussi large qu'à l'endroit même où elle se détache de la Crimée.

Le cap Tarkhan est sans doute celui que Strabon nomme Parthenium, et qu'il place à la pointe de sa peti teChersonèse.

Au-dessus de ce cap, on trouve la ville Calos-Limen, et l'on entre dans le golfe Carcinites. De Calos-Limen au Tyras, Strabon compte, en suivant les côtes, quatre mille quatre cents stades. Les peuples, qui habitent les bords du golfe Carcinites, en dehors de la Chersonèse, se nomment Taphries (3).

(1) Strabon, livre VII, page 309, ligne 24.
(2) Strabon, livre VII, page 308, ligne 40.
(3) Strabon, livre VII, page 308, ligne 7.

Après Strabon, Pline (1) a sur ce point le mérite d'être encore intéressant. Suivant lui, et il est le seul qui le dise, la Tauride fut autrefois une île; elle est habitée par des Scythes. Entre l'isthme et l'extrémité méridionale, le cap Criou-Métopon, on trouve Taphres sur l'isthme même, Héraclée Chersonèse, le cap Parthenium, Placie et le port des Symboles. — Nous placerons naturellement le Parthenium au sud de Chersonèse; nous ne retrouvons pas dans Pline Ctenus ni Calos-Limen que Strabon a nommés; mais nous avons Taphres, aujourd'hui Pérécop, et Placie, qui est peut-être un des petits ports dont parle Strabon sans les nommer au nord de Chersonèse; seulement, cette ville serait mal indiquée.

Le Criou-Métopon fait face au Carambis, et sépare avec lui la mer Noire en deux parties. Pline s'accorde en cela avec tous les auteurs.

A l'orient de la Tauride, entre Théodosia et Panticapée nous comptons trois nouvelles villes : Cytes, Zéphyrium, Dia; et dans le Bosphore même, Hermisium et l'île Alopèce. Cette île ne serait-elle pas celle que Strabon a signalée au nord du Palus-Mæotide, devant le Tanaïs?

Pline décrit le golfe Carcinites, que Strabon n'a fait que nommer : « C'est un vaste enfoncement, où se trouvent comprises de grandes plaines et de nombreuses peuplades. » Nous ne suivrons pas le géogra-

(1) Pline, livre IV, ch. XXVI.

phe latin dans une description où il semble avoir entassé toutes les erreurs de l'antiquité sur ce golfe bien connu de nos jours.

Pomponius Méla nous donne sur la côte européenne du Bosphore l'Hermisium de Pline.

Mais dans sa description de la Chersonèse, il est plus qu'incomplet: il marque l'isthme qui la rattache au continent, et sur lequel est bâtie Taphres; puis entre les deux caps Criou-Métopon et Parthenium il creuse le golfe Καλὸς λιμήν : il n'y a rien de plus. — Καλὸς λιμήν, on l'a vu, est un port au nord de Parthenium; Pomponius Méla se trompe évidemment. Mais il faut remarquer la position nouvelle qu'il donne au cap Criou-Métopon, qui pourrait bien être dès lors pour lui le célèbre cap Chersonèse d'aujourd'hui, qu'aucun auteur jusqu'ici n'a signalé.

Sur le golfe Carcinites, Pomponius Méla ne diffère en rien de Pline.

Que dire de la Chersonèse Taurique telle que la présente Ptolémée? Il la retourne du sud à l'ouest. Les villes déjà connues, il les place exactement, sauf Symbolon Portus et le port Ctenus; il remplace l'un par l'autre. Comme villes nouvelles, il fixe Tyristace dans le Bosphore; Lagyra et Charax entre Théodosia et le cap Criou-Métopon; Dandace au-dessus du cap Parthenium. Outre les caps Criou-Métopon et Parthenium, il signale à l'est le promontoire Corax.

Le golfe Carcinites s'ouvre du sud au nord, suivant Ptolémée; et la vérité est qu'il s'ouvre de l'ouest à l'est.

Scylax de Caryande dit, qu'au-dessous des Scythes, une terre s'avance dans la mer comme un promontoire. Qui peut reconnaître à ces traits la Chersonèse Taurique? Le Bosphore Cimmérien n'est pas même indiqué. Quatre villes que nous connaissons bien, Myrmécium, Panticapée, Nympheum, Théodosia, et une cinquième qui est peut-être Cytes de Pline, Cytæa, nous mènent au fameux Criou-Métopon; ce sont toutes villes grecques; et au delà du cap, le marché de Chersonèse est grec également. Les indigènes de la presqu'île sont des Taures.

Le Bosphore Cimmérien est nommé par Scymnus de Chio, mais il n'est pas décrit: nous ne retrouvons pas les villes occidentales, si ce n'est Panticapée.

Au-dessous de la Scythie se prolonge la Chersonèse Taurique avec une ville grecque, fondée par les habitants d'Héraclée et de Délos. Les Taures la couvrent de leurs nombreuses tribus : ce sont des barbares, qui vivent dans les montagnes; ils ne connaissent que des dieux cruels, et c'est par des crimes qu'ils les implorent :

Ἱλασκόμενοι τὰ θεῖα τοῖς ἀσεβήμασιν.

Et nous revenons ainsi aux traditions fabuleuses qui nous ont servi de point de départ.

Voici donc quelle est avant Arrien la Chersonèse Taurique : 1° sur le Bosphore Cimmérien : le cap Parthenium, Achilleum, Myrmécium, Panticapée, Hermisium, Tyristace, Nympheum, Acra, Cytes ou Cytæa; 2° à l'orient, dans le Pont : Zéphyrium, Dia, Théodosia,

Lagyra, Charax, le promontoire Criou-Métopon ; 3° à l'occident : le marché Chersonèse de Scylax, Symbolon-Limen, le promontoire Parthenium, Chersonèse-Héraclée, Ctenus, Calos-Limen et Placie dans le golfe Carcinites ; à l'intérieur, les Psessi, les Taures, les monts Trapézus et Cimmérien.

Sur la Chersonèse Taurique les témoignages d'Arrien (1) ont d'autant plus d'importance qu'ils nous étonnent davantage. Nous trouvons une nouvelle Chersonèse, toute différente de celle de Strabon, et qu'une indication de Scylax pouvait seule faire soupçonner.

De Panticapée nous allons directement à Cazéca, et comme la distance fixée est de quatre cent vingt stades, nous sortons du Bosphore Cimmérien, et nous naviguons à l'ouest sur la côte orientale de la péninsule.— Dès lors nous n'avons plus le Bosphore, où sont au-dessus de Panticapée, Parthenium et Myrmécium de Strabon, et au-dessous, Hermisium de Pline, Tyristace de Ptolémée, Nymphéum et Acra de Strabon, Cytes de Pline, et Cimmérium d'Hérodote. — Cazéca ne peut se placer qu'entre Cimmérium et Théodosia ; elle peut être Zéphyrium ou Dia de Pline ; d'après le nombre des stades, nous pencherions pour Dia.

De Cazéca nous gagnons, avec Arrien, Théodosia de Strabon, et de Théodosia le port de Tauroscythes. Ce port abandonné est à deux cents stades de Théodosia : nous le marquons.

(1) Arrien, § 30, page 394.

Du port des Tauroscythes à Lampas Taurica, six cents stades; Lampas Taurica est peut-être Lagyra de Ptolémée.

Jusqu'ici les données nouvelles d'Arrien ne contrarient pas nos précédentes connaissances; mais que devenons-nous, quand, sans s'arrêter au célèbre Criou-Métopon, il nous donne à cinq cent vingt stades de Lampas le port des Symboles, et à cent quatre-vingts stades de ce port la Chersonèse Taurique? Tous les renseignements de Strabon sont renversés; le port des Symboles et la Chersonèse d'Arrien ne peuvent se trouver qu'à la pointe méridionale de la péninsule, aux lieux mêmes où sont aujourd'hui Balaclava, Kamiesch, Sébastopol, et le cap Chersonèse, dont la renommée surpasse à coup sûr celle de l'antique Criou-Métopon; Strabon place le port et le cap au nord-ouest de la péninsule. Bien qu'en nommant Chersonèse le cap du sud de la Crimée, on ait paru de nos jours donner raison à Arrien, nous maintenons la description de Strabon; quoique inexacte sans doute, cette description s'accorde trop bien avec la forme générale de la péninsule. D'ailleurs sur ces bords septentrionaux de la mer Noire Arrien ne paraît plus sûr de lui-même. Il a omis déjà bien des noms de cette presqu'île Taurique; il ne cite pas Cténus, que Strabon oppose au port des Symboles, sur l'isthme de la petite Chersonèse. Qu'est-ce que Cercinites ou Carcinites, qu'il ne place pas dans le golfe de ce nom? Il est vrai qu'il ne signale pas le golfe. Il établit Calos-Limen aux lieux où l'a établi

Strabon. Au-dessus de Calos-Limen nulle trace de la Placie de Pline.

Comme on le voit, sur la Chersonèse Taurique Arrien est très-intéressant; mais il donne lieu à une grande contestation; et nous ne pouvons accepter sa description comme reconnue par l'antiquité.

Opposons à Arrien le périple de l'auteur anonyme (1).

Arrien, on se le rappelle, va directement de Panticapée à Cazeca, omettant toutes les villes intermédiaires. Sans les donner toutes, l'auteur anonyme en donne quelques-unes: Tyristace de Ptolémée, Nympheum et Acra de Strabon, Cytes de Pline, et Cimmérium d'Hérodote, qui devient Cimméricum.

De Cazeca, l'auteur se rend à Théodosia, qu'il nomme Theudosia, et même Ardabda, nom qui appartient à la langue des Alains ou à celle des Taures.

Le port des Scythotaures devient le port Athéneum.

Le Criou-Métopon est nommé. — Pour le reste l'auteur anonyme n'a fait que reproduire Arrien; dès lors il nous étonne autant que lui, et n'ajoute rien qui nous éclaire. Son seul mérite est d'avoir confirmé des noms qu'Arrien a passés sous silence. Quant aux nouveaux noms qu'il assigne à des villes déjà connues, il faut en référer au temps où il a écrit. Entre les deux géographes il y a environ trois siècles de distance.

Au résumé que nous avons donné sur la Chersonèse

(1) De la page 414 à 416.

avant Arrien, nous ajouterons donc avec Arrien : Cazeca, qui est probablement l'incertaine Dia; le port des Tauroscythes; Lampas Taurica qui n'est autre que Lagyra; ensuite à l'ouest, au détour même du cap Criou-Métopon, une nouvelle Chersonèse, avec un nouveau port des Symboles au sud, et une nouvelle ville de Chersonèse au nord; enfin Cercinites : et Cercinites avant même d'atteindre la petite Chersonèse occidentale de Strabon.

CHAPITRE IX.

De la Chersonèse Taurique à l'Ister.

Nous irons sans nous arrêter de la Chersonèse Taurique à l'Ister. Les données d'Arrien sont rares et peu claires.

Il quitte la Chersonèse à Calos et il dit : « Du port Calos à Tamyrace, trois cents stades. A Tamyrace est un marais, qui n'est pas grand, et de là aux bouches de ce marais trois cents autres stades. Des bouches de ce marais à Eones, trois cent quatre-vingts stades ; et de là jusqu'au fleuve Borysthène, cent cinquante. En remontant le Borysthène, on trouve une ville grecque, nommée Olbia. Du Borysthène à une petite île déserte et sans nom, soixante stades ; et de là à Odessus quatre-vingts ; à Odessus est un havre pour les navires. Non loin d'Odessus est le port des Istrianiens, à deux cent cinquante stades. Puis vient le port des Isiaciens ; cinquante stades jusqu'à lui. De là à la bouche de l'Ister nommée Psilon, douze cents stades ; tout cet espace est désert et sans nom. »

« Quand de cette embouchure à peu près, on na-

vigue droit vers la pleine mer avec le vent du nord, on rencontre une île que les uns appellent île d'Achille, les autres Course d'Achille, d'autres enfin Leucé à cause de sa couleur.... »

Voilà sans contredit des renseignements bien incomplets, sur la foi desquels on ne se serait pas embarqué sans danger. Il est évident qu'Arrien ne connaissait cette côte septentrionale du Pont, ni par lui-même, ni par un géographe bien instruit.

Il passe complétement sous silence le golfe Carcinites, et va de Calos à Tamyraces ; mais il n'indique la position de cette ville qu'en disant qu'elle est à 300 stades (1) de Calos. Strabon a signalé le port Tamyraces et il le place à l'extrémité orientale de cette étrange presqu'île, que les anciens ont nommée la Course d'Achille, et qu'ils ont tous mal décrite probablement; car tous ils lui ont donné une forme qu'elle n'a point aujourd'hui. Arrien ne dit rien de cette presqu'île ; il nomme seulement Tamyraces. Est-ce un port ? Est-ce une ville ? Est-ce une contrée ? Est-ce une île ? Aucune réponse. Il dit seulement qu'à l'intérieur de Tamyraces s'étend un marais, pas très-grand; et que jusqu'à l'embouchure de ce marais on compte 300 stades. Ce passage est assurément inintelligible. Qu'est-ce que ce marais ? Comment ce marais a-t-il une embouchure ? Arrien désignerait-il ainsi le golfe dans lequel se jette le Borysthène ?

(1) Stades Philétériens, par suite 63,300 mètres.

Strabon est bien mieux instruit. Non-seulement il désigne le golfe Carcinites, mais encore il nomme les peuples qui sur le continent habitaient le rivage, les Taphries (1).

Au sortir de ce golfe il signale la Course d'Achille, étrange presqu'île, qui étonne autant par sa forme que par son nom. Homère (2) fait entendre sans doute qu'Achille est entré avec sa flotte dans la mer Noire, mais comme paraissent l'avoir cru les anciens après lui, s'est-il tant avancé au nord ? Quoi qu'il en soit, son nom était attaché à cette presqu'île lointaine; et au-dessus même de cette presqu'île, sur le continent, on appelait Bois consacré à Achille un lieu qui sans doute avait été jadis un bois, mais qui au temps de Strabon n'avait plus d'arbres.

La Course d'Achille est formée, presque au niveau de la mer, d'un sable mouvant et presque toujours noyé; les vagues en changent souvent la configuration. Elle s'étend à l'orient comme un ruban de mille stades de longueur; sa plus grande largeur est de deux stades (3); sur quelques points elle n'a même qu'un demi-stade; ses extrémités sont à soixante stades du continent. Le col de l'isthme qui la rattache à la terre ferme est de quarante stades. Elle se termine par

(1) Strabon, livre VII, page 308, ligne 7.

(2) *Iliade,* chant 9, vers 328.

(3) 1,000 stades grecs = 185,000 mètres; 2 stades grecs = 370 mètres; demi-stade = 92 m. 50 centimètres; 60 stades = 11,100 mètres; 40 stades = 7,400 mètres.

le promontoire Tamyraces, où s'ouvre un port (1).

Strabon s'est trompé en ne portant cette presqu'île que vers l'orient ; elle s'étend également à l'occident ; et l'isthme qui la rattache au continent la saisit vers son milieu. Aujourd'hui cette partie occidentale se nomme Rosa-Tendra. La longueur totale est de 145,555 mètres environ, bien moindre par conséquent que Strabon ne l'a faite ; les deux extrémités s'écartent de la terre ferme de 55,000 mètres à l'ouest, et de 40,000 mètres à l'est. Ces deux distances sont plus grandes que la distance unique qu'a donnée Strabon.

De la Course d'Achille Strabon arrive au Borysthène (2), sans parler du marais de Tamyraces. Toutefois il n'a pas mieux connu en cet endroit la structure des rivages. Il ne parle pas de cette grande baie, aujourd'hui baie de Kherson, au fond de laquelle débouche le Borysthène ; et s'il place une île à l'embouchure du fleuve, il n'indique ni la presqu'île ni la baie de Kinburn. Mais on ne peut refuser une certaine justesse à ses données sur la navigation de Borysthène ; il avance qu'en le remontant pendant 600 stades (nous lirions plus volontiers 1,600 stades, c'est-à-dire 296,000 mètres), on rencontre des cataractes. A 200 stades de l'embouchure du fleuve et sur ses bords, Strabon établit la ville d'Olbia.

Moins intéressant que Strabon, Pline a cependant

(1) Strabon, livre VII, page 307, ligne 13.
(2) Strabon, livre VII, page 306, ligne 11.

une certaine connaissance de la Course d'Achille ; il dit qu'elle s'allonge obliquement en forme d'épée, et qu'elle a 80 milles de longueur, c'est-à-dire 640 stades grecs, longueur inférieure à celle de Strabon, inférieure même à la longueur réelle.

Pomponius Méla conserve à cette péninsule le nom d'Achille. Il dit qu'entré dans le Pont, et retenu par les vents dans cette péninsule, le héros y avait exercé ses soldats.

Les données de Ptolémée défigurent complétement cette côte, on ne retrouve rien de ce qu'on y voit aujourd'hui.

Scymnus de Chio ne fait que signaler la Course d'Achille.

Strabon nous a menés tout à l'heure de la Course d'Achille au Borysthène ; Arrien nomme un point intermédiaire, Eones, inconnu du reste. Il s'accorde ensuite avec Strabon pour placer sur les bords du Borysthène la ville d'Olbia. Il indique près du Borysthène, mais comme déserte et sans nom, une île qui peut être l'île Borysthène de Ptolémée.

On arrive ensuite à Odessus, qui doit être Ordresse de Pline ; au port des Istrianiens et au port des Isiaciens ; et après 1,200 stades, à Psilon, aux bouches de l'Ister.

Arrien n'éclaircit pas malheureusement les données déjà très-vagues de ses prédécesseurs. On peut s'étonner du nom d'Odessus, et surtout de celui des Istrianiens qui rappelle l'Ister, à une grande distance de

ce fleuve. Enfin nous les noterons, comme celui des Isiaciens.

Mais comment Arrien a-t-il négligé le Tyras? Du reste, à propos de cette côte les expressions « désert et sans nom » reviennent deux fois à quelques lignes de distance.

Nous touchons à l'Ister et en naviguant au sud vers la pleine mer, nous rencontrons l'île Leucé, qui s'appelle encore l'île d'Achille, et même la Course d'Achille.

On voit tout d'abord qu'Arrien a confondu avec cette île la fameuse péninsule dont nous parlions tout à l'heure, la vraie Course d'Achille.

Ensuite comme cette île Leucé ne peut être que l'île aujourd'hui connue sous le nom d'île des Serpents, on voit qu'Arrien s'est trompé sur sa position. Pour l'atteindre en quittant l'Ister, il faut naviguer vers l'Est et non vers le Sud.

Strabon a signalé cette île à 500 stades en pleine mer, Pline (1) la place à la hauteur de la Course d'Achille, et Ptolémée au-dessus même de cette péninsule. Sur ce point Scylax de Caryande et Scymnus de Chio sont mieux renseignés que leurs prédécesseurs, et mieux renseignés qu'Arrien : Scylax dit que sur la route de l'Ister à la Chersonèse on rencontre l'île Leucé; et

(1) Il est vrai qu'il la place encore à 140 milles du Borysthène, à 120 du Tyras, et à 50 de l'île de Peucé, et par suite de l'Ister; et il est ici assez près de la vérité.

Scymnus la fixe en face de l'embouchure de ce même Ister.

En somme, les anciens connaissaient mal cette partie de la mer Noire. Mais Arrien en a encore moins parlé que ses devanciers ; c'est ce dont on peut aisément se convaincre en comparant leurs données avec les siennes.

Nous trouvons : 1° dans Strabon, la péninsule de la Course d'Achille, et au-dessus le bois d'Achille ; l'île Peucé, aux bouches de l'Ister, et celle de Leucé, entre le même Ister et le golfe Carcinites; le port Tamyraces à la pointe orientale de la Course d'Achille; la ville d'Olbia sur le Borysthène, et celles de Néoptolème, d'Ophiussa, d'Hermonax et de Niconia sur le Tyras : quant à ces deux fleuves, le Borysthène et le Tyras, Hérodote les avait fait connaître.

2° Dans Pline, le port des Achéens, Ordresse, le golfe Sangarique, les Crobyzes ; les rivières Rhode et Axiacès ; les Axiaques, dont il ne fixe pas la position ; les Tyragètes aux bouches du Tyras ; Epolium et Cremnisque entre le Tyras et l'Ister, mais sans position. — Pline appelle lac la grande baie où se jettent le Borysthène et l'Hypanis ; nous avons soupçonné que c'était cette baie qui était prise par Arrien pour un marais. L'Hypanis a été désigné par Hérodote.

3° Dans Pomponius Méla, la ville de Borysthénide, aux bouches du Borysthène, sur la rive droite.

4° Dans Ptolémée, la rivière Carcinites et le cap Céphalonèse, au nord de la Course d'Achille ; l'île Borys-

thène et la ville de Physca; au sud du Tyras : Tyras, Hermonacostome et Harpis.

5° Dans Scylax de Caryande, à l'embouchure du Tyras, Niconium, sans doute Niconia.

Il résulte de ce qui précède qu'on ne doit à Arrien que trois connaissances nouvelles : Odessus, le port des Istriaciens et celui des Isiaciens. On aimerait à lui devoir davantage.

On pourrait encore reprocher à Arrien de n'avoir pas marqué les distances sur cette côte avec le soin qu'il déploie ordinairement, si l'on ne sentait qu'il ne s'arrête qu'aux stations maritimes, qu'il n'avait pas vues lui-même, mais qu'on lui avait indiquées sur les itinéraires des vaisseaux. Suivre régulièrement la côte n'était pas son objet.

C'est regrettable, car de l'Ister au Palus-Mæotide nous aurions pu le comparer à Hérodote.

Au quatrième livre, en effet (Melpomène, § 101), Hérodote, en donnant à la Scythie la forme d'un carré aux côtés égaux, mesure un de ces côtés et dit « que du Borysthène à l'Ister il y a dix journées de marche, et du Borysthène au Palus-Mæotide dix autres journées ; or, je compte, ajoute-t-il, 200 stades par journée de chemin. » Ce côté de la Scythie aurait donc 4,000 stades grecs, qui valent 740,000 mètres.

En additionnant les nombres de stades donnés par Arrien, nous obtenons comme résultat 2,770 stades, et, comme Arrien s'est servi du stade philitérien, ces 2,770 stades valent 584,470 mètres.

Ce chiffre est inférieur à celui d'Hérodote de 155,530 mètres.

C'est une infériorité notable et qui interdit tout rapprochement.

Moins qu'Arrien encore, Strabon s'est appliqué à marquer les distances sur cette côte; il donne, du Danube au Tyras, 900 stades; il étend de 1,000 stades le golfe Carcinites; mais rien de plus.

Nous sommes en droit de nous plaindre de ce silence. Il eût été d'autant plus utile de comparer Hérodote à un ancien, qu'Hérodote nous paraît plus près de la vérité. Il compte, nous l'avons dit, 4,000 stades du Danube au Palus-Mæotide, ou 740,000 mètres; nous trouvons aujourd'hui en ligne droite, du Danube à la mer Putride 330,000 mètres environ, et du Danube à la mer d'Azof, environ 400,000 mètres; et, dès lors, si l'on pouvait mesurer les côtes en les suivant par journées de marche, comme au temps d'Hérodote, on n'arriverait peut-être pas à un nombre bien éloigné des 4,000 stades ou 740,000 mètres qu'il a signalés.

Au reste, Arrien lui-même n'a pas suivi la côte; et de là vient sans doute la différence qui existe entre ses nombres et ceux d'Hérodote.

CHAPITRE X.

La Thrace.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la Thrace, et nous aurons accompli le périple de la mer Noire, et suivi Arrien dans tout le cours de sa lettre à Adrien.

Sur cette terre de Thrace, qui s'étend de l'Ister au Bosphore, qui confine à l'Asie, et qui nous ramène par conséquent à notre point de départ, nous nous retrouvons aux prises avec les données les plus anciennes de la géographie grecque. Homère, en nommant les Thraces, semble avoir nommé les peuples qui ont habité au nord du Bosphore ; à leur nom seul, du moins, la pensée de l'Europe s'éveille, et l'esprit se porte sur les bords européens du Pont. Il n'est point impossible, en effet, que les Thraces d'Homère viennent d'Europe ; pour secourir Troie, ils ont pu franchir la mer tout aussi bien que les Grecs l'ont franchie pour l'attaquer. Dès lors, si les Thraces d'Homère sont Européens, il faut placer à côté d'eux, et sur les bords de l'Ister, les

Mysiens, les Hippomolgues et les Abiens. Écoutons Homère, en effet : « Jupiter détourne les yeux des Grecs et des Troyens ; il contemple les Thraces, les Mysiens, les illustres Hippomolgues, et les Abiens, les plus justes des hommes (1). »

Nous n'infirmons point ainsi tout ce que nous avons dit sur les Thraces, à propos de la Bithynie ; et nous pensons toujours que, des Thraces ayant habité l'Asie, comme le marquent les historiens et les géographes, il est plus probable qu'Homère ait connu ceux d'Asie, qui étaient ses voisins, que ceux d'Europe. Mais il ne nous répugne pas de croire qu'il ait connu les uns et les autres. Comme il est de notoriété géographique que, dans les temps anciens, les Thraces ont occupé les deux rives du Bosphore, nous pouvons accepter les données d'Homère, et pour l'Europe et pour l'Asie. Il est à regretter, sans doute, qu'il n'ait pas fixé exactement la position des Thraces dont il parlait ; mais, dans son poëme, il n'avait point à le faire. Il pouvait la connaître et ne pas le dire.

Viennent ensuite les traditions argonautiques. Un fragment de Pisandre (2) renferme le nom de l'Ister, aux bouches duquel abordèrent les Argonautes poursuivis par Æétès.

Ces mêmes traditions, reproduites par Apollodore, nous montrent encore les Argonautes fuyant devant le

(1) Ch. XIII, § 1.

(2) Ed. Didot, frag. Pisandri. — Pseudo-Pisandri *Heorica Theogomia*, fr. 1, Zosime, V, 29.

roi de Colchide, Æétès. Ils s'arrêtent en Thrace; et Médée, pour retarder la poursuite de son père, coupe Absyrtus, son frère, en morceaux qu'elle disperse sur le rivage. Pendant qu'Æétès les recueille, les Argonautes s'échappent.

Qui ne reconnaît ici la fable antique dans ce qu'elle a de plus étrange et de plus trompeur? Sans doute; mais le souvenir de la fable s'est attaché au pays de Thrace, et la ville de Tomes l'a perpétué.

Les historiens reprennent en Thrace toute l'importance qu'ils ont perdue depuis la Colchide. Dans Hécatée, l'Ister est nommé. Dans Hérodote, se retrouve ce même Ister, qui se jette dans l'Euxin par cinq embouchures; de plus, la côte est décrite du Bosphore à l'Ister. « Darius, marchant à la conquête des Scythes, fit entrer sa flotte dans la mer Noire, et, des Cyanées, se dirigea sur l'Ister. Les troupes de terre suivirent le rivage, et soumirent les Thraces de Salmydesse, d'Apollonie et de Mésembrie, appelés Scyrmades et Nipséens, et, comme la flotte, atteignirent l'Ister (1). »

Thucydide (2) atteste les rapports fréquents des Grecs avec la mer Noire, et les avantages qu'ils en retiraient. Ils en obtenaient des vivres, des troupes auxiliaires, des archers, entre autres, et Thucydide ajoute : « Tout ce que Lesbos (car il s'agit de Lesbos qui se détachait d'Athènes), tout ce que Lesbos avait de-

(1) *Melpomène*, IV, § 89-93.
(2) Liv. III, § 2.

mandé..... » Ce qui comprend sans doute le bois, le fer, les tissus, toutes les ressources du Pont. Ce paragraphe est pleinement confirmé par Démosthène, qui parle des côtes de la mer Noire, des côtes du Nord, comme du grenier et de l'arsenal de la Grèce.

En ces temps (1), un grand royaume s'était formé en Thrace, le royaume des Odryses ; Sitalcès était roi. Il commandait aux Odryses proprement dits, aux Thraces qui habitent entre l'Hæmus et le Rhodope, jusqu'au Pont-Euxin et jusqu'à l'Hellespont ; aux Gètes, qui vivent au delà de l'Hæmus, et aux autres peuples en deçà de l'Ister, dans le voisinage du Pont-Euxin.

C'est ainsi que, du Bosphore à l'Ister, ce royaume bordait la mer. Il était puissant, avec de nombreux revenus en argent et toute espèce de richesse. Allié des Athéniens, le roi Sitalcès attaque Perdiccas de Macédoine et les Chalcidiens.

Xénophon atteste à son tour les rapports des Grecs avec la Thrace. En quittant Calpé, il se mit avec une partie de ses soldats à la solde du roi de Thrace, Seuthès. Il suivit le Pont-Euxin à travers les Thraces Mélinophages, et s'avança jusqu'à Salmydesse (2).

A ces renseignements de l'histoire s'ajouteront ceux de la géographie, qui sont et plus précis et plus complets.

(1) Liv. II, § 95 et 96. Année 429.
(2) *Anabase*, livre VII, ch. v.

L'Ister, suivant Strabon, se décharge dans le Pont-Euxin par cinq bouches, qui forment entre elles des îles, dont la plus célèbre est celle de Peucé, qui a donné son nom aux habitants du Delta. La bouche sacrée, la plus considérable conduit à cette île, c'est la plus méridionale; la cinquième au nord n'en est éloignée que d'environ trois cents stades, c'est-à-dire 55,500 mètres. C'est à peu près la distance que nous trouvons entre la bouche de Saint-Georges et la bouche de Kilia; la bouche de Sulina s'ouvre au centre; nous comptons donc deux bouches de moins que Strabon, car il n'a point mentionné le bras du Danube, qui aboutit au lac Rassein. Il est vrai qu'autour de la bouche de Kilia, nous trouvons plusieurs bouches marécageuses. Hérodote du reste, nous l'avons vu, n'a donné également que cinq embouchures à l'Ister.

De l'Ister à Byzance (1), en suivant la côte, on rencontre des villes importantes: Istrus, Tomes, Callatis, Apollonie. Strabon compte de l'Ister à Istrus cinq cents stades; d'Istrus à Tomes deux cent cinquante stades; de Tomes à Callatis deux cent quatre-vingts; et de Callatis à Apollonie mille trois cents stades; en tout deux mille trois cent trente stades, qui font 430,050 mètres. Du Danube à Sizeboli, l'ancienne Apollonie, nous avons aujourd'hui 300,000 mètres environ en droite ligne; 100,000 des bouches de Kilia à Kustendjé, et 200,000 de Kustendjé à Sizeboli; il n'y a pas lieu de

(1) Strabon, livre VII, page 319, ligne 5.

critiquer Strabon, qui a dû suivre les sinuosités de la côte.

Entre Callatis et Apollonie Strabon cite Bizone, qu'un tremblement de terre avait en partie détruite; Cruni; Odessus (Varna), colonie de Milet, Naulochus et Mesembrie, dont relève Naulochus. Au-dessus de Mesembrie le mont Hæmus finit par un cap dans la mer; vient ensuite Anchiale, colonie des Apolloniates.

D'Apollonie aux Cyanées on mesure mille cinq cents stades, ou 277,500 mètres; nous comptons aujourd'hui environ 175,000 mètres. On trouve d'abord, appartenant à Apollonie, la côte de Thynias, dont le nom rappelle les Thyniens ou Bithyniens qui jadis ont passé de Thrace en Bebrycie; viennent ensuite Phinopolis et Salmydesse. Une plage déserte descend jusqu'aux Cyanées; elle est habitée par les féroces Asti : malheur aux vaisseaux qui s'y brisent!

Les Cyanées (1) sont de petites îles à l'entrée du Bosphore, situées l'une près de la côte de l'Europe, l'autre près de la côte de l'Asie; elles sont séparées par un détroit de vingt stades, c'est-à-dire 3,700 mètres.

Salluste (2) dit que l'Ister est le plus grand fleuve du monde après le Nil; il l'appelle encore Danube.

Pline (3), en désaccord avec Strabon, ne donne à l'Ister que six bouches. La première se nomme Peucé, près de l'île Peucé. Ce bras forme au-dessus d'Istropo-

(1) Strabon, livre VII, page 319, ligne 35.
(2) Salluste, frag. 228-229.
(3) Pline, livre IV, ch. xxix.

lis (Istrus de Strabon), le lac Halmyris ; la seconde bouche s'appelle Naracustome ; la troisième Calonstome ; la quatrième Pseudostome ; Boreostome et Spireostome sont les dernières. Ces bouches sont si vastes qu'elles luttent contre la mer jusqu'à quarante milles de distance du rivage, et lui font perdre son amertume. — Nous l'avons dit en exposant Strabon, nous reconnaissons aujourd'hui quatre grandes bouches du Danube ; il y en a d'autres sans doute, mais petites et marécageuses.

La description de la côte de l'Ister au Bosphore de Thrace est sans contredit le meilleur morceau de Pline sur la mer Noire ; c'était en effet ce qu'il devait le mieux connaître. Il est même plus complet que Strabon, car il donne entre Callatis et Bizone une Héraclée, qui avait été détruite ; il est même probablement plus exact, car il place Phinopolis au-dessous et non au-dessus de Salmydesse. Il est en effet peu croyable que de Salmydesse au Bosphore la côte ait été si stérile qu'on n'y ait élevé aucune ville : il en existe aujourd'hui. Pline nomme plusieurs rivières autour d'Apollonie, la Panissa, la Rira, le Teare, l'Orosine ; et près d'Odessus, le Panyse. Au-dessus de cette même ville habitent les Scythes, et ont habité, dit-on, les Pygmées ; au-dessous s'étendent les Thraces.

Quant aux distances qui séparent ces villes, Pline offre moins de sûreté que Strabon ; il les établit d'après différents auteurs, Agrippa, Varron, Cornélius Nepos, Artémidore, Marcian : ces auteurs varient entre eux,

et Pline ne prend aucun soin pour les accorder ou pour les rectifier. Il ne choisit même pas entre eux; bien plus, il ne reproduit pas exactement ses emprunts. En un endroit (1), il compte, suivant Agrippa, six cent quinze milles du Bosphore à l'Ister; en un autre (2), suivant le même Agrippa, il en compte cinq cent soixante. Ce dernier nombre est même plus élevé que celui de Strabon, qui l'est déjà trop (3).

Pomponius Méla, et nous venons de faire la même remarque pour Pline, connaît mieux la côte de la Thrace que les autres côtes du Pont-Euxin. Il nous donne les mêmes villes, et de plus, entre Callatis et Bizone: Tritonia, Portus Caria, et le promontoire Tiristris opposé au Phase. Mais il a le tort de faire deux villes distinctes de Crunes et de Dionysopolis. Entre Salmydesse et Phinopolis, il signale Phila. Pomponius Méla est assez exact en cet endroit pour que nous lui accordions quelque crédit au sujet du promontoire et des villes jusqu'ici inconnues, qu'il signale pour la première fois.

Ptolémée donne à l'Ister six bouches, qui sont du nord au sud; Psilon-Stoma; Boreum-Stoma; Pseudo-Stoma; Calon-Stoma; Naracium-Stoma; Hiéron-Stoma ou Peucé.

De l'Ister au Bosphore de Thrace, comme toujours,

(1) Lib. IV, ch. XVIII, t. III, p. 199.

(2) Lib. IV, ch. XXIV, t. III, p. 225.

(3) 615 milles = 910,200 mètres; 560 milles = 828,800. Les 3,800 stades grecs de Strabon = 703,000 mètres.

la côte est assez bien connue. Enregistrons, comme complément ou confirmation de nos connaissances : au sud de Dionysopolis, dont le nom de Cruni disparaît, le promontoire Tiristris; entre Apollonie et le promontoire Thynias, les villes Tonzus et Peronticum; entre Salmydesse et Phinopolis, le promontoire Philias sur lequel se placera naturellement la ville Phila de Pomponius Méla. Sur la côte au nord de l'Hæmus habitent les Troglodites et les Crobyzes. Pline a nommé ces derniers au-dessus même du Tyras; mais dans un fragment d'Hécatée ils se trouvent à la place même où les met Ptolémée.

Scylax de Caryande sur la côte de la Thrace, au-dessous de l'Ister ne nous présente qu'Apollonie, Mésembrie, Odessopolis et Callatis : nous possédons bien davantage.

Scymnus de Chio nous conduit du Tyras à l'Ister, qui se jette par cinq bouches dans la mer Noire. Ici se retrouve une tradition des Argonautes, que le poëte Apollonius de Rhodes a reproduit, mais qu'aurait dû négliger le géographe Scymnus. L'Ister, dit-il, se divise en deux branches, dont l'une se dirige à droite vers l'Adriatique. On rapportait en effet que Jason, fuyant devant le père de Médée, Æétès, était entré dans l'Ister, et avait échappé aux poursuites du roi de Colchide en s'engageant dans le bras droit du fleuve et en gagnant l'Adriatique; il était revenu en Grèce après avoir heureusement traversé de l'est à l'ouest tout le pays des barbares du nord. Il est étonnant qu'une pa-

reille erreur ait encore trouvé du crédit auprès d'un écrivain, qui (bien qu'on ne puisse fixer sa date) vivait tout au moins après Apollodore, que l'on reconnaît dans ses vers.

Les bouches de l'Ister forment plusieurs îles, dont la plus grande, Peucé, égale Rhodes en grandeur. En face, en pleine mer, s'élève l'île d'Achille. Nous sommes ici frappé, comme nous l'avons été tout à l'heure à propos du Borysthène et de l'Hypanis, de la justesse avec laquelle notre géographe, si souvent inexact, a fixé la position d'une île, sur laquelle tant d'auteurs se sont trompés.

Sur la côte de la Thrace nous n'acquérons dans Scymnus rien de nouveau; les villes qu'il cite, nous les connaissons; bien mieux il ne cite pas toutes celles que nous possédons. Mais il rapporte des faits intéressants, qu'il faut relever: Istrus a été fondée par des Milésiens au temps de la grande invasion des Scythes en Asie; Callatis est une colonie d'Héraclée, qui date du règne d'Amyntas; Bizone, ville détruite, avait été construite par des habitants de Mésembrie; Odessus, colonie de Milet, date du Mède Astyage: comme Dionysopolis (l'ancienne Cruni), elle est bâtie au milieu des Thraces Crobyzes; Mésembrie a été fondée par des Chalcédoniens, qui étaient eux-mêmes des colons de Mégare; Apollonie a été créée par des Milésiens, cinquante ans avant Cyrus. On ne peut pas ne pas recueillir avec empressement ces témoignages sur la fondation de villes, que leur proximité avec le monde grec avait

fait les premières, pour ainsi dire, entre les cités de la mer Noire.

En résumé, et sans nous arrêter sur les bouches de l'Ister, au sujet desquelles les géographes tombent dans un désaccord que nous essaierons bientôt d'expliquer, voici quelle était la côte de Thrace de l'Ister au Bosphore, d'après les devanciers d'Arrien : le lac Halmyris; Istrus; Tomes; Callatis; Tritonia; Héraclée; Caria Portus; Bizone; le promontoire Tiristris; Dionysopolis ou Cruni; Odessus et le fleuve Panyse; Naulochus; le promontoire Hæmus; Mésembrie; Anchiale; Apollonie; Tonzus; Peronticum; le promontoire Thynias; Salmydesse; le promontoire Philias et sur ce promontoire la ville Phila; et enfin Phinopolis.

Quant aux peuples de la côte, ce sont, d'après Hérodote, de l'Ister au Bosphore les Scyrmades et les Nipséens; Xénophon nomme les Mélinophages, qui se rangent parmi les Nipséens d'Hérodote, ainsi que les Troglodytes de Ptolémée et les Asti de Strabon. Tous ces peuples sont Thraces, comme le disent avec raison les plus anciennes traditions.

Que nous donne Arrien sur cette côte de Thrace ? Il était bien mal renseigné sur les pays au delà de l'Ister; le sera-t-il mieux sur les pays en deçà de ce fleuve ? Exposons d'abord son récit (1).

La première bouche de l'Ister en descendant du nord est Psilon; de cette bouche à la seconde il y a soixante

(1) § 35, p. 399.

stades; on trouve ensuite, à quarante stades plus loin, la bouche Calon; à soixante stades de Calon la bouche Naracon; et de Naracon à la cinquième bouche, cent vingt stades (1).

En quittant l'Ister cinq cents stades conduisent à la ville d'Istrie; Arrien compte ensuite, en plaçant les villes et autres lieux géographiques, d'Istrie à Tomes trois cents stades; de Tomes à Callatis trois cents stades, de Callatis au port des Cariens, cent quatre-vingts stades. Le pays autour de ce port s'appelle lui-même Carie. Du port des Cariens à Tétrisiade, cent vingt stades; de Tétrisiade à Bizus, lieu désert, soixante stades; de Bizus à Dionysopolis, quatre-vingts stades; de Dionysopolis au port Odessus, deux cents stades; d'Odessus aux dernières pentes du mont Hæmus qui s'avancent jusqu'à la mer, trois cent soixante stades; de l'Hæmus au port de Mésembrie, quatre-vingt-dix stades; de Mésembrie à la ville d'Anchiale, soixante-dix stades; d'Anchiale à Apollonie, cent quatre-vingts (2). Ce sont toutes villes grecques, fondées en Scythie.

D'Apollonie au port Chersonèse, 60 stades; du port Chersonèse au mur d'Aulæum, 250 stades; de là aux

(1) Stades philétériens de 211 mètres. Dès lors la première bouche à la cinquième, 280 stades ou 59,080 mètres. C'est 3,580 mètres de plus que dans Strabon.

(2) De l'Ister à Apollonie 2,440 stades philétériens; Strabon compte 2,330 stades grecs; c'est pour Arrien 514,840 mètres, et pour Strabon 430,050 mètres. Différence, 84,790 mètres en plus pour Arrien, dont le nombre de stades est du reste plus élevé.

rivages de Thynias, 120 stades; de Thynias à Salmydesse, 200 stades ; Xénophon a décrit cette côte difficile et sans port ; les navires que la tempête y jette y périssent; les Thraces se battent souvent pour le produit des naufrages.

De Salmydesse à Phrygia, 330 stades; de Phrygia aux Cyanées, 320 stades (1).

Commençons notre examen par les bouches mêmes de l'Ister. Comme Strabon n'a nommé que la bouche méridionale, la bouche sacrée, nous ne pouvons comparer Arrien qu'à Pline et à Ptolémée. Entre ces deux géographes et Arrien les différences sont assez grandes; ils ne s'accordent même pas sur le nombre des bouches; Pline et Ptolémée en comptent six, et Arrien cinq. Ce dernier chiffre est celui de Strabon et d'Hérodote. La première bouche au nord, Pline l'appelle Spireostome; Ptolémée et Arrien se rencontrent : c'est Psilon. La seconde est Boreostome, dans Pline comme dans Ptolémée ; mais Arrien la cite sans la nommer. Là troisième bouche est encore la même pour Pline et Ptolémée, Pseudostome ; mais pour Arrien c'est Calonstome, que Pline et Ptolémée ne citent qu'en quatrième lieu. La quatrième est donc pour ces deux géographes Calonstome; Arrien l'appelle Naracon. C'est à la cinquième que Pline et Ptolémée donnent ce nom. Cette cinquième bouche n'est pas nommée

(1) D'Apollonie aux Cyanées 1,280 stades philétériens ; Strabon compte 1,500 stades grecs ; c'est pour Arrien 270,080 mètres, et pour Strabon 277,500. Différence, 7,420 mètres en plus pour Strabon cette fois.

par Arrien. Pline et Ptolémée sont encore d'accord sur la sixième, Peucé, à laquelle Ptolémée ajoute le nom de Strabon, bouche Sacrée.

Arrien a le tort de signaler deux bouches sans les nommer. Quant aux trois autres, nous pourrions accepter Psilon pour la première au nord, ville peut-être nouvelle ou non encore signalée; nous pourrions dire pour Calonstome et Naracostome qu'elles se suivent, comme dans Pline et Ptolémée, et que la différence de position tient à la différence de nombre. En définitive, il convient de s'en rapporter à Pline et à Ptolémée qui s'accordent; ces deux auteurs ont exprimé les croyances généralement répandues dans l'antiquité, croyances que nous avons déjà jugées. Aujourd'hui le Danube n'a que quatre grandes bouches, en tenant compte de celle qui se jette dans le lac Rassein. Les anciens ont tenu compte de bouches limoneuses, dont le compte, si on le faisait exactement, dépasserait le leur.

Au-dessous de l'Ister, à partir de ce fleuve jusqu'à Apollonie, Arrien ne signale aucun lieu nouveau; il omet même Tritonia, de Pomponius Méla; Héraclée, de Pline, et Naulochus, de Strabon.

D'Apollonie à Salmydesse, entre Apollonie et le promontoire Thynias, deux noms nouveaux apparaissent, Chersonèse et Aulæum, qu'on ne peut, sans données certaines, assimiler à Tonzus et à Peronticum, que Ptolémée a ajoutées aux noms de Strabon.

Entre Salmydesse et les îles Cyanées, il inscrit Phry-

gia : Est-ce Phinopolis de Pline ou Phila de Pomponius Méla? On ne le sait.

Il faut convenir que cette côte est bien connue par Arrien; et les acquisitions qu'on peut faire sont assez importantes sans être très-distinctement fixées.

Le périple est terminé. Arrien l'a accompli en comptant les stades de ville en ville. On dirait, au premier abord, que la mer Noire peut être exactement mesurée, d'après lui, avec les mesures des anciens. Mais nous nous sommes promptement aperçu des différences qui existent entre Arrien et les autres; la carte d'Arrien, nous l'avons déjà dit, ne serait point celle de Strabon ni d'aucun autre.

Ce n'est pas que les différences soient toujours considérables, mais elles sont toujours assez grandes pour qu'il soit impossible de faire concorder les auteurs entre eux.

Ainsi, entre les bouches du Danube, Arrien compte 280 stades philétériens, c'est-à-dire 59,080 mètres, 3,580 mètres de plus que Strabon.

Au reste, comme Strabon a donné en stades, et de ville en ville, la distance qui sépare l'Ister des Cyanées, nous pouvons l'opposer à Arrien. Entre l'Ister et Apollonie, Strabon mesure 2,330 stades grecs, et Arrien 2,440 stades philétériens; c'est d'une part 430,050 mètres, et de l'autre 514,840 mètres; Arrien donne donc 84,790 mètres en plus.

Entrons dans le détail : Strabon mesure, de l'Ister à Istrus, 500 stades grecs ou 92,500 mètres, et Arrien,

de l'Ister à Istrie, 500 stades philétériens ou 105,500 mètres : différence en plus pour Arrien, 13,000 mètres.

Strabon mesure, d'Istrus à Tomes, 250 stades grecs ou 46,250 mètres ; et Arrien, 300 stades philétériens ou 63,300 mètres : différence en plus pour Arrien, 17,050 mètres.

Strabon, de Tomes à Callatis, 280 stades grecs ou 51,800 mètres ; Arrien, 300 stades philétériens ou 63,300 mètres : différence en plus pour Arrien, 11,500 mètres.

Le désaccord est évident ; et on a vu par la comparaison des nombres totaux de Strabon et d'Arrien, de l'Ister à Apollonie, qu'il ne s'établissait pas de compensation entre les différences partielles.

Continuons : Strabon compte, d'Apollonie aux Cyanées, 1,500 stades grecs ou 277,500 mètres ; Arrien compte 1,280 stades philétériens ou 270,080 mètres : différence en plus pour Strabon cette fois, 7,420 mètres.

On peut s'arrêter : on a dit que ces différences de mesures dépendaient de la différence des stades employés ; nous avons suffisamment montré, en son lieu, tout ce qu'il y avait de faux dans cette opinion. Cette différence provient, pour nous, de l'impuissance où étaient les anciens de prendre exactement leurs mesures. Pour bien mesurer les côtes d'une mer, il faut les relever, et c'est une opération délicate que ni les Grecs ni les Romains ne pouvaient faire ; les moyens leur manquaient. Ils n'ont jamais donné, comme mesures, que des à peu près ; ainsi ont fait Strabon et les

autres. Avec des à peu près sur un long chemin, on arrive à d'énormes erreurs.

Nous n'attirerons pas l'attention sur l'auteur du périple anonyme; il n'a fait que reproduire Arrien, en mêlant à cette reproduction quelques emprunts qu'il a faits à Scymnus de Chio. Nous n'avons rien découvert en lui qu'il n'ait tiré de Marcian ou de Ménippe.

En somme, Arrien ne nous transmet sur la Thrace, pour compléter ses devanciers, que la connaissance certaine de Chersonèse et d'Aulæiteichos, et la connaissance douteuse de Phrygia.

CONCLUSION.

De quelle utilité est Arrien ? Quelle est sa valeur comme géographe ? Quelles connaissances nouvelles apporte-t-il ? Quelles connaissances, déjà acquises, confirme-t-il ? Complète-t-il ? ou rectifie-t-il ?

1° *Bithynie.* — A l'entrée de la mer Noire, dans le Bosphore même, il marque le temple de Jupiter ; ensuite il désigne le promontoire de Bithynie sous le nom de promontoire Noir et l'île de Thynias, sous le nom d'Apollonia ; près de cette île sont la rivière Rhoës et la ville de Chèles ; au delà de l'Hypius, il fixe la position de Lillius, Elæus et Calès, et au delà du Lycus, de Métroum, Posidium (Ποσείδειον), Tyndarides et Nymphæe. Sur Héraclée, il est plus précis que ses prédécesseurs ; il l'établit à 20 stades de Lycus. Il appelle Oxinas le fleuve Callichorus ; et au delà de Callichorus, il place Sandaraca et Crénides.

Marcian ne nous rend qu'un seul service. Il nomme avant Élæus Diospolis qu'il appelle Dia; et nous pensons que Dia doit également précéder Lillius d'Arrien.

2° *Paphlagonie.* — Arrien donne à Teuthrania de Ptolémée le nom de Thymène; entre Aboni-Teichos et Cinolis, il signale la nouvelle ville d'Æginètes; il fait connaître l'inconnue Tétracis de Scylax et l'appelle Potamos; il nomme Leptès la pointe occidentale du double promontoire que commandait Sinope.

Marcian, aussi utile, donne à Thymène d'Arrien, qui est Teuthrania pour Ptolémée, le nom de Timolaium (Τιμολάιον); entre Zéphyrium et Aboni-Teichos, il place Garium; Aboni-Teichos devient Ionopolis; et le promontoire Leptès, complétant son nom, devient Syrias-Leptès; l'Ochéræmus s'appelle Ochosbanes; et au nord de Sinope s'élève l'île Scopelos.

3° *Cappadoce.* — Dans Arrien Gazorum porte le nom de Zagora; entre l'Halys et Amisus nous obtenons Naustathmus, Conope et Eusène; au pied du promontoire Heracleum se place le fort Heracleum; à l'est du Thermodon coulent trois nouvelles rivières, Béris, Thoaris et Phigamunte; entre le Thoaris et le Phigamunte est bâtie Œnoë; en face de Stamène l'île des Ciliciens sort de la mer; le promontoire et le port Génètes deviennent le promontoire et le port Boona; au-dessous de Cotyore débouchent le Mélanthius et le Pharmatène; entre Pharnacée et Trapézus, nous

acquérons Tripolis, Argyre, Philocalée, Coralles et le promontoire Sacré.

Arrien n'a pas indiqué les limites de la Paphlagonie et de la Cappadoce; Marcian les indique exactement par l'Évarque.

Il appelle Zagora Zagorum, et le Zaliscus de Ptolémée Zalécus.

Du reste il ne nous fournit aucune connaissance nouvelle.

4° *Colchide.* — Nous nous sommes arrêté avant la Colchide, à Trapézus, dans le paragraphe précédent. Il faut en effet considérer Arrien d'ensemble de Trapézus à Dioscurias; c'est la partie importante de son travail; c'est ce qu'il a vu lui-même.

Il nous donne en Cappadoce la rivière d'Hyssus, qui débouche dans la mer près du port d'Hyssus; en Colchide, les rivières Ophis, Psychros, Calos, Rhizius, Ascurus, Adienus; les noms nouveaux de l'Arabis et du Pordanis : Zagatis et Prytanis; le Pyxitès, l'Archabis; le nom nouveau de la ville et de la rivière Absarus : Apsarus; l'Acinasis.

La côte enfin se couvre de ses vrais peuples : les Colchidiens, les Drilles ou Sanniens, les Machalons et les Héniochiens, les Zidrites, les Lazes, les Apsiles, les Abasques et les Sanniges.

5° *De Dioscurias à la presqu'île asiatique du Bosphore Cimmérien.* — Nous trouvons Nitica; les rivières Abascus et Borgys; Nésis; le fleuve Achæunte entre les Sanniges et Zilches; un nouveau promontoire d'Hercule

un autre promontoire qui est sans doute le cap des Torètes; Vetus Lazica; Vetus Achaia, et Pagres.

Ces données nouvelles sont importantes surtout parce qu'elles nous permettent de disposer les données de Pline et de Ptolémée.

6° *Sur la presqu'île Asiatique qui fait face à la Chersonèse ; du Bosphore au Tanaïs et du Tanaïs à la Chersonèse.* — Nous n'avons rien à noter d'après notre Arrien.

7° *Chersonèse Taurique.* — Comme villes nouvelles, nous obtenons Cazeca, le port des Tauro-Scythes, Lampas Taurica, et peut-être une ville de Cercinite.

Mais ce qui est capital en cet endroit d'Arrien, c'est le déplacement, contraire aux données de Strabon, de la petite Chersonèse.

8° *De la Chersonèse à l'Ister.* — Peu d'intérêt; des erreurs évidemment, et trois nouveaux noms : Odessus, le port des Istrianiens et le port des Isaciens. Le Tyras lui-même n'est pas nommé.

9° *De l'Ister aux Cyanées.* — La côte est bien connue ; on sent qu'on se rapproche du midi. Nous acquérons trois nouveaux noms ; Chersonèse au-dessus d'Apollonie, et Aulæum au-dessus du promontoire Thynias; au sud de Salmydesse Phrygia est peut-être Phila ou Phinopolis.

Telle est l'œuvre d'Arrien. Bien instruit des choses du midi de la mer Noire, il confirme d'après Ménippe la plupart de nos connaissances, et il nous en a donné de nouvelles, qui sont très-précieuses. Toutefois, ses oublis sont à remarquer. De Trapézus à Dioscurias, il

parle de ce qu'il a vu, et dès lors il a la plus haute autorité.

De Byzance à Trapézus, quoique moins complet et moins sûr de lui-même, il est encore excellent. Mais son travail est de peu d'utilité sur le Palus-Mæotide et sur la côte du nord jusqu'à l'Ister. Ses assertions sur la Chersonèse Taurique sont suspectes; nous avons dû même les rejeter en leur préférant les données de Strabon.

De l'Ister aux îles Cyanées Arrien reprend son autorité; comme tous les géographes, il a bien vu la côte de la Thrace.

La lettre d'Arrien à l'empereur Adrien n'est pas une œuvre littéraire; les données géographiques se pressent, sèchement exprimées. Quelques passages cependant contrastent avec cette sécheresse. L'auteur s'est étendu sur Trébizonde, sur le Phase et sur l'île d'Achille. Des souvenirs poétiques et agréables sont venus le distraire; il cite Homère, Eschyle; il rappelle Xénophon. Ce sont d'excellents repos qu'il s'est ménagés, et qu'il ménage au lecteur dans une course certainement très-rapide autour de la mer Noire. Comme tous les Grecs, il n'a pas pu ne pas embellir ce qu'il a touché. On retrouve en lui cet éminent esprit d'une race privilégiée qui dans les sujets les plus arides fait pénétrer l'art et même la poésie. Ne reconnaît-on pas, en effet, dans les Grecs, quoi qu'ils fassent, un je ne sais quoi qui leur est propre, qui est leur génie et qui est vraiment divin? Même en une œuvre géogra-

Vu et lu, à Paris, en Sorbonne, le 12 juin 1860, par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J.-VICT. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur,

ARTAUD.

INDEX.

A

B

C

D

R

S

ERRATA.

Page 65, ligne 28, *au lieu de* Bythinie, *lisez* Bithynie.
Page 89, ligne 19, *au lieu de* Billis, *lisez* Psillis.
Page 93, ligne 19, entre le temple de Jupiter Urius et le promontoire Noir, *lisez* le fleuve Rhébas.
Page 125, ligne 6, *au lieu de* Sydène, *lisez* Sidène.

QUITÉ

32 40 41

47

H I E

Scythes

Massagètes ?

royaux

royaux

Cimme

Acra

46

